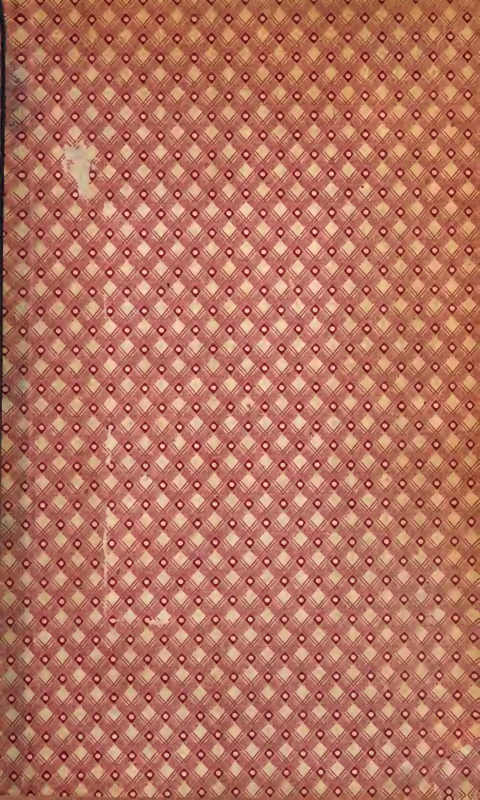

LLI



·BIBLIOTECA·
·LVCCHESI·PALLI·
Grande Sala O.S.
22-IV-4





SCÈNES DU BORD

ET

DE LA TERRE FERME

TYPOGRAPHIE DE CH. LAHURE
Imprimeur du Sénat et de la Cour de Cassation
rue de Vaugirard, 9

SCÈNES DU BORD

ET

DE LA TERRE FERME

PAR

LE CAPITAINE BASIL HALL

TRADUITES DE L'ANGLAIS

PAR AMÉDÉE PICHOT





PARIS
LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie
RUE PIERRE-SARRAZIN, N° 14
—
1858

SCÈNES DU BORD

ET

DE LA TERRE FERME.

I

La liste de l'amirauté. Départ pour l'Inde.

Lorsque sir Samuel Hood fut nommé commandant en chef de la station des Indes Orientales, mes amis me recommandèrent à lui, et il voulut bien m'admettre au nombre de ses lieutenants. La liste de ses protégés, dit-il, était longue, et je ne devais venir qu'en dernier ; toutefois, comme il promit de m'aider à mon tour lorsque les anciens seraient pourvus, il n'y avait pas à balancer. Dans ses lettres, l'amiral insista très-fortement pour que le nom de son jeune ami, comme il avait la bonté de m'appeler, fût aussi placé sur la liste de l'amirauté.

L'avantage de cette apostille s'explique aisément. Un amiral, dans une station étrangère, est libre de nommer ou d'avancer, en certaines occasions, tel officier qu'il lui plaît, pourvu que celui-ci soit apte à être choisi ; mais il y a d'autres vacances qu'il ne peut remplir que d'après les instructions qui lui viennent de l'intérieur, et l'ordre de

ces nominations est ce qui s'appelle la *liste de l'amirauté* On dit, et je le croirais assez, que les noms fortunés qui figurent sur cette liste sont écrits de la main du premier lord de l'amirauté lui-même, qui de cette manière conserve sous sa garde la clef de la porte de l'avancement, porte si difficile à ouvrir, hélas ! et par laquelle passent un si petit nombre de ces pauvres diables qui en sollicitent l'entrée.

Autrefois, quoi qu'il en soit aujourd'hui, les amiraux à l'étranger ne pouvaient nommer que dans les vacances occasionnées par la mort ou par la sentence d'un tribunal militaire, tandis qu'ils étaient tenus d'avancer ceux que portait l'amirauté, lorsqu'il s'agissait de remplacer des officiers malades ou invalides, de monter de nouveaux vaisseaux capturés ou lancés pendant l'expédition, et lorsqu'il y avait des déserteurs (étrange événement qui est quelquefois arrivé !) : je ne me rappelle pas d'autres causes de vacances; mais, comme ces dernières sont les plus fréquentes, un officier de la liste de l'amirauté a beaucoup plus de chances que celui qui n'est porté que sur la liste ordinaire de l'amiral.

En conséquence, avant de partir pour les Indes, je me donnai toutes les peines du monde pour parvenir à cette bienheureuse liste ; j'importunai tant mes pauvres amis et connaissances que je pus enfin espérer. L'un d'eux, membre du parlement, reçut l'assurance positive que mon nom serait sur la prochaine liste que le premier lord enverrait dans l'Inde au vaisseau de Sa Majesté le *Volage*, sur lequel je partais. On s'attendait à un changement dans l'amirauté. Je pris tous les soins possibles, à ce que je crus, pour que mon nom ne fût point omis par le nouveau lord qui viendrait au pouvoir, quand il enverrait une autre liste à sir Samuel Hood, avec les transpositions, les exclusions et les additions qui sont

ordinaires dans de semblables changements. Je m'imaginais, novice que j'étais, qu'au lieu d'en souffrir, j'aurais le bénéfice de cette nouvelle mêlée des cartes politiques, et que peut-être mon nom se trouverait sur le premier va-tout qui retournerait.

Je ne me doutais pas que, tout au contraire, mon pauvre nom serait entièrement oublié. Je prévoyais moins encore qu'il m'en coûterait près de deux ans de la plus fatigante correspondance, à la distance d'onze ou douze cents milles, à peu près la moitié de la circonférence du globe, pour rectifier une chose si simple en apparence. J'ai toute raison de croire que les promesses qu'on m'avait faites étaient de bonne foi; mais comme elles ne furent point rappelées au moment du changement, cette chose si importante pour moi, et si insignifiante pour le reste du monde, fut perdue, engloutie dans le vaste océan d'affaires et de recommandations qui envahit toujours un nouveau premier lord de l'amirauté. La conséquence fut que j'eus, dans l'Inde, la mortification de voir passer l'une après l'autre plusieurs bonnes vacances, tandis que si j'avais seulement occupé, sur la nouvelle liste, la très-humble place que j'avais dans l'ancienne, ma promotion pouvait avoir lieu quelques années plus tôt. Par la suite, j'eus la preuve que cette parole manquée avait cependant été donnée avec sincérité; aussi obtins-je une réparation aussitôt que je fus parvenu à me faire entendre. De sorte même que ce délai si irritant, qui me causa tant d'humeur noire et de découragement, fut plus heureux pour moi que s'il n'y avait eu aucune méprise; mais je fus plus redevable au zèle constant et judicieux de mes amis qu'à ma propre persévérance.

Le vieux *Volage*, sur lequel nous mîmes à la voile pour l'Inde, était, je le confesse, quoique avec répu-

gnance, un des moins beaux vaisseaux de Sa Majesté. Mais alors je me souciai fort peu de la mine de mon navire, moi qui, un mois ou deux auparavant, aurais regardé comme un point d'honneur d'en proclamer et d'en défendre la beauté envers et contre tous. Je ne pensais plus qu'à une seule chose, au bonheur d'être enfin (à ce que je croyais) sur le chemin direct de l'avancement; ce bonheur était plus que doublé encore par l'idée que c'était dans l'Inde que j'allais naviguer. Jamais rêveur ne chercha l'Eldorado dans les nuages avec autant d'enthousiasme que j'en éprouvais à l'idée de visiter ces régions poétiques, dont une jeune imagination s'est fait de si riants tableaux par ses lectures des *Mille et une nuits* et autres ouvrages mêlés de fiction et de réalité; délicieux contes, où la plus parfaite vérité de la nature et des mœurs orientales s'associe à tant d'événements imaginaires, de dangers affrontés pour l'amour, de combats furieux, d'interventions surnaturelles, toutes choses qui prêtent tant d'intérêt romanesque aux contrées brûlantes où elles sont supposées arriver.

Quoique notre flotte partît de Spithead le 25 mars, elle ne fut à Madère que le 19 avril; nous eûmes, en levant l'ancre, une belle et sifflante brise d'est qui, pendant quarante-huit heures, nous poussa tous, tristes et gais, hors du canal Britannique. Ce bon départ est toujours une grande affaire, quoi qu'il arrive; car si le vent d'ouest attrape un vaisseau avant qu'il ait laissé le canal derrière lui, il peut être rejeté à Plymouth ou à Falmouth, et toutes les angoisses des journaux, des lettres et des adieux, sont à recommencer; tandis que si une fois on a le phare Lizard à quelque cinquante lieues en poupe, tout va bien. Un monde entièrement nouveau, le *monde des eaux*, nous environne et nous transporte loin de l'atteinte de ces personnes aux longs bras, les *gentils-*

hommes de la presse, ou de ce son saisissant, ces deux coups du facteur, qui mettent si souvent le pouls le plus régulier au galop. Ceux qui n'en ont point fait l'expérience ne peuvent avoir une idée du changement extraordinaire et délicieux que peu d'heures amènent à cet égard, ni du calme particulier qui succède, quand le vaisseau est en mer, aux orages ou aux rafales des derniers moments passés dans le port.

Ceci a lieu surtout quand un vaisseau part pour une station étrangère, et la transition est encore plus frappante si, outre son propre équipage, il porte des ambassadeurs, des gouverneurs, des généraux, où n'importe quelle espèce de passagers. Un vaisseau de guerre est exclusivement construit, comme son nom l'indique, pour des fins belliqueuses; la place de chaque chose y est si étroitement distribuée que, s'il vient à bord des personnes ou des ballots d'extra, c'est toujours un inconvénient, et quelquefois c'en est un très-grand. C'en est un même quand les passagers sont des officiers de marine ou des matelots destinés pour d'autres vaisseaux; tout étant occupé d'une manière ou d'une autre, il faut que quelqu'un ou quelque chose se dérange pour faire de la place au nouveau venu. Cela ne cause pas peu de murmures, tandis que le premier lieutenant se rompt la cervelle à chercher les moyens de concilier les intérêts des parties diverses, et trop souvent ennemies, confiées à sa charge. Quand les intrus sont des gens soumis à la discipline navale, la difficulté, quoique toujours très-grande, est à son *minimum*, parce que nos confrères, que cela leur plaise ou non, savent très-bien qu'ils doivent se soumettre, non-seulement aux lois et aux observances générales du service, mais encore aux règlements et aux usages particuliers du vaisseau à bord duquel ils ont passage. De fait, tant qu'ils y sont, ils font partie de

l'équipage : on les met de quart, on leur impose toutes les charges du service, et ils encourent même les peines disciplinaires, s'ils y manquent.

Malheureusement, ce n'est plus cela quand des *bourgeois* prennent passage sur un vaisseau de guerre. S'ils sont ce que Jack appelle des *knobs*, c'est-à-dire des passagers qui font pour la première fois connaissance avec la mer, cent fois tant pis. Bien que les personnes de rang soient elles-mêmes les moins exigeantes, les plus remplies d'égards pour les sentiments ou les manières des autres, et, généralement parlant, les plus faciles à satisfaire, enfin les plus reconnaissantes pour les sacrifices qu'on fait à leurs convenances.... toutefois ces aimables qualités descendent rarement jusqu'aux satellites qui accompagnent le *knob* et tournent dans sa sphère.

Je me souviens d'avoir eu l'ordre, une fois, de recevoir à bord d'un très-petit brick de dix canons une personne d'une telle fortune que toute la cabine, eût-elle été vacante, aurait à peine égalé en dimension le cabinet de toilette dont Son Excellence avait l'habitude. Dans cet embarras, vivement désireux de faire honneur à un hôte si distingué, je consultai un ami qui l'avait connu longtemps, et je lui demandai comment ce grand personnage s'accommoderait du peu de confort et de la chère médiocre que je pouvais lui procurer.

« Comment donc! s'écria l'ami du chef de la factorerie, car nous étions en Chine; allez! le baronnet est un si bon garçon, que vous le jetteriez dans un tonneau, et vous le nourririez à travers la bonde, qu'il ne se plaindrait jamais. »

Mais il ne faut pas attendre tant de complaisance des serviteurs et autres suivants du Ta-yin.

Tout au contraire de leur respectable patron, ils se font une loi de n'être contents de rien. On dirait qu'ils

s'imaginent que le service naval de Sa Majesté a été institué dans la seule vue de les transporter eux et tout l'attirail de leurs malles, caisses et bagages sans fin. Le règlement dit expressément que, « toute personne faisant partie de la flotte sera soumise aux lois et à toutes les choses d'usage en mer ; » mais quelle discipline exercer sur l'esprit ou le corps de ce fat des fats, de ce gentilhomme des gentilshommes, le valet accompli d'un gouverneur de colonie ? Il est inutile, pour la pauvre autorité constituée, de dire : « Cela ne doit pas être ! » Le sang-froid de ces gens-là passe tellement toutes les bornes, qu'il nous impose à nous-mêmes, et nous irions presque jusqu'à nous imaginer que les affaires de l'ambassade seraient perdues, si l'intendant de l'ambassadeur était contrarié : arrive que pourra du service public, mais Sa Suprême Grandeur doit être servie !

Aussi c'est une satisfaction considérable, et rarement déguisée par le premier lieutenant, de voir ces délicates personnes horriblement malades, quand l'influence de l'eau bleue commence à prévaloir. Mais, dans le port, il est impossible d'exprimer les désagréments et les embarras qu'elles vous donnent avec leurs aides, leurs sous-aides et la hiérarchie sans fin des domestiques. Toutes les fois qu'on appareille pour l'étranger, cela va toujours assez mal ; mais c'est bien pis, si la destination est pour les Indes. Les gens qui n'ont pas voyagé sont très-portés à s'imaginer qu'on ne peut rien se procurer hors de l'Angleterre : c'est pourquoi il leur faut des provisions de tout et de quelque chose encore. Peut-être mettrait-on quelque modération dans ces préparatifs, si nous pouvions parvenir à faire comprendre que la plus grande partie de ces extra de nourriture, de vêtements et d'ustensiles, sera non-seulement superflue, mais incommode, à moins que, par bonheur, elles ne soient totalement

avariées et jetées par-dessus le bord pendant la traversée.

S'il est difficile de persuader un gouverneur de l'inutilité d'emporter tant de choses, qu'il pourrait se procurer aussi bonnes et à moins de frais dans l'endroit où il va, il faut surtout désespérer de le convaincre que son régiment de valets lui sera beaucoup plus nuisible qu'utile, d'abord pendant le voyage, et ensuite, qu'une fois à sa destination, ils seront tous supplantés par une invasion de noirs, sous les noms de Dubashes, Hooka-Burdars, Gora Wallas, et cinquante autres dont le plus stupide sera plus utile que le plus adroit valet d'Europe.

Cependant le bon vaisseau, par une sorte de miracle, est enfin prêt pour la mer, ou ce qu'on appelle prêt; car je crois, en vérité, que, si l'on voulait rester six mois dans le port après le jour fixé pour le départ, on n'aurait pas encore fini avec l'avitaillement et l'arsenal de la marine. La poste, cette perpétuelle épidémie, et la presse périodique, viennent encore distraire les officiers, tandis que les gens d'hôtel, les tailleurs, les blanchisseuses, pour ne rien dire des amis ou des parents en pleurs, et des maîtresses désolées, concourent à vous ôter tout repos d'esprit, et vous font souhaiter parfois un bon coup de vent qui vous enlève en pleine mer.

Oh! le plaisir! l'indicible plaisir de se sentir enfin entraîné par l'onde! quel bonheur de voir les blanches falaises de la vieille Angleterre s'effacer à l'horizon! Que d'autres disent ce qu'ils voudront des joies du retour; donnez-moi un bon départ, et l'immensité d'un nouveau monde devant moi! Si un homme est libre de dettes et d'amour, ou du moins retenu seulement par de faibles liens en ce genre, s'il a jeunesse, santé et quelque confiance en son étoile, un bon vaisseau sous ses pieds, un bon officier au-dessus de lui, et de bons camarades,

pourquoi son cœur s'inquiéterait-il de ceux qu'il laisse derrière lui ? ou plutôt, pourquoi s'affligerait-il de quitter ceux qui aiment mieux sans doute le voir agir en homme de courage que de le garder oisif à la maison ? Pourquoi regretterait-il ces jouissances auxquelles il ne peut honorablement participer avant qu'il en ait acquis le droit par quelque noble service ?

D'un autre côté, qui est assez insensible pour ne pas éprouver je ne sais combien de craintes et de doutes au retour d'un long voyage ? Qui peut dire comment l'on retrouvera les amis qu'on a quittés depuis longtemps, et dont peut-être on n'a plus entendu parler ? N'y a-t-il pas à parier que, parmi les prévisions de l'absence, ce sont les plus tristes qui vont se réaliser ? Souvent même, si notre partialité a voulu exempter quelque être chéri de la fatale sentence, c'est celui-là qui a été la première victime. Je m'en suis voulu maintefois, pour changer le cours de mes idées, de ne pouvoir m'empêcher, en dépit de tous mes efforts, de tirer à l'avance ces sombres horoscopes, et de me demander quel était, entre tous ces amis, celui que j'abandonnerais aux coups du sort avec le moins de regrets ! Aussi quand, après un long voyage, les lettres accumulées sont remises entre nos mains, avec quelle anxiété nous regardons d'abord la couleur de la cire !

En laissant Spithead, nos deux jours de bon vent suffirent pour nous tirer du canal, à l'abri du danger du retour ; puis nous eûmes un mauvais temps qui, dans un sens, nous rendit un service essentiel aux dépens de la gent aux habits longs, que les matelots, dans leur langage grossier, mais pittoresque, appellent des voleurs qui font tort aux chiens.

Le vent était pour nous un zéphyr en vérité ; mais comme la mer s'élevait, voilà tout à coup les caisses, les

portemanteaux, les nécessaires, les pupitres, les objets fragiles, qui dégringolent grand train dans les dalots. Les passagers, étourdis de la catastrophe, se précipitent après leur trésor, les uns dans l'espoir d'arrêter l'effet de la gravitation et d'une bonne mer houleuse, les autres sans avoir la faculté du choix. Presque au même instant, voilà que tous ces bagages sont rendus à leur première situation par un coup de vent contraire : cruelle épreuve pour les nerfs novices! On pouvait croire d'ailleurs que le vaisseau allait se perdre en éclats dans l'abîme. Les cris de détresse de nos voyageurs atteints du mal de mer et ne pouvant se soutenir sur leurs jambes; le contre-maître hurlant, les marteaux retentissants, et le franc rire des joyeux enseignes, enchantés du vacarme, formaient un admirable concert. L'effet salutaire de ces deux ou trois heures d'apprentissage est à peine croyable pour les hommes d'eau douce; il fut tel qu'en un jour ou deux messieurs Neptune, Borée, le premier lieutenant et compagnie, avaient si complétement rétabli leur autorité légitime, que jamais intendant, cuisinier, valet de chambre, ou autre citadin, ne prit de ces libertés qu'on s'était imaginé d'abord pouvoir se permettre impunément.

Je dois à notre aimable hôte, sir Evan Nepean, gouverneur de Bombay, malheureusement mort depuis, la justice de dire qu'il était le moins incommode des passagers. J'ajouterai que ceux qui se trouvaient avec lui dans ce voyage, quoique entassés d'une manière tout à fait contraire à leurs habitudes, se rendirent si agréables que nous fûmes vivement affligés de nous séparer d'eux.

J'ai déjà assez écrit sur Madère; je me contenterai de mentionner que nous y rencontrâmes une personne très-éclairée, un comte italien, qui avait voyagé en France, en Espagne et dans les deux Amériques : ce qu'il nous

dit de l'Amérique méridionale fut déclaré par nous tous entièrement absurde et rempli de préjugés. Comme j'ai changé depuis, et suis revenu à son opinion, je la cite volontiers. « Les peuples de ces contrées, disait-il, ne se font aujourd'hui (1812) que du mal; généralement parlant, les insurgés de l'Amérique du Sud connaissent fort peu ce que c'est que la liberté; s'ils réussissent à conquérir leur indépendance, ils se mettront aussitôt à se couper la gorge les uns aux autres; car toute leur liberté, tous leurs principes politiques, ne sont que la parodie du libéralisme de la révolution française. »



II

En mer, sous les tropiques.

La Princesse Caroline, de 74 canons, et la frégate *la Thébaine*, partirent de Spithead avec notre *Volage*, afin de protéger une flotte de la compagnie des Indes Orientales, ainsi composée : *l'Elphinstone*, *le Wexford*, *le Cirencester*, *le Marquis de Huntly*, *le château de Bombay* et *le château d'Alnwick*, tous pour la Chine. Comme ces vaisseaux étaient de la plus grande dimension, bien équipés, bien commandés, non moins bien armés, et ressemblant assez à des vaisseaux de guerre, notre force paraissait non-seulement imposante, mais encore, dans le cas où nous aurions rencontré un ennemi même redoutable, nous l'aurions ou battu et pris, ou maltraité si sérieusement, qu'il n'aurait pu nous empêcher de poursuivre notre route.

Dans notre voyage en 1812, le courage et l'habileté de nos vaisseaux des Indes Orientales ne furent point mis à cette épreuve, et nos évolutions les plus intéressantes se bornèrent à échanger de bons dîners ; car nos navires de la Compagnie savent aussi bien manger, boire et se réjouir, que combattre, si besoin est. Leur principale affaire, sans doute, est le commerce ; mais ce commerce est très-différent de celui de la marine marchande ordinaire.

Les officiers de la compagnie des Indes Orientales sont élevés, à beaucoup d'égards, comme les marins de l'État ; il y a entre eux et nous une sorte de fraternité, et ce sont

d'excellents auxiliaires dans le combat. Malheureusement, quoi qu'on fasse, les transactions mercantiles s'accordent mal avec les sentiments délicats de l'honneur guerrier. Nul marin, dans aucun service, ne se bat mieux que les officiers de la compagnie des Indes Orientales, quand ils sont une fois dans la mêlée; mais c'est leur affaire, et nous pourrions dire leur devoir, d'éviter un engagement autant que possible; leurs habitudes, d'ailleurs, les portent à compter sur la protection d'autrui, plutôt que sur leurs propres forces, et ne cherchant point l'action pour elle-même, ils ne peuvent entretenir, comme nous, le feu sacré du caractère militaire.

Pendant le beau temps, il existe naturellement une très-agréable correspondance entre les différents vaisseaux d'une flotte telle qu'était la nôtre. Les bons vivants de la compagnie des Indes Orientales, à bord comme à terre, entendent fort bien l'art de la bonne chère. La terre ferme, ou les hautes mers, les sommets de l'Himalaya, ou les bungalos du Gange, c'est tout un pour eux; de sorte que durant tout notre voyage, à moins du temps contraire, chaque jour le signal de l'invitation à dîner était déployé par le commodore, ou quelqu'un de sa bande. Quand la brise soufflait et que les vaisseaux fendaient l'onde, il fallait quelque adresse pour éviter les retards. D'ailleurs on suppose bien que dans une flotte il y a toujours certains vaisseaux moins bons marcheurs que les autres; ces *tonneaux*, comme ils sont justement appelés, ont beau mettre toutes leurs voiles dehors, il faut toujours que les autres se ralentissent pour ne pas trop les laisser en arrière : semblables à Piedléger qui, dans les contes des fées, est forcé de s'attacher les jambes pour courir sans fausser compagnie à ses camarades. Si c'est le commodore qui donne le dîner, son vaisseau vire de bord et attend, ou bien il file à la distance d'un quart de

câble, et pêche ses convives, pour ainsi dire, avant de reprendre la tête du convoi.

Les malheureux mauvais voiliers de toutes les flottes ou convois sont, comme on pense bien, exposés à de continuelles malédictions. Il faut avouer que le retard qu'ils causent par une brise belle et fraîche n'est pas peu impatientant pour les autres, et mortifiant pour eux-mêmes. Quelquefois ces tortues de navires sont si lentes, qu'il faut leur envoyer un bon voilier pour les prendre à la remorque. Comme cette difficile opération s'exécute en face de toute l'escadre, et qu'elle n'exige pas peu de dextérité et de science nautique, elle est toujours exposée à une vive critique. C'est l'inépuisable sujet des causeries du métier, qui surtout ne manquent jamais à table. Les marins sont, en vérité, aussi mobiles que l'élément sur lequel ils voyagent; leur esprit et leurs mains sont toujours occupés par la nécessité d'étudier les variations du temps et des vents, la longitude et la latitude.

Tous ces détails de notre navigation donnèrent un haut degré d'intérêt à ce voyage de l'Inde, que la plupart d'entre nous faisaient pour la première fois. Notre temps se trouvait rempli bien plus complétement et plus agréablement qu'on ne l'imaginerait. La transition seule d'un climat à un autre, d'une chaleur croissante au froid le plus vif, et *vice versa*, était la matière inépuisable d'une foule d'observations astronomiques qui charmaient notre voyage; bien qu'il n'y eût rien de nouveau pour nous dans la théorie, toutefois, l'application pratique de ses règles ne manque jamais de frapper l'imagination, tant les résultats en sont merveilleux.

Nous étions encore dans la Manche quand nous fûmes rudement éprouvés par de mauvais vents du sud et sud-ouest. Sur le soir du dixième jour, nous aperçûmes la côte nord de l'Espagne; les rochers de la Galicie furent

le dernier rivage européen que la plupart d'entre nous devaient voir de là à bien des années. Ce ne fut qu'après avoir lutté pendant une quinzaine contre le sud-ouest, que nous jetâmes l'ancre à Madère, du côté de Funchal; nous nous reposâmes quelques jours dans ce lieu charmant, pour donner le temps de nous rejoindre à plusieurs de nos vaisseaux qui étaient en retard. Après une huitaine d'une halte très-agréable, nous continuâmes notre route vers le sud; en trois jours nous fûmes en vue de l'île de Palma, la plus au nord du groupe des Canaries. Ténériffe, le roi des rochers de ces mers, était trop loin pour que nous pussions seulement apercevoir son diadème de neige, qu'il porte encore, je suppose, dans cette saison, car on était au mois d'avril. Plusieurs années après, j'allai le visiter au mois d'août : sa cime était nue, et le thermomètre à 70 degrés de Farenheit.

Avec de plus favorables circonstances de temps, nous aurions pu voir le Ténériffe de notre vaisseau, car nous n'en étions pas à plus de 100 milles. Il faut avouer cependant que c'est beaucoup pour voir la terre, à moins qu'elle ne s'élève également large et haute comme les Andes, et même alors il faut, pour la distinguer, qu'elle se dessine sur un ciel très-clair. Au point du jour, et même une demi-heure environ avant le lever du soleil, on peut reconnaître, si le temps est clair, des pics aussi effilés que le Ténériffe, avec une facilité surprenante, à 100 milles et plus, comme j'en ai fait plusieurs fois l'expérience dans la mer Pacifique. Mais quand les rayons du soleil commencent à remplir l'air, ces formes gigantesques se perdent graduellement dans les nuages ou dans le ciel s'il n'y a point de nuages visibles. On dit qu'en s'éloignant du Ténériffe (ou de tout autre montagne insulaire) sans cesser d'y regarder, on en conserve la vue à une beaucoup plus grande distance qu'on ne pourrait la découvrir

en arrivant. Cela me paraît assez probable, mais je n'ai jamais eu une bonne occasion d'en faire l'épreuve.

Ce fut vers la fin d'avril, comme nous passions les îles Canaries, que le premier souffle réel des vents alizés réveilla nos voiles endormies, et fit crier tous les cordages qui tiennent aux vergues. C'était un avant-goût de ce que nous devions éprouver à plus de mille lieues au delà, sous la zone torride.

Au moment où nous nous félicitions d'être enfin délivrés complétement de nos liens d'Europe, la vigie signala une voile à distance. Nous marchâmes en avant du convoi pour reconnaître l'étranger, mais c'était un vaisseau anglais venant de Lisbonne. Après le salut, nous demandâmes :

« Quelles nouvelles ?

— Badajoz a succombé, répondit-il, après un siége terrible. »

Cette nouvelle fut reçue avec un murmure général de félicitations joyeuses. En réponse à d'autres questions, on nous parla de trois ou quatre mille hommes tués et blessés dans les tranchées et sur la brèche. L'enthousiasme fut au comble, et s'exprima par trois salves de hourras partis de chaque vaisseau !

Quelques jours après, un petit vent sud-ouest vint remplacer notre vent alizé nord-est. Nous étions sous la latitude 25 degrés et demi nord, où nous nous attendions à une brise régulière, venant précisément du côté opposé. J'appris plus tard combien la position particulière du soleil dans le ciel modifie la force et la direction des vents alizés.

Les changements de température dans un voyage aux Indes sont très-remarquables. Par exemple, nous avions mis à la voile en mars, lorsqu'il faisait encore bien froid en Angleterre ; en vue des côtes d'Espagne,

le temps devint un peu plus modéré; à Madère, il est toujours agréable. Vinrent les Canaries, puis le tropique du cancer, et nous entrâmes tout rôtis dans la zone torride; poursuivant notre route par la ligne équinoxiale, nous franchîmes le tropique du capricorne, et nous éprouvâmes encore l'influence énervante du soleil jusqu'à ce qu'enfin, ayant doublé le fameux cap de Bonne-Espérance, nous voilà encore pincés par le froid. Puis au sud de l'Afrique, en avançant vers l'équateur, nous passâmes une seconde fois, en quelques semaines, de la froidure de l'hiver aux ardeurs de l'été.

Toutes ces vicissitudes provenaient naturellement de la distance plus ou moins éloignée de la grande source de la lumière et de la chaleur. Quelquefois, même au milieu du jour, nous voyions le soleil tantôt se dérober à l'horizon, tantôt planer sur nos têtes. Le 5 mai, notre latitude était de 17 degrés et demi nord, le déclin du soleil de 16 degrés un quart nord, et son centre à 1 degré seulement de notre zénith; d'ombre, nous n'en avions pas plus que ce pauvre Pierre Schlemilh, le héros d'un conte allemand, qui avait vendu la sienne au diable, et marchait privé de cet honorable accompagnement.

Le lendemain, je me souviens d'être allé sur le pont, afin de voir, pour la première fois de ma vie, le soleil au nord, et s'avançant de gauche à droite. Personne ne doute que la terre ne soit ronde; cependant, les preuves présentes et presque visibles de sa forme sphérique intéressent autant l'imagination qui si elles étaient inattendues.

Après avoir navigué pendant quelque temps sous le souffle des vents alizés nord-est, nous atteignîmes cette région des variables, trop bien nommée, parce qu'au lieu des vents réguliers, il n'y règne que des brises iné-

gales, de longs calmes, de lourdes rafales, et quelquefois des vents piquants du sud et sud-ouest.

Ces variables, qui feraient damner d'impatience les marins, n'en sont pas moins soumis aux causes qui régissent les alizés, qu'ils traversent du nord au sud.

Les grandes moussons, ou vents lunaires des mers de l'Inde ou de la Chine, jouent un rôle presque aussi important dans la navigation de ces lointains climats; mais, avec un peu d'étude, tous ces phénomènes si divers, si opposés en apparence, s'expliquent l'un par l'autre.



III

Suite du voyage.

Qu'on dise ce qu'on voudra des belles gelées des climats froids, je n'ai jamais vu une personne sincère mise à l'épreuve, qui ne se plaignît d'un froid continu comme d'une vraie torture, et qui ne courût au feu pour se dégeler avec empressement. Quant à moi, j'ai rarement dans ma vie trouvé un jour trop chaud. Comme de raison, je tiens pour accordé que l'air aura franc jeu autour de moi, et que ni mes vêtements ni le lieu où j'habite ne seront en contradiction avec la température. J'ai trouvé des jours trop chauds, oui, mais c'est dans les rues étouffantes de Londres, rues semblables à des fours, ou chauffées pour le moins au degré d'une étuve allemande, par la réflexion des rayons du soleil qui parviennent à se faire jour, à travers la fumée du charbon de terre, jusqu'aux briques moitié noires moitié rouges des murailles. Ne me parlez pas non plus de vos soirées d'hiver, quand tous les courants d'air sont soigneusement interceptés dans une salle de bal ou de raout, par l'ordre de ces douairières qui veulent toujours se planter près des fenêtres ; oui, voilà où j'ai trop chaud. J'excepte encore, je l'avoue, les nuits passées à bord d'un vaisseau mouillé dans le port, où arrêté en mer par un calme plat : alors il est permis de déclarer la chaleur insupportable ; et j'en dis de même des marais de Batavia ou de la Nouvelle-Orléans, quand

l'air immobile se charge de miasmes épais et visqueux. Je comprends qu'on se plaigne là de la chaleur. Mais même dans l'Inde, soit en pleine mer, soit à travers une belle campagne, sous les tendelets et les bungalos, étendu dans un palanquin ou à l'abri d'un parasol sur le dos d'un éléphant, je me suis rarement senti incommodé par le soleil.

C'est qu'on entend la vie, dans l'Orient, quand on a la richesse ou l'aisance nécessaire pour y vivre. On voit aussi que je ne parle pas ici des pauvres soldats et des pauvres matelots en marche ou à la manœuvre.

Je reviens à notre voyage. A mesure que nous passions des hautes aux basses latitudes, le soleil s'élevait chaque jour davantage vers le zénith, et le thermomètre montait en conséquence. Ce qu'il y avait de plus agréable dans ce changement du froid au chaud, c'était le peu de différence entre la température du jour et celle de la nuit. Aux approches de l'équateur, le thermomètre baissait seulement, de 82 degrés, qu'il marquait pendant le jour, à 79 ou 80 degrés pendant la nuit, qui était délicieuse sur le pont. Nous n'arrivâmes pas à cette haute température sans transition, car le 6 mai, le lendemain même de notre passage sous le soleil, nous eûmes 73 degrés dans le jour, et la nuit 69 et 70.

On s'imagine bien que tout le monde n'était pas content de ces variations : à bord d'un vaisseau comme à terre, il y a dans tous les temps, dans toutes les latitudes, dans toutes les saisons et dans tous les climats, une classe d'esprits mécontents, qui, dans leurs habitudes acquises ou naturelles, mettent le bonheur à trouver un défaut à toutes choses, comprenant dans leurs plaintes non-seulement le présent, mais encore le passé et l'avenir. J'ai vu un aspirant de ce calibre, enchanté, en descendant pour dîner, que ses camarades en appétit

eussent mangé toute la soupe pendant qu'il faisait le quart sur le pont, parce que cela lui donnait un prétexte de s'écrier :

« On me traite pis qu'un chien ! On ne me garderait seulement pas une écuelle de soupe aux pois. C'est une honte ! une damnation ! Je planterai là le service ! »

Les variations du climat dans nos voyages aux Indes fournissent de nombreux thèmes à ces esprits fâcheux. D'abord, il fait trop froid, puis trop chaud, ensuite il n'y a pas assez de vent, ou il y en a trop ; les nuits sont étouffantes, et les jours sont pis encore ; les calmes ne finiront jamais ; ou bien les traîtres alizés, comme ils les appellent, manquent à leur consigne, et soufflent de l'ouest au lieu de souffler de l'est !

La ligne étant passée, et le vent sud-est retrouvé, alors le temps devient ce que ces boudeurs ingénieux appellent trop tempéré ; bientôt il est trop froid ; enfin au Cap, il y a trop de tourmentes. En cela seul ils ont quelque raison, et j'ai souvent regretté qu'une ordonnance du roi de Portugal ait changé le nom de ce fameux promontoire, habité par le génie des tempêtes : le *Cabo de Tormentos* était certes bien nommé. Bref, le plus magnifique voyage n'est pour nos boudeurs qu'un immense panorama de misères ; s'ils y survivent, ils seront bien heureux ! Heureux ! n'en croyez rien. Il n'est pas dans leur nature d'être heureux. Trouver tout mauvais, repousser les biens que les dieux mettaient à leur portée, aigrir la coupe du plaisir par le fiel que distille leur cœur, aggraver les peines véritables par l'impatience et les vaines plaintes, telle est leur joie maladive. « O douleur ! disait le stoïcien, tu n'es pas un mal ! » Eux, dans un autre sens, ils s'écrieraient volontiers : « O mal ! sois mon bien ! »

Comme nous voguions au milieu des vents alizés, vers

le détroit qui sépare l'Afrique de l'Amérique, les symptômes d'un changement de climat devinrent chaque jour plus manifestes. Alors toutes les écoutilles furent ouvertes ainsi que tous les ventilateurs de cabine, afin que de libres courants d'air pussent jouer dans le vaisseau toute la nuit. Mais pendant le jour, le goudron qui enduisait les interstices du pont supérieur se mit à fondre, et s'attachant comme une glu aux semelles de nos souliers, toutes les planches en furent barbouillées, au grand déplaisir de notre capitaine du gaillard d'arrière, jaloux de l'éclat de son plancher. Le goudron suintant aussi des cordages nous tombait sur la tête, marquetait les housses blanches de nos chaloupes, et nous obligeait à couvrir les hamacs, de peur que toute la literie ne fût perdue. Sur le bâbord, au côté est du vaisseau, que l'on présente toujours au soleil quand on traverse les alizés dans un voyage de long cours, coulaient de petits ruisseaux de poix. Pour obvier autant que possible à ces inconvénients, nous déployâmes les tendelets sur les ponts, et cherchâmes tous les moyens d'introduire l'air dans toutes les parties du vaisseau. Les faux sabords furent éloignés des caronades, les caillebots mis de côté, et l'on adapta à chaque écoutille une manche à vent. Les pantalons de drap bleu et les chapeaux de castor furent bientôt remplacés par le nankin, les chapeaux de paille et les toques de toile. Dans la chambre du capitaine, la présence du gouverneur, notre passager, maintenait l'étiquette et l'uniforme; mais, aussitôt que les officiers étaient descendus dans la sainte-barbe, ils sautaient sur leurs légères vestes blanches, quittaient jusqu'à leurs gilets, et prenant leurs livres ou leurs clarinettes, ils tiraient leurs chaises aussi près que possible de l'embouchure du ventilateur. La vérité m'oblige de reconnaître qu'au poste des aspirants, près du gouvernail, la che-

mise sans col ni cravate, et quelquefois les manches retroussées jusqu'aux coudes, était ce qu'il y avait de plus fashionable. Les matelots et les soldats de marine dînaient alors sur le grand pont, non-seulement pour y jouir du grand air et de la brise, mais encore pour laisser rafraîchir et aérer l'entre-pont autant que possible, avant les nuits étouffantes et fébriles de ces régions.

C'est alors que les tables et les tabourets restent en bas, et que pour dîner nos hommes s'assoient comme les tailleurs ou se couchent comme les Romains. Cela n'a point d'inconvénient, car le pont d'un vaisseau de guerre est frotté chaque matin comme un parquet de salon, et balayé au moins une fois par heure; de tous les airs sifflés par le boatswain, celui qui appelle les balayeurs revient le plus souvent. Quand le signal du dîner a retenti, chaque compagnie de l'équipage vient s'emparer, sur le pont, des places immédiatement au-dessus de celles qu'elle occupe en bas, autant que les canons le permettent. J'ai toujours aimé à voir le grand pont, depuis la dernière écoutille jusqu'aux fourneaux du coq, lorsque nos marins y savourent leur repas de l'après-midi, aussi délicieux pour eux qu'aucun banquet à soupe de tortue pour nos aldermen; tandis que le sublime grog dont ils humectent le câble rude, sec et salé de leur gosier, surpasse vingt fois dans l'estimation de Jack tous les légers capiteux, les vins de Bordeaux et du Rhône. J'oserais affirmer qu'en de tels moments nul mortel, n'importe quel est son rang dans le monde, n'a plus de jouissance et de contentement que nos joyeux matelots.

Jusqu'à ce que nous eussions passé le vent alizé nord-est et atteint les calmes, la course du vaisseau était trop rapide pour nous permettre le bain ordinaire; mais nous imaginâmes des douches qui réussirent parfaitement. Il



ne s'agissait que de faire deux trous au fond d'une caisse et de la hisser entre deux poulies; deux matelots, avec des seaux, y versaient de l'eau, tandis que le baigneur se tenant au-dessous, sur le grand pont, recevait cette pluie rafraîchissante. On choisissait généralement pour ce bain délicieux quatre heures du matin, après le quart de minuit, et avant que l'officier, accablé de fatigue, se jetât sur son lit. Une marche de quatre heures, si doucement ménagée qu'elle soit, par une nuit étouffante, porte au cerveau comme une espèce de fièvre, et je n'ai point d'expression pour dire avec quelle volupté on se place alors sous une fraîche ondée. Nous étions ordinairement assez fatigués pour goûter un profond et suave sommeil; mais combien il était plus doux encore après le bain! Comme nous trouvions l'eau de la mer trop chaude, car sa température n'était que de deux ou trois degrés au-dessous de celle de l'air, nous en remplissions une douzaine de seaux dès huit ou neuf heures du soir, et le matin elle était rafraîchie par l'évaporation de la nuit.

Si nous avions pu douter que nous étions sous les tropiques, nous n'aurions eu qu'à regarder cette pittoresque petite créature appelée le poisson volant. Il est vrai qu'on peut en rencontrer quelquefois encore au nord une ou deux troupes, faisant de courtes excursions au-dessus de l'eau. Je me rappelle même en avoir vu plusieurs non loin des bancs de Terre-Neuve, dans une latitude de 45 degrés. Mais ce n'est que dans le cœur de la zone torride qu'on peut admirer le poisson volant dans toute sa perfection.

Il faudrait être bien indifférent pour découvrir sans émotion et sans curiosité un banc, ou, pour mieux dire, une couvée de poissons volants, sortant de la mer et la rasant pendant des centaines de brasses. Il y a là quel-

que chose de si particulier, de si différent de tout ce que nous connaissons, que notre surprise ne fait que s'accroître chaque fois que nous en voyons encore un seul prendre son vol. En vérité, l'incrédulité de la vieille femme écossaise sur ce chapitre est tout à fait excusable. « Vous pouvez avoir vu des rivières de lait et des montagnes de sucre, la Bible en parle, disait-elle à son fils qui revenait d'un voyage de long cours; mais vous ne me ferez jamais croire que vous ayez vu un poisson qui pouvait voler. »

J'ai tâché d'évaluer la longueur de ce vol, et il m'a paru que le plus long était de deux cents brasses environ; mais je sais que d'autres observateurs l'ont porté plus loin. M. de Humboldt croit que, dans cette fuite hors de l'eau, le poisson volant prend ses ébats sans qu'il soit poursuivi par son formidable ennemi le dauphin. Je voudrais le croire aussi; car il serait beaucoup plus agréable de penser qu'après cet essor qu'ils prennent à dix ou vingt pieds au-dessus de la mer, ils retombent doucement dans son sein, et non dans la gueule vorace de leur implacable tyran.

Je ne me rappelle pas si l'éminent voyageur que je viens de nommer, et qui non-seulement a observé beaucoup plus de choses que la plupart des hommes, mais qui encore les décrit beaucoup mieux que personne, dit avoir vu lui-même une de ces chasses. A la vérité, ce n'est pas très-commun; du moins je ne suis pas sûr d'avoir été témoin de plus de six, quoique j'aie passé et repassé l'équateur quatorze fois. La plus *gentille* que je me rappelle, comme disent les Français, eut lieu dans le premier voyage que je fis à travers ces régions du soleil. L'agréable alizé qui nous avait entraînés avec divers degrés de vitesse pendant une distance d'onze cents milles tomba enfin peu à peu. Le premier symptôme de

l'approche du calme fut que les voiles commencèrent à frapper doucement contre les mâts, si doucement en vérité, que nous espérions à demi que ce n'était pas tant une diminution dans la force de la brise, dont nous n'aurions pas voulu nous séparer, que l'effet de ce phénomène particulier de la zone torride, qu'un grand poëte a rendu sensible dans une description plus exacte et beaucoup plus technique même dans toutes ses parties, que si elle avait été faite d'après les relations de dix mille voyageurs.

Le même noble poëte n'a eu qu'à se livrer aux caprices de son imagination originale pour nous représenter aussi ce qui adviendrait si l'un de ces calmes devenait perpétuel; son esquisse est si fidèle à la nature que, maintefois, quand les jours succédaient aux jours sans un souffle d'air, et qu'il n'y avait aucune apparence de brise à venir, je me rappelais cette étonnante poésie, et m'imaginais presque y voir le sort funeste qui nous attendait :

« Les fleuves, les lacs et l'Océan, tout était immobile, et rien ne remuait dans leurs silencieuses profondeurs; les vaisseaux, sans matelots, se pourrissaient sur la mer, leurs mâts tombaient en débris, et en tombant ils restaient sur l'abîme sans y soulever l'onde; les vagues étaient mortes; les courants étaient dans leur tombeau; la lune, leur reine, était morte avant eux; les vents étaient évanouis dans l'air stagnant, les nuages n'existaient plus[1]. »

Les faibles zéphyrs qui avaient coqueté pendant une heure ou deux avec nos voiles languissantes, les abandonnèrent enfin tout à fait, et nous vîmes retomber sans mouvement d'abord les basses voiles, puis celles du haut

[1] Lord Byron, *les Ténèbres*.

des mâts, enfin les royales, et jusqu'au plus petit cerf-volant de la cime. En vain nous cherchions autour de l'horizon quelques indices du retour de notre ancien ami l'alizé : la mer était un vaste miroir ; nous n'apercevions au loin qu'une surface polie, réfléchissant le disque du soleil dans tout son éclat. La chaleur devint bientôt accablante sur le pont, au-dessous, dans les mâts, plus haut encore dans les huniers, partout; le fond de cale n'était pas plus tenable ; toutes les positions étaient aussi cruelles les unes que les autres, avec cette seule différence que dans les unes nous étions rôtis, et suffoqués dans les autres. La barre du gouvernail, inutile, fut amarrée au milieu du vaisseau, les vergues amenées sur le ton, et les chaloupes trempées dans l'eau, afin d'obvier aux crevasses causées par l'extrême chaleur. On profita de l'occasion pour changer quelques voiles, en raccommoder d'autres, et renouveler aussi les cordages. Mais bientôt une incroyable nonchalance s'empara de nous, et nous gisions sur les ponts, bâillant comme le poisson sur le sable. En vain cherchions-nous quelque soulagement à notre soif d'air en buvant, buvant, et buvant toujours ; hélas ! ce rafraîchissement passager ne faisait qu'empirer notre mal.

Cependant notre convoi, tout en gravissant et redescendant avec lenteur la longue et presque imperceptible déclivité des vagues, s'était dispersé dans toutes les directions : quelques proues se tournaient comme instinctivement vers le pays natal ; d'autres, plus braves, tenaient bon pour le sud. Comme les hommes que la loi d'un puissant intérêt ou d'une volonté supérieure ne pousse pas dans une même direction, les vaisseaux d'une flotte se séparent généralement l'un de l'autre dans le calme, en sorte qu'en peu d'heures toute l'étendue de la mer jusqu'à l'horizon est comme mouchetée de ces

masses presque immobiles. Il arrive aussi quelquefois que deux vaisseaux se rapprochent bord à bord. Est-il besoin de dire que, sur l'onde même la plus unie, deux grands vaisseaux venant à se heurter doivent éprouver un choc terrible ? Tant qu'ils sont à distance, vous pouvez admirer leurs mouvements doux et gracieux ; mais cette poétique admiration se change en alarmes, quand les navires en viennent au contact ; car ces mouvements si lents et si doux à l'œil ont une force irrésistible. Deux vaisseaux qui se meuvent dans le même sens et dans le même moment ne peuvent que se fracasser s'ils s'approchent bord à bord. La première ondulation de l'Océan emportera leurs grands porte-haubans ; la seconde, en entrelaçant les vergues basses, en mêlant les esparres l'une avec l'autre, abattra, suivant toutes les vraisemblances, leurs trois mâts, « non débris à débris, » comme dans le tableau du poëte, mais par un seul ébranlement. Après cette première catastrophe, les deux vaisseaux s'écarteront probablement un peu l'un de l'autre, mais ce ne sera que pour se heurter de nouveau avec plus de force encore, et s'étreindre jusqu'à se couler bas tous les deux ensemble. Dans cette terrible lutte le chêne et le fer se brisent, fondent ou s'émiettent comme de la cire et du verre.

Peu de jours après que le vent alizé nous eut quittés, un nuage monta au sud, s'étendit et déchargea sur nous la plus épaisse pluie que j'aie jamais vue (excepté peut-être une fois à San-Blas, au Mexique) ; je ne puis la comparer qu'à la chute du Niagara.

Notre commandant, enchanté de cette occasion de refaire sa provision d'eau, s'écria :

« Mettez du plomb de chaque côté des tendelets pour les former en rigole ; vite ! des baquets et des tonneaux vides ! »

En quelques minutes les tendelets furent à moitié pleins d'eau, et la versèrent dans un tuyau adapté à un trou au point le plus bas du tendelet; affaissé par le plomb, ce tuyau passait par l'écoutille et descendait jusqu'à fond de cale, où il nous remplit six ou huit tonneaux. Bien que cette eau ne fût pas bonne à boire, après avoir passé par le goudron, les cordages et les voiles, elle était excellente pour laver.

Depuis le capitaine Cook (celui qui a fondé notre économie domestique à bord), c'est la règle d'accorder à l'équipage deux jours de blanchissage par semaine; j'aurai occasion de revenir sur ce sujet, et sur quelques autres petits points de discipline introduits par ce grand voyageur. Je ne veux qu'avertir ici celui qui n'en a point l'expérience, qu'il y a une différence prodigieuse entre une chemise lavée dans l'eau salée et une chemise lavée dans l'eau douce. Nous connaissons tous le tourment de passer du linge mouillé, ou de coucher dans des draps humides : eh bien, une chemise lavée dans l'eau salée est cent fois pire; dans le cas du linge mouillé on peut recourir au feu ou au soleil, et, avec un peu de temps et de peine, on en vient à bout; mais au linge salé, rien ne fait. Vous séchez votre misérable chemise en l'exposant au soleil ou au feu, et vous la mettez, dans l'espoir de goûter la jouissance du linge blanc : hélas! le perfide sel cristallisé, dont sont imprégnés les fils de la toile, se fond bientôt, et vous voilà de nouveau livré aux mêmes tortures. Dans votre agonie, vous arrachez votre chemise, et vous courez aux fourneaux, ou vous la suspendez à l'air par le plus brûlant soleil des mers du Sud; puis, quand vous n'y voyez plus une seule molécule d'humidité, vous la passez une seconde fois : infortuné! l'insidieux ennemi n'a fait que se dérober à votre vue; il vous épie dans les réseaux dont vous allez vous entou-

rer vous-même, et rien ne pourra l'en expulser.... excepté un bon rincement dans l'eau fraîche.

On comprend si l'eau de pluie est précieuse, alors même qu'elle n'est pas potable. Un officier soigneux et actif doit trouver le moyen de donner à chacun de ses hommes deux gallons d'eau[1] par semaine, pendant le plus long voyage.

1. Le gallon équivaut à 4 litres environ.



IV

Chasses aquatiques.

Le lendemain du jour où nous perdîmes le vent alizé nord-est, lorsque notre convoi de vaisseaux marchands et les deux vaisseaux de guerre marchaient en dérive dans le calme plat, une furieuse rafale que rien n'avait annoncée fondit sur la flotte. Ces violents tourbillons sont généralement appelés grains blancs, parce qu'ils ne sont point accompagnés de ces gros nuages noirs qui obscurcissent l'air dans les grains ordinaires.

Mais malgré l'avertissement donné par les nuages, il ne nous est pas toujours facile d'échapper au grain sans avarie. Si le vent est bon, nous répugnons naturellement à diminuer les voiles, et n'y songeons en général, à tout événement, que lorsque la rafale est si proche qu'il y a nécessité absolue de le faire. Il s'ensuit qu'à moins d'une extrême activité, les voiles sont arrachées, et quelquefois il y a un mât ou une vergue d'emporté. A moins d'être un bien vieux marin, on peut douter d'ailleurs s'il y aura du vent dans la bourrasque, ou si ce sera seulement une ondée.

Les matelots se vantent, il est vrai, d'avoir un moyen infaillible pour décider cette question; et leur secret est rimé comme doit l'être un oracle :

Si la pluie est avant le vent,
Rentrez le perroquet, c'est le moment :
Si le vent est avant la pluie,
Que votre perroquet l'essuie !

Ce qui veut dire que, si la pluie d'une bourrasque atteint le vaisseau avant la brise qu'elle contient, il y aura du danger à continuer son chemin, et *vice versa*. Quelques sentences de ce genre, adaptées au méridien de Londres, sauveraient peut-être nos bons bourgeois de plus d'une bonne averse dans l'après-midi du dimanche, sur les pelouses d'Hyde-Park.

Malheureusement, ni les rimes des matelots, ni même l'expérience, ne peuvent nous garantir entièrement de ces soudaines ondées, ou bourrasques blanches, puisque rien n'en avertit, excepté quelquefois un léger mouvement de l'eau quand elles commencent par la rider. Mais, dans la circonstance en question, nous n'eûmes même pas ce faible présage. Les premiers vaisseaux du convoi, surpris par l'ouragan, furent presque redressés tout droit sur leur avant; puis l'instant d'après ils retombèrent à plat, n'ayant plus une voile sur les ralingues. *Le Volage* et la frégate *la Thébaine*, alors au centre de la flotte, furent les seuls vaisseaux qui sauvèrent un pouce de toile. Il faut dire que nous étions très-nombreux à bord, en comparaison des équipages de la compagnie des Indes, et que nous nous y prîmes juste à temps pour déralinguer et baisser les vergues.

Quand cette tempête d'un instant fut passée, et que nous pûmes nous reconnaître, nous ne vîmes pas un bout de toile sur toute la flotte; auprès de nous, *le Wexford* avait perdu ses trois mâts de perroquet avec son bâton de foc, et, ce qui était plus sérieux encore, son petit hunier se dandinait sur l'avant. Un autre navire était si maltraité qu'il fallut que *la Thébaine* envoyât un détachement à son secours pour lui mettre de nouvelles esparres. Une légère et bonne brise ayant succédé à la bourrasque et au calme, nous prîmes notre oiseau blessé à la remorque, et nous fîmes toutes voiles encore une

fois vers l'équinoxe, comme le bon vieux Robinson Crusoé appelle l'équateur. Nos Chinois avaient aussi tendu de nouvelles voiles, et bientôt ils reprirent leur place dans l'ordre de la marche, qu'il était de notre politique de maintenir exactement, ainsi que les autres formalités d'une flotte de vaisseaux de ligne.

Tandis que nous filions ainsi agréablement sous la bienfaisante influence de la brise, dont le souffle encore avare ne caressait que nos voiles supérieures, une douzaine environ de poissons volants s'éleva de l'eau, et vola contre le vent à dix ou douze pieds de sa surface. J'ai déjà dit que le plus long vol de ces singuliers poissons est d'environ le huitième d'un mille anglais, ou deux cents brasses, qu'ils parcourent en moins d'une minute. Ils en font quelquefois de beaucoup plus courts, et quelquefois ils se bornent à de petits bonds au-dessus de l'eau. Généralement, ils volent à une distance considérable, droit dans l'œil du vent, et puis ils tournent petit à petit. Quelquefois le poisson volant ne fait que raser la surface de la mer, de manière à toucher la cime des vagues, sans suivre leurs ondulations. Une idée prévaut parmi nous, et je ne sais jusqu'à quel point elle est juste : qu'ils ne peuvent voler qu'autant que leurs ailes ou nageoires restent mouillés. Il est certain qu'ils s'élèvent jusqu'à vingt pieds au-dessus de la mer, car on en trouve quelquefois dans les porte-haubans d'un vaisseau de ligne; ils entrent souvent dans les sabords du grand pont d'un vaisseau de 74 canons, ou sur le gaillard d'avant d'une frégate. Je me rappelle en avoir vu un d'environ neuf pouces de long, et, je suppose, ne pesant pas moins d'une demi-livre, entrer dans *le Volage* par le sabord du grand pont, juste devant l'échelle du gaillard d'arrière : un matelot montait en ce moment; le poisson volant le frappe à la tempe, le fait reculer d'une marche,

et le laisse tout étourdi du coup, près de tomber à la renverse.

J'étais une fois dans un schooner espagnol que nous avions capturé, fort bas, deux pieds et demi hors de l'eau, tout au plus, et nous réussîmes le matin sur le pont à prendre assez de poissons volants pour nous donner un joli déjeuner. Ils ont le goût du merlan, quoiqu'ils soient plus fermes et très-secs. On dit qu'ils forment la plus forte partie de la nourriture des nègres dans les ports de mer des Indes orientales. Les nègres placent une lumière sur une perche au milieu d'un canot; de chaque côté ils étendent, à une distance considérable, des filets soutenus sur la mer par des boute-hors; le poisson volant s'élance vers la lumière, la traverse, et tombe dans le filet de l'autre côté.

A la suite des poissons volants, nous découvrîmes deux ou trois beaux dauphins, marchant de conserve avec le vaisseau. Nous étions aux aguets pour voir une de ces chasses aquatiques dont nos amis des Indes nous avaient raconté des histoires merveilleuses. Nous n'eûmes pas longtemps à attendre, car le vaisseau en avançant fit bientôt partir une autre compagnie de ces petites créatures ailées, qui prirent leur vol directement contre le vent.

Un magnifique dauphin, qui nous accompagnait à deux ou trois brasses sous l'eau, n'eut pas plus tôt découvert nos pauvres chers petits amis, qu'il se tourna de leur côté et s'élança à la surface de la mer avec la vélocité d'un boulet de canon; mais, quoique cet élan excédât de beaucoup celui de sa proie, l'avance que celle-ci avait sur lui la mettait hors d'atteinte pour longtemps.

La longueur du premier bond du dauphin ne pouvait être moindre de dix brasses; après quoi il retomba, et

nous pûmes le voir un moment glisser à travers l'eau comme un éclair; puis, se relevant, il s'élança avec une vélocité beaucoup plus grande encore que la première fois, et par conséquent à une plus grande distance. De cette manière, ce chasseur sans merci semblait arpenter la mer avec une rapidité effrayante, et reflétait les rayons du soleil sur ses écailles dorées. Chacun de ses bonds envoyait au loin une infinité de cercles sur la plaine liquide, aussi polie qu'un miroir, car la brise, ne faisant que réveiller les royales et les bonnettes, était à peine sensible sur les flots.

L'essaim des malheureux poissons volants, si vivement poursuivi, retomba enfin; mais nous nous réjouîmes de voir qu'ils enfoncèrent à peine avec la vague, et qu'ils reprirent aussitôt un essor plus vigoureux, dans une direction tout à fait différente de la première, ce qui n'indiquait que trop qu'ils avaient vu leur cruel ennemi, dont les bonds de géant gagnaient peu à peu sur la vitesse de leurs ailes. Pauvres petites créatures!

Le dauphin, affamé, n'avait pas non plus la vue moins fine que le poisson volant, et ne se laissait pas tromper par ses détours, lorsque celui-ci, suivant une tactique assez semblable à celle du lièvre, décrivait un cercle autour de son chasseur. Mais bientôt le poisson volant, fatigué de sa fuite, perdit beaucoup de sa force et de sa confiance : chacun de ses élans devenait plus vacillant et plus incertain, tandis que les bonds du dauphin paraissaient de plus en plus impétueux. L'habile chasseur calculait tous ses bonds avec une telle assurance du succès, qu'il devait finir par tomber juste à l'endroit où sa proie épuisée allait retomber elle-même. Nous ne pouvions plus rien distinguer de dessus le pont; nous montâmes alors dans les agrès, d'où nous vîmes le dénoûment de cette chasse : les infortunées petites créatures

tombèrent l'une après l'autre dans la gueule du dauphin, ou celui-ci les happait avec l'eau, à l'instant où elles y replongeaient.

Il nous était impossible de ne pas prendre une part active à la guerre, et nous nous mîmes à venger le parti le plus faible. Les aspirants et les matelots, enchantés de la circonstance, firent un hameçon avec des crochets revêtus de fer-blanc, si semblables au corsage et aux ailes du poisson volant, que plus d'un fier dauphin se laissa prendre gloutonnement à l'appât trompeur.

Il est peut-être à propos de dire ici que le dauphin des marins n'est pas celui des anciens poëtes. Le nôtre, à ce que j'apprends par l'Encyclopédie, est le *Coryphæna Hippurus* des naturalistes, tout à fait différent de leur *Delphinus Phocæna*, que nous appelons le marsouin. Comment s'est fait ce changement de noms, je n'en sais rien; mais il n'y a pas de doute que l'ancien dauphin des poëtes, celui qui recueillit Arion sur son dos, n'est ni plus ni moins que notre marsouin[1]. Et d'ailleurs, c'est aussi un poétique et beau poisson, d'une pêche extrêmement agréable, et assez bon, en vérité, quand il est bien accommodé.

Je me souviens qu'à bord d'un vaisseau que je commandais on en prit un justement une heure avant le dîner. J'ordonnai à mon maître d'hôtel, comme une chose d'à-propos, de nous servir un plat des filets grillés du marsoin. Aucun des matelots de l'équipage n'avait encore vu un poisson de cette sorte à l'hameçon; si bien qu'ils posèrent cette double question : « Est-ce un poisson bon à manger? Est-il sûr d'en manger? » Sur ces entrefaites, il vint à circuler le long des ponts qu'il y avait ordre d'en porter à la table du capitaine; alors

1. Ovide, *Fasti*, lib. II, 117. (*Encyclopédie britannique*, t. V, p. 329.)

nos hommes envoyèrent une députation aussi près de la porte de la cabine que le permettait l'étiquette du service, afin de vérifier ce fait important. Le plat nous étant apporté, son contenu fut promptement expédié, si bien que nous en envoyâmes demander un autre par notre maître d'hôtel, qui fut arrêté en chemin.

« Dites-donc, Capewell, lui cria un des matelots affamés, est-ce que le capitaine a réellement mangé du marsouin?

— S'il en a mangé! repartit le maître d'hôtel; voyez plutôt! et, levant un couvercle, il lui montra ce qu'on appelle un plat net, en ajoutant qu'il allait le remplir de nouveau.

— Oh! oh! chanta Jack en s'en retournant à toutes jambes au gaillard d'avant, si le capitaine mange du marsouin, je ne vois pas pourquoi nous serions si délicats; allons, va pour le marsouin! »

Alors, ouvrant le grand couteau qui est toujours suspendu au cou d'un marin, il le plongea dans les flancs du poisson, et, après en avoir enlevé la peau, il en détacha une demi-douzaine de livres de chair rouge qui, par le goût, l'apparence et la chaleur du sang, ressemble au filet de bœuf, quoique très-dure. Son exemple fut si promptement suivi par ses camarades, que, en sortant de la table, j'allai avec le docteur faire l'inspection *post mortem* du marsouin, avec plus d'attention qu'avant le dîner; nous trouvâmes qu'il avait été braisé et mangé tout entier une demi-heure après le consentement tacite que j'avais donné au régal par mon exemple.

Les marsouins vont presque toujours par troupes, et quelquefois si nombreuses, qu'elles couvrent toute l'étendue de mer que l'œil peut apercevoir. Ils se plaisent extrêmement à jouer autour d'un vaisseau, quand ils en rencontrent un sur leur chemin, et même ils se détour-

neront pour l'accompagner. Telle est leur agilité, qu'un vaisseau filât-il dix nœuds à l'heure, non-seulement ils peuvent le suivre, mais encore ils gambadent de la proue à la poupe, et circulent tout autour avec la plus grande aisance. Leurs gambades sont quelquefois très-amusantes; j'en ai vu s'élever à vingt pieds hors de l'eau, et pirouetter sur eux-mêmes comme des danseurs d'Opéra. Je ne suis pas tout à fait sûr si je n'en ai point vu faire ce qu'on appelle le saut périlleux dans l'air, en se renversant queue par-dessus tête. Leur forme, dans l'eau, paraît très-gracieuse. Je me souviens d'un contre-maître, sur le vieux *Léandre* (1802), à qui un des lieutenants faisait accroire que ces marsouins étaient des saumons, du saumon de mer, comme il les appelait. Ce lieutenant était un des conspirateurs qui ôtèrent si traîtreusement la vie à notre chien favori, le pauvre Shakings.

Les marsouins paraissent avoir une méthode très-rapide pour communiquer entre eux; car non-seulement ils voyagent par myriades, mais ils s'amusent souvent à sauter tous ensemble hors de l'eau, avec une si parfaite mesure ou cadence dans tous leurs mouvements, qu'on pourrait croire, en les entendant retomber, qu'il n'y a qu'un seul poisson. Je me suis souvent penché sur le bord du vaisseau pendant des heures, uniquement pour les voir glisser par couple et sauter simultanément. La nuit, ce spectacle est curieux, surtout quand la mer devient lumineuse, là où on l'agite, soit par quelque propriété phosphorescente de sa nature, soit par la présence d'animalcules étrangers. Toujours est-il qu'alors l'écume lancée de l'avant du vaisseau ressemble à de l'argent fondu, et la poupe traîne après elle un long sillage semblable à la queue d'une comète dans le ciel, tandis que le marsouin laisse aussi une admirable trace

de feu à perte de vue. Chaque poisson est, en outre, environné d'une sorte d'auréole d'étincelles bleues et scintillantes, qui laisse apercevoir sa tête et son corps, ou même le plus léger mouvement de sa queue, beaucoup plus distinctement qu'en plein jour. Tel est quelquefois l'éclat de cette mystérieuse illumination, quand le vaisseau penche sous le poids des voiles, que des reflets brillants courent sur la carène et serpentent du pied des mâts jusqu'aux premières voiles.

C'est une croyance populaire parmi les marins, qu'on peut attendre le vent du côté où l'on voit une troupe de marsouins; mais je soupçonne que leur utilité comme météorologues égale celle des oies, dont le vol précurseur de l'orage est considéré par beaucoup de dignes et vénérables matrones, comme un fait aussi bien établi que celui des pourceaux qui *voient* le vent. Nous sommes loin cependant de respecter nos savants poissons, car nous n'épargnons rien pour les tirer de leur élément, et les faire passer par le feu jusqu'à l'insatiable Moloch des entre-ponts et du Cockpitt; aussi y a-t-il toujours un harpon, au moins, en permanence à l'avant des vaisseaux de Sa Majesté.

Ce harpon est un fer triangulaire, ou plutôt en forme de cœur dentelé, un peu plus grand qu'une main d'homme, et aussi gros que la rotule. La pointe et les bords sont d'un fer si mou, qu'on peut aisément lui donner le fil. Avant d'avoir lu l'intéressante Relation du voyage aux régions arctiques, par le capitaine Scoresby, je m'étais toujours imaginé que la pointe d'un harpon de baleine, qui est exactement le même que celui dont nous nous servons pour prendre le marsouin, était d'acier; mais le capitaine Scoresby explique qu'on le laisse mou exprès, afin qu'il puisse être affilé même au moyen d'un couteau. Cette tête de javeline, ou, suivant l'expres-

sion technique des pêcheurs de baleine, *la gueule*, est montée sur une mince jambe de fer terminée en soc. La tête dentelée, ou la gueule, a huit pouces de long et six de large; la jambe, avec son soc, deux pieds et demi de long, et pas tout à fait un demi-pouce de diamètre dans sa longueur; comme cette partie est sujette à être forcément tendue, tortillée et ployée, elle demande à être faite avec le fer le plus fort et le plus flexible.

Une épreuve quelquefois employée, dit Scoresby, pour s'assurer de la force d'un harpon, c'est d'en tourner la jambe en spirale autour d'une autre barre de fer de la même épaisseur, puis de la dégager et de la rendre à son premier état; la rupture d'un harpon n'est pas de peu d'importance : il y va de la valeur d'une baleine, qui est quelquefois estimée mille livres sterling (25000 fr.). Cette considération a porté beaucoup d'industriels à s'occuper du perfectionnement de cet instrument; mais, après divers changements, on s'en est tenu à la simplicité de l'ancien harpon.

Après la description du harpon, revenons à nos pêches, qui sont du plus haut intérêt quand la compagnie de marsouins est nombreuse. La moitié de l'équipage se tient généralement près du beaupré, sur l'avant ou à toute autre place qui permette de bien voir le spectacle de la chasse. Combien de fois, quand j'étais enseigne, me suis-je perché sur la vergue d'artimon, comme un oiseau de mer! Combien de fois me suis-je niché dans les bastingages du petit hunier, jusqu'à ce que je visse le harpon jeté avec succès par quelque bras plus ancien et plus vigoureux que le mien! Une petite mais bonne corde est attachée d'un bout à la jambe du harpon, et de l'autre à l'un des petits cordages qui, pendant du gaillard d'avant, communiquent au beaupré, où une foule de mains sont toujours prêtes pour enlever le poisson hors de l'eau.

On comprend que le harponneur n'a rien à faire qu'à frapper; il est peu d'exploits dans lesquels la dextérité d'un homme l'emporte plus visiblement sur celle d'un autre, que dans la manière de diriger le harpon. J'ai entendu dire au capitaine Scoresby que, lorsqu'une baleine est frappée, c'est une chose importante de conduire le fer jusqu'au soc dans le blanc du monstre; mais quant au marsouin, il ne s'agit que de bien viser une première fois, car le poids seul de l'instrument suffit pour en loger les dents dans le corps du poisson, qui souvent même en est entièrement transpercé.

La force du marsouin doit être très-grande, car je l'ai vu tortiller un harpon de baleine sur plusieurs tours, et parfois s'en débarrasser lui-même; c'est pourquoi il est important d'amener le récalcitrant à bord avec le moins de délai possible. Aussitôt que le harponneur a frappé juste, il se met à crier : « Tirez! tirez! » Alors les hommes stationnés près de la corde la tirent, et l'on voit le malheureux marsouin se débattre en l'air, comme s'il faisait encore une de ses gambades. Deux ou trois couples des mains les plus sûres ont déjà saisi un des nœuds coulants qui sont toujours prêts, et c'est à qui attrapera la tête ou la queue du marsouin. Alors, mais seulement alors, la capture peut être regardée comme certaine.

Je me rappelle avoir vu un marsouin frappé par une espèce d'émérillon appelé *drége*, beaucoup trop faible pour un tel service. La corde à laquelle il était attaché cassa bientôt, et le poisson blessé retomba dans la mer, avec le fer planté dans le dos. Le pauvre malheureux fut aussitôt accompagné ou poursuivi par des myriades de marsouins, dont l'instinct, dit-on, les porte à suivre toute trace de sang, et même à dévorer leur semblable. Je mets en doute ce cannibalisme, mais je suis certain que, lorsqu'un marsouin est frappé et s'échappe, il est

suivi par tous les autres, et le vaisseau est abandonné de la troupe en quelques secondes. Dans la circonstance en question, l'instrument de pêche avait été préparé pour un dauphin; mais l'homme qui devait l'épier, n'étant pas un harponneur très-expérimenté, ne put résister à la tentation de lancer son fer sur le premier beau poisson qui se présenta.

Le dauphin, la bonite et l'albacore se prennent quelquefois avec la drége, mais généralement au moyen de lignes revêtues de fer-blanc ou de morceaux de poisson volant, si on peut en avoir. Dans le beau temps, surtout entre les tropiques, quand toute la surface de la mer est couverte de ces trois belles espèces, il y a toujours une douzaines de cordes avec leur appât qui reluit et ondule sur les flots, suivant le mouvement du vaisseau auquel les cordes sont attachées. Cette drége ressemble au trident que les peintres placent entre les mains du vieux Neptune, quand il leur plaît de représenter le dieu de la mer (en vrai *sans culotte*, comme il doit être) sur son char marin. Cependant, si mes souvenirs nautiques me servent exactement, cet instrument a plutôt cinq pointes que trois, et quelquefois même il a deux rangées de pointes, placées à angles droits l'une de l'autre. La partie supérieure, étant chargée de plomb, tourne et tombe sur l'animal, qui est alors amené à bord sur le bout de la drége, comme on vous présenterait une pomme de terre ou un hareng sur la pointe d'une fourchette.

Le dauphin est mangé et généralement goûté, quoique ce soit certainement un poisson *duriuscule*. On le coupe par tranches et on le met sur le gril, ou bien on le fait bouillir, pour le confire dans le vinaigre et le manger froid. La bonite est encore plus dure et ne devient passable qu'à force de vin de Porto. C'est un axiome des cuisiniers, que tout peut être bon avec de bonnes sauces;

mais les aspirants ont quelque peine à faire cette expérience avec le peu d'ingrédients qu'ils possèdent. Combien de fois il leur faut se régaler avec ce qui pourrait s'appeler une parodie de la soupe à la tortue!

Je trouve dans mon journal du 24 mai, la veille du jour où nous franchîmes l'équateur, plusieurs choses dont je me souviens à peine, mais que je n'ai certainement jamais revues, dans les vingt ans qui se sont écoulés depuis. Il paraît qu'une bonite s'élança, la gueule ouverte, après un poisson volant, et la chasse se serait terminée en l'air, si, par une légère erreur de son calcul, la bonite n'avait donné du nez contre l'objet de sa poursuite, qui ne fit que recevoir une nouvelle impulsion, tout à fait différente de celle qu'il était obligé de suivre. En même temps, ces grands oiseaux, appelés albatros, fondaient sur les poissons volants, lorsque ceux-ci s'élevaient dans l'air pour éviter leurs ennemis naturels, le dauphin et la bonite. Ces *braconniers* de la mer cependant n'empiétaient pas tous impunément sur les terres des vrais chasseurs, car nous en attrapâmes quelques-uns, qui, confiants dans leur sagacité et la force de leurs ailes, donnèrent étourdiment dans les hameçons suspendus à la proue du vaisseau, et furent ainsi amenés à bord, criant et battant des ailes d'une façon très-burlesque. Pour compléter ce cercle de mutuelle destruction, je dois dire, au risque de diminuer la sympathie pour le poisson volant persécuté, que le même jour il en tomba un à bord, et que nous trouvâmes dans son gosier un autre petit poisson à demi avalé, mais encore vivant.



V

La pêche du requin.

La pêche du dauphin, des marsouins, des poissons volants, des bonites, etc., ne saurait, après tout, être considérée que comme un jeu, soit pour nous distraire dans les ennuis d'un long calme, soit pour ajouter un plat nouveau à la table frugale du bord. Mais s'agit-il de prendre un requin, c'est un tout autre plaisir, c'est un autre ordre d'émotions et de sentiments, bien moins aimables, certes, ou même plus féroces, si j'ose le dire. Il semblerait, en effet, qu'il existe une sorte de guerre éternelle et héréditaire entre les marins et les requins, une guerre semblable à celle qu'on prétend déclarée entre les Esquimaux et les sauvages de l'Amérique du Nord, où chaque partie belligérante étant persuadée qu'il n'est aucune mort, naturelle ou violente, qui ne soit causée par les machinations de l'ennemi, il n'y a pas d'espoir que la paix s'établisse entre les deux peuples tant qu'ils seront soumis aux lois de la nature mortelle.

De même, j'en ai peur, comme, dans tous les temps, si le pauvre Jack se noie, n'importe sous quelles vagues, il sera exposé à être broyé entre les quadruples ou quintuples rangées de dents en scie du requin, ce sera avec la même joie impitoyable que Jack usera de représailles toutes les fois qu'il pourra tenir son ennemi. Je n'ai jamais vu l'instinct sauvage de notre nature se trahir plus

ostensiblement que lorsqu'un équipage entier, officiers et aspirants compris, pousse de triomphantes acclamations autour du requin captif, qui se débat dans sa rage impuissante sur l'arrière ou le gaillard du vaisseau. La capture déjà est un amusement particulier, un plaisir exquis, auquel chacun s'associe plus ou moins. Comme la chasse au renard, c'est une distraction toujours nouvelle, qui attire toutes sortes de personnes. Le philosophe occupé à prendre des distances renferme bien vite son chronomètre dans son étui; le calculateur qui étudie la longitude, met ses livres de côté; l'officier des soldats de marine abandonne son éternelle flûte; le docteur sommeillant s'arrache à sa sieste; le commis aux vivres déserte son tableau complet; il n'est pas de matelot ou de mousse qui n'accoure sur le pont, afin de voir mourir le traître. Le singe lui-même, s'il y en a un à bord, éprouve un vif intérêt à toutes les scènes de ce drame. Je me souviens d'avoir vu une fois Jocko allant et venant sur le filet de la poupe, grimaçant et criant de manière à être entendu de toutes les autres parties du navire. « Qu'avez-vous, señor Mona? » lui dit le contre-maître; car le singe, venu de Ténériffe, conservait son nom espagnol. Jocko ne répondit pas, mais tendit la tête pardessus la poulaine, ouvrant de grands yeux, et montrant ses dents d'une oreille à l'autre. En ce moment on apercevait l'arête dorsale d'un énorme requin qui se mouvait à six pouces environ au-dessus de l'eau, et traçait, comme la lame d'une faux, un sillon sur la surface polie de la mer.

« Messager, s'écria le capitaine, prenant le commandement presque avec autant de joie que s'il allait combattre un croiseur ennemi, courez demander au coq un morceau de porc.... Où est votre hameçon, contremaître?

— Ici, capitaine, » répond l'autre, après en avoir éprouvé la pointe qu'il déclare aussi effilée qu'une aiguille : puis il y attache un morceau de porc rance de quatre ou cinq livres au moins; car il n'est rien de trop lourd ni de trop salé pour l'estomac d'un requin.

L'hameçon, qui est bien gros comme le petit doigt, offre une courbure à peu près aussi étendue que celle d'une main d'homme à demi fermée, avec une longueur de six à huit pouces, et un dardillon formidable. Ce grappin est garni de quatre à cinq pieds de chaînes, précaution très-nécessaire, attendu qu'un requin vorace avale quelquefois si profondément l'hameçon, que sans la chaîne il couperait la corde à laquelle tient le grappin aussi facilement qu'une tête d'asperge. Une forte corde (généralement un des bouts de câble de la voile d'artimon) étant attachée à la chaîne, on jette l'appât dans le remous, car il est rare que le calme soit si profond qu'un navire en mer ne fasse pas quelque mouvement. Je crois avoir remarqué que les requins se montrent volontiers quand le vaisseau file à raison de moins d'un nœud à l'heure, degré de vitesse qui le soumet exclusivement à l'action de la barre, ou lui donne ce qu'on appelle en termes techniques dans la marine anglaise *the steerage way* (la vitesse suffisante pour faire gouverner un bâtiment).

Un requin, en général, comme un aspirant, a toujours faim; mais dans les cas rares où il n'est pas en appétit, il s'avance lentement vers l'appât qu'on lui jette, le flaire, le pousse avec son nez plat, et le retourne de tous les côtés. Il glisse ensuite à droite ou à gauche comme s'il craignait quelque piége, mais il revient bientôt pour goûter le délicieux *haut goût*, comme les matelots appellent le porc rance mis exprès à l'hameçon.

Pendant que Jean Requin fait ce petit manége de timi-

dité ou de coquetterie, l'arrière du vaisseau est si bien garni de têtes qu'on ne pourrait pour rien au monde s'y procurer une place. Tous les agrès sont garnis aussi de spectateurs respirant à peine, parlant bien bas, s'ils osent parler, et ne perdant pas un moment de vue le monstre encore libre dans l'Océan, mais qu'ils espèrent voir avant peu tomber en leur pouvoir. J'ai vu tous ces préludes durer une bonne heure, après quoi le requin s'en allait comme n'ayant rien à vous dire, s'abandonnant au cours de la brise si elle soufflait, ou plongeant de manière à ne laisser voir de ses traces qu'une légère écume blanche. La perte d'un galion d'Espagne poursuivi en vain ne causerait guère plus de regret, de colère et d'impatience. D'un autre côté, excepté au premier signal d'une action, jamais l'équipage d'un navire n'éprouva joie plus vive qu'en voyant le requin tourner la tête pour saisir l'appât. Un léger murmure de rire court d'une bouche à l'autre; tous les yeux s'animent et pétillent; tous ceux dont le hâle du vent ou du soleil n'a pas encore bronzé la peau laissent voir sur leur visage le passage rapide du rouge au pâle et du pâle au rouge, comme les teintes du dauphin mourant.

Lorsque l'appât descend de l'arrière d'un vaisseau qui a un mouvement quelconque dans la mer, il touche bientôt à la surface de l'eau, ce qui oblige le requin à mordre d'en bas; et comme la bouche de mondit requin est placée sous son menton, et non dessus comme celle d'un chrétien, il faut qu'il se tourne jusque sur le dos avant de pouvoir saisir le morceau de chair flottant qui cache l'hameçon. Si même il ne se retourne pas complétement, il est forcé de se rouler sur lui-même, pour ainsi dire, de manière à montrer une partie de son ventre blanc. Au moment où cette peau blanche brille aux yeux de l'équipage attentif, un cri étouffé ou un murmure de

satisfaction se fait entendre ; mais personne ne parle, de peur d'alarmer le requin.

Quelquefois, au moment où l'appât est jeté par-dessus l'arrière, le requin s'élance avec une telle avidité qu'il sort partiellement de l'eau. Dans ces occasions rares, il avale l'appât et l'hameçon avec un pied ou deux de chaînes, sans mâcher, et s'enfuit emportant sa proie perfide avec une force et une vélocité si prodigieuses, qu'il fait casser la corde qui le retient. Mais, en général, il procède plus à loisir et semble plutôt vouloir teter l'appât qu'y mordre. Il faut beaucoup d'adresse à qui tient la ligne en ce moment; car un maladroit trop pressé risque de retirer l'hameçon avant qu'il soit descendu assez profondément au gosier du requin. Notre vorace, il est vrai, n'est guère disposé à laisser aller ce qui a dépassé une fois sa formidable batterie de dents; mais l'hameçon, par un mouvement prématuré, peut se fixer dans une partie de la mâchoire assez tendre pour se déchirer pendant la lutte qui s'ensuit.

Le secret de la pêche est de laisser le requin engloutir tout le morceau de porc, et puis de donner à la corde une impulsion violente, au moyen de laquelle la pointe barbelée se plonge dans le gosier ou l'estomac de la victime. Comme le requin n'est pas un personnage à subir patiemment un traitement semblable, il ne serait sûr pour personne d'avoir par hasard le pied sur le rouleau de la corde; car, dès que l'hameçon est fixé, elle se déroule aussi vite que la ligne de lok d'un navire qui file douze nœuds.

La soudaineté de la secousse qu'éprouve le pauvre diable lorsqu'il est au bout de sa lisière, le renverse souvent sur la surface de l'eau. Alors commencent les acclamations, les cris de joie, de rage et de triomphe, si longtemps contenus. Il ne faut pas peu de force pour tirer la

corde à soi, mais il arrive quelquefois, lorsqu'on veut trop vite l'amener, que la violente résistance du requin brise la corde ou l'hameçon, et alors il s'en va au large digérer le reste comme il peut. Il est donc plus habile de l'amuser jusqu'à ce qu'il soit épuisé. Pendant cette opération on pourrait vraiment croire que l'animal furieux comprend l'étrange abus que l'on fait de son malheur : car, lorsqu'il se retourne et se jette à droite ou à gauche, il vous regarde avec des yeux pleins d'une rage qui glace le sang du plus hardi nageur, se disant à lui-même que son tour peut venir un jour d'éprouver aussi la générosité de son ennemi.

On ne peut donc pas songer à haler un requin à bord par la corde attachée à l'hameçon; car si, en général, sa résistance est vaine dans l'eau, elle n'est pas sans danger lorsque le requin est entre l'eau et le bord. Pour empêcher que la ligne ne se rompe ou que la mâchoire ne soit emportée par l'hameçon, il est d'usage d'y adapter un nœud coulant de bouline. Ce nœud glisse le long de la corde jusqu'au-dessus de la tête du monstre, et va serrer le point de jonction de la queue avec le corps; une fois ce nœud fixé, le premier acte de la pièce est fini, et l'ennemi vaincu est ensuite aisément amené sur le pont, à la joie inexprimable de tout l'équipage. Mais, quoique sorti de son élément, le requin n'a pas encore perdu tous ses moyens de nuire, et je ne conseillerais à personne de s'approcher à la portée de sa queue ou de risquer son pied trop près de ses dents : le coup de queue d'un requin de taille moyenne peut casser la jambe à un homme, et j'en ai vu un qui, dix minutes après avoir été traîné sur le pont, fit une entaille de deux pouces de profondeur dans une large drisse de gouvernail. Je me souviens que feu le docteur Wollaston, avec son génie si inventif, proposait un jour une méthode pour mesurer la force d'une morsure

de requin. « Si une pièce plate de plomb, disait-il, était jetée dans la gueule du poisson, la profondeur de l'empreinte de ses dents sur le plomb fournirait une sorte d'échelle comparative de sa force. »

Je n'ai pas besoin de dire que, lorsqu'un requin s'agite sur le pont d'un navire, il se passe autour de lui une scène de confusion, et que, si le sang coule comme d'ordinaire, les taches résistent à une semaine de récurage, ce qui fera bien gronder le capitaine du gaillard d'arrière. Mais, pour le moment, toutes ces considérations sont mises de côté, c'est-à-dire si le commandant prend sa part de plaisir; et quel est celui qui s'y refuserait? Enfin le requin est traîné au gaillard d'avant, au milieu des coups de pieds, des coups de bâtons et des exécrations des vainqueurs, qui terminent bientôt sa malheureuse vie en le perçant de leurs couteaux, de leurs piques d'abordage et de leurs haches, semblables à une troupe d'Indiens furieux armés de *tomahawks*.

La première opération est toujours de priver le requin de sa queue, ce qui n'est pas facile, vu le danger de s'en approcher de trop près; mais quelque bras plus adroit que les autres, auquel la hache est familière, épie le moment favorable, et d'un seul coup la sépare du corps. Ce matelot est alors suivi d'un autre qui saute en écartant les jambes sur l'ennemi terrassé, l'ouvre du museau à la queue, par un nouveau coup de hache, et la tragédie est finie en ce qui concerne les souffrances et les angoisses du principal acteur. Les matelots éprouvent alors la plus vive curiosité d'apprendre ce que le requin a englouti dans son estomac; mais le plus souvent ils sont désappointés par un estomac vide.

Je me souviens, toutefois, d'une exception fameuse, lorsque nous prîmes un très-gros requin à bord de *l'Alceste*, dans la rade d'Anjeer, à Java, pendant le voyage

où nous escortâmes jusqu'en Chine l'ambassade de lord Amherst. On trouva dans les vastes flancs de ce monstre marin un grand nombre de canards et de poules, morts la nuit précédente, et jetés à la mer par conséquent, outre plusieurs corbeilles et quelque débris de cordages. Mais ce qui excita le plus de surprise et d'admiration fut d'y trouver aussi la peau d'un buffle tué à bord ce jour-là pour le dîner de l'équipage. Le vieux matelot qui avait ouvert le requin se tenait au-dessus les jambes écartées, tirant un à un tous ces articles confusément entassés dans cette sombre caverne. Lorsqu'il en fut à la peau du buffle, il la déploya comme un rideau, et s'écria : « Halte-là, mon garçon ! Voyez-vous ça ? il a avalé un buffle, mais il n'a pu en digérer la peau. »

Je n'ai jamais eu le malheur de voir un de mes hommes dévoré ou même blessé par un requin. Il est permis aux diverses compagnies de l'équipage de nager tour à tour dans les eaux du vaisseau quand la mer est calme ; mais il paraît que le bruit des nageurs tient les requins à distance. Quoiqu'on les voie souvent nager eux-mêmes dans la même eau que les marins avant et après eux, ils s'approchent rarement d'une place occupée.

Je me souviens pourtant qu'une fois, aux Bermudes, je vis un requin heurter de sa tête le talon d'un contremaître au moment où il rentrait dans la chaloupe. Ce jeune homme venait de nager avec un ou deux autres pendant une heure environ, et il était resté le dernier. On n'avait point vu de requin de toute la matinée ; mais il s'en élança un du fond de l'eau, dans le moment même où mon camarade, à moitié dans la chaloupe, avait encore un pied dehors ; il se sentit frappé par le requin, à qui le temps manqua heureusement pour faire le demi-tour de tête qui lui était encore nécessaire pour saisir sa

proie. Ainsi, il s'en fallut d'une ligne que mon pauvre contre-maître ne fût la victime d'un accident qui épouvante le plus brave marin, et qui aurait privé le service d'un bon officier justement placé aujourd'hui dans les premiers rangs de sa profession.



VI

Le passage de la ligne.

On a si souvent décrit les cérémonies étranges et presque sauvages qui se pratiquent en mer au passage de l'équateur, qu'un voyageur peut fort bien être excusé, à l'heure qu'il est, d'omettre dans sa narration le détail minutieux de ces folles scènes.

Cependant si les choses qui déjà nous sont connues sont curieuses en elles-mêmes et servent à peindre des mœurs à part, si elles nous sont rappelées par quelque description naturelle, ou par ces effets que les vrais artistes seuls ont à commandement, nous nous y plairons d'autant plus que nous aurons par devers nous des points de comparaison. Qu'un homme de talent et de goût, qui a l'instinct de l'observation, de la couleur et du style, écrive un livre et qu'il l'intitule LONDRES, les *Londoniens* seront certainement de tous les lecteurs ceux qui prendront le plus d'intérêt à ce livre, précisément parce qu'ils connaissent déjà ce dont on va leur parler. Quand Taglioni descend de ses pirouettes aériennes, et danse le menuet de la cour ou la gavotte, quand Paganini laisse ses tours de force en musique, ses miracles de notes, et joue quelque air bien simple, bien connu, nous n'éprouvons pas, il est vrai, le même étonnement, mais dix fois plus de vrai plaisir.

Si beaucoup d'auteurs ont raconté le passage de l'équateur, je ne crois pas en avoir rencontré, si ce n'est

un peut-être, qui aient voulu jeter le moindre degré d'intérêt sur ces scènes absurdes. La conception en est vraiment extravagante, et l'exécution, je dois le dire, assez brutale; cependant, malgré tout cela, je les ai non-seulement permises sur les vaisseaux que j'ai commandés, mais je les ai même encouragées, et j'ai décidé nos hommes quand je les ai vus incertains. Le mal en est passager, si mal il y a; cela donne certainement à Jack du plaisir un mois d'avance, et une quinzaine après; de plus, en ordonnant la cérémonie de manière à maintenir les acteurs dans les limites d'une exacte discipline (ce qui n'est pas trop difficile), il se peut même qu'elle ajoute à l'autorité des officiers, au lieu de diminuer leur influence.

Je ne suis pas assez classique pour comparer ces parties de barbe sous l'équateur, comme on les appelle, aux Saturnales de l'antiquité romaine; mais je sais qu'il y a quelques équipages, même sur des vaisseaux de guerre, auxquels les capitaines permettent sous la ligne de grandes libertés avec leurs officiers. Cette coutume a été si loin que je me rappelle parfaitement bien un temps où de pareilles licences étaient regardées comme un droit par les matelots. Je crois que tel est encore, plus ou moins, l'état des choses sur beaucoup de navires marchands, et même sur quelques vaisseaux de la compagnie des Indes orientales; mais j'espère qu'il n'est plus un seul vaisseau de guerre, ayant la moindre prétention au bon ordre, où l'on soutienne aujourd'hui cette doctrine; et, si quelquefois elle est mise en avant par quelques membres de l'équipage, sans doute que les autres la réfutent à l'instant et péremptoirement. Il est bon de faire sentir à nos nouveaux marins qu'ils vivent sous un régime très-différent de celui auquel ils peuvent avoir été accoutumés dans la marine marchande;

et si, au milieu même de ces extravagances, quand ils se dévisagent les uns les autres, quand ils plongent les infortunés novices dans des baquets d'eau sale, quand ils jouent les bouffonneries les plus *iroquoises*, si alors même on peut encore leur faire respecter l'autorité du plus jeune aspirant qui porte un uniforme, il est à croire qu'ils ne se départiront pas de la discipline en des circonstances plus ordinaires.

Sur un vaisseau bien ordonné, l'ordre est rétabli une heure après le moment le plus chaud du tumulte; les ponts sont lavés et frottés; tout ce qu'on a mouillé est à l'étendage entre les mâts; les hommes, vêtus de nouveaux pantalons et de blouses blanches, sont prêts à l'appel entre les canons, aussi droits et aussi sérieux que si la discipline ordinaire n'avait pas été intervertie. Je veux aussi que les aspirants prennent leur pleine part de la fête, pourvu qu'ils n'oublient pas la déférence due à leurs supérieurs. Mais dans le moment de l'action, il faut rendre justice aux enfants du *cockpit :* malgré le progrès des lumières et leurs intentions de bonne compagnie, ces jeunes aristocrates, quand ils s'y mettent, ne le cèdent en rien, dans cette féroce conduite, aux honnêtes matelots. Le capitaine, comme de juste, et généralement tous les officiers, se tiennent à l'écart, mettant leur dignité dans leur poche, mais tout prêts, si l'occasion le demandait, à réprimer une familiarité qui passerait les bornes. Cependant, à mesure que les choses s'engagent, il est possible qu'un ou deux officiers se trouvent tellement intéressés par le bruit et les rires joyeux, qu'ils s'approchent un peu trop près, et rient un peu trop haut pour le maintien de la dignité affectée du bord. On ne peut attendre, et, en vérité, l'on n'exige pas que les principaux acteurs de ces scènes grotesques, demi-nus et se lançant des seaux d'eau les uns aux

autres, se renferment dans les limites étroites de leur théâtre. Quelques-uns montent dans les agrès pour faire tomber leurs cascades; d'autres, cachés près de la pompe à incendie, la font jouer sur le passager sans méfiance, et s'il arrive, par hasard (je dis par hasard), que quelque *novice* en grade se trouve sur le chemin de ces explosions, on l'arrose avec le foudroyant effet d'une averse, toujours par hasard, bien entendu. Que peut-il faire? Il sent qu'il s'est indiscrètement avancé trop loin, et, lors même qu'il n'aurait pas outre-passé la limite prescrite, il s'en est du moins trop approché, et l'offense est peut-être involontaire. Dans tous les cas, c'est si peu de chose, et surtout dans la circonstance présente, qu'il serait ridicule d'aller se plaindre au capitaine. Se voyant donc bien mouillé, et trouvant devant lui les moyens tout prêts de se venger, notre officier attrape un seau plein, et, oubliant son rang, il lance toute l'eau à la face de l'aspirant qui l'avait inondé deux secondes auparavant! De ce moment, son grade ne compte plus, il devient à son tour l'un des plus farceurs de la bande. Le capitaine, le découvrant dans cette mêlée, hausse les épaules et marmotte en passant : « C'est votre faute, monsieur Hailtop, vous vous êtes enrôlé parmi ces jeunes fous; vous m'en direz des nouvelles! »

Rien, je le confesse, ne me paraît aujourd'hui plus opposé au roide caractère de notre discipline que de voir un grave lieutenant escaladant les mâts, enfilant les agrès, soufflant l'eau comme une baleine et aspergé à son tour par de plus fous que lui. Je me souviens d'avoir été moi-même si imperceptiblement séduit dans *le Volage* par ce joyeux spectacle de folie, que, sans m'en apercevoir, j'avais dépassé la corde tendue sur le pont comme la limite entre l'ordre et le désordre, et, au même instant, j'avais reçu un seau d'eau froide dans chaque

oreille, tandis que la bouche d'une pompe à incendie jouait en plein dans mes yeux, à deux pieds de distance : m'étant retourné pour échapper à ces cataractes, et ouvrant la bouche pour prendre haleine, je n'aspirai qu'un pinceau à goudron qui me fut fourré dans le gosier.

Les choses furent bien différentes et ma conduite aussi, comme de raison, quatre ou cinq ans après, dans le même endroit, lorsqu'au lieu d'être le plus jeune lieutenant, j'étais la grande clef de voûte de tout l'édifice, le puissant *maître étranger* de toute la bande, c'est-à-dire le capitaine lui-même. J'avais alors le commandement de *la Lyre*, sloop de guerre de dix canons. Quand nos gens eurent fait la barbe à leur monde avec des rasoirs de bois, et que tout fut rentré dans l'ordre, j'allai à bord de la frégate *l'Alceste* pour dîner avec mon excellent ami, feu sir Murray Maxwell. Lord Amherst, ambassadeur en Chine, et l'un de ses passagers, avaient pris plaisir à la représentation qui s'était donnée devant eux; car ces bouffonneries, assez désagréables pour les nouveaux venus qui en pâtissent, sont certainement amusantes à voir une fois.

Nous fûmes bientôt à table, et là, bien entendu, nous nous divertîmes beaucoup à raconter les anecdotes de la journée, et à dépeindre l'étrange aspect du père Neptune, de sa famille, et de son cortége plus étrange encore. Je m'aventurai à parier pour l'une de mes figures contre toutes les leurs ensemble, ou contre celle qu'ils voudraient choisir, sinon quant à la monstruosité, au moins pour un intérêt d'un autre genre; et je décrivis le plus remarquable spectacle qu'eût donné mon bâtiment. Notre dégoûtant Neptune de *la Lyre* était accompagné, suivant l'usage, d'une énorme Amphitrite, qui n'était autre que l'un des aides du boatswain, ayant pour manteau la toile goudronnée de la grande écoutille, et pour

jupon la misaine de la petite chaloupe, tandis que des guenilles mouillées pendaient le long de ses grosses joues en guise de boucles appelées *repentirs*. Auprès d'*elle* était assis un jeune enfant, son fils unique, Triton, fait historique de généalogie sub-marine, vérifié dans le dictionnaire de Lemprière. Ce pauvre Triton était le favori de l'équipage du sloop, et nous le soupçonnions même d'une naissance au-dessus de son rang, tant il avait l'air doux et distingué. En cette occasion même, tout défiguré par le fard, la poix et le goudron, copieusement répandus sur sa délicate petite personne, pour l'assortir à son papa Neptune, il semblait que ses misérables parents l'eussent dérobé, et se fussent en vain efforcés de déguiser leur scélératesse en l'équipant avec leurs oripeaux de Bohémiens.

Il était presque nuit quand je retournai à *la Lyre*, qui depuis une demi-heure épiait mon retour à la distance de la longueur d'un câble. Le vent était si léger et le navire si près, qu'on ne fit aucun signal pour virer de bord; le bruit seul de la rame donna le premier avis de mon approche, et je pus entendre le premier lieutenant s'écrier en hâte :

« Passez du monde sur le bord ! »

A peine ces mots étaient-ils prononcés, que j'entendis un choc dans l'eau, suivi d'un faible cri de détresse. Aussitôt le sloop fut viré de bord, et la chaloupe mise à l'eau, au milieu de toute la confusion de voix et de mouvements qui suit une chute dans la mer. Je fis ramer du côté où j'avais entendu ce cri; mais en vain nous visitâmes vingt et vingt fois le sillage du vaisseau, l'eau était unie partout, transparente et vide. Enfin, je montai à bord, je fis l'appel pour reconnaître celui qui manquait; tous étaient présents, excepté notre pauvre petit Triton. Il paraît que l'enfant, fatigué des amusements du jour,

s'était étendu et endormi sur le bord du sloop. Le brusque commandement de l'officier, en voyant ma chaloupe presque bord à bord, avait éveillé le malheureux garçon trop subitement; il oublia où il était, et, au lieu de sauter en dedans du navire, il plongea de l'autre côté, dans la mer, pour ne plus jamais reparaître!

Il y a peu d'accidents plus fréquents en mer que celui d'un homme qui tombe par-dessus le bord; et cependant, chose étrange! chaque fois que cela revient, chacun est aussi complétement surpris que si ce n'était jamais arrivé. Ce qui est encore plus surprenant, et je dois dire non moins inexcusable, c'est que cet accident excite invariablement un certain degré de confusion, même dans les vaisseaux les mieux ordonnés. Si c'est un mal remédiable, il est réellement extraordinaire que le reproche soit encore mérité dans un système de discipline aussi exact que celui de la marine, où toute autre espèce d'accidents est prévue. Mais quoi de plus grave que le tort que je signale? Si l'état de confusion, de doute et d'alarme qui règne généralement, surtout la nuit, quand un homme tombe à la mer, était une conséquence nécessaire de ce malheur, nous n'aurions qu'à le déplorer doublement, et à considérer la vie maritime comme plus dangereuse encore qu'on ne le reconnaît habituellement. Cependant il ne paraît point que rien nécessite ce désordre; et, si le remède est dans les prévisions de la discipline ordinaire, on ne peut nier qu'un officier qui néglige d'en faire l'application en de telles circonstances ne soit responsable de tous ceux qui périssent en tombant par-dessus le bord.

Quoi qu'il en soit, quand retentit ce cri funeste : « Un homme qui se noie! » j'ai vu de braves et habiles officiers, qui auraient envisagé sans sourciller tout autre danger, pâlir et perdre la tête. Voilà qui est difficile à

expliquer; mais il est plus aisé de comprendre que l'équipage soit sens dessus dessous quand les officiers manquent de sang-froid au moment qui en exige le plus. Toutes les fois que j'ai vu tous ces hommes accourir en tumulte, se ruer sur le pont ou dans les embarcations, et se jeter à la mer sans réflexion pour sauver un camarade, je n'ai pu m'empêcher de penser que c'était une honte pour nous, à qui toute la discipline est confiée, de n'avoir encore pu trouver aucune manière de tourner à bien ce mouvement généreux.



VII

Nous doublons le Cap.

Cependant notre bon petit vaisseau, où tout respirait la gaieté, s'approchait du fameux Cap.

Je me souviens avec quel bonheur je demeurai sur le pont, après l'heure de mon quart, pour y repaître mes yeux de la vue des constellations que je ne connaissais encore que de nom. En étudiant la carte du firmament, ou les globes célestes, comme nous nous permettons d'appeler ces joujoux de la science, nous apprécions les contes d'un centaure avec deux brillantes étoiles à ses fanons, ou d'un paon avec un diadème au front, brillant comme Aldebaram, cet œil magnifique du taureau, ou de l'énorme navire Argo parcourant les cieux du Midi avec une large étoile qui étincelle comme une flamme dans un de ses avirons. Naturellement c'est en vain que l'esprit voudrait réduire ces conceptions grandioses à des formes terrestres; toute espèce de forme d'ailleurs s'efface bientôt, car la nomenclature des astres n'est qu'une nomenclature d'utilité pratique, poétisée par ce langage mystérieux qu'aimaient tant les premiers voyageurs. Personne, je suppose, ne s'attend à voir apparaître à la voûte du ciel des centaures, des navires et des paons; mais chacun doit être curieux de vérifier ces combinaisons d'astres qui parlèrent si vivement à l'imagination inventive de leurs premiers et heureux observateurs. Quoiqu'un très-petit nombre seulement de ces groupes

d'étoiles puissent se traduire en formes définies, l'esprit se laisse bientôt séduire et se prête aisément à une illusion gracieuse. Aussi, dans nos croisières aux environs du Cap, après avoir contemplé pendant quelques nuits les diverses constellations qui, s'élevant à l'horizon, traversaient le méridien et allaient s'éteindre dans les vagues occidentales, nous nous mîmes peu à peu non-seulement à leur rendre leurs titres conventionnels, mais encore à nous les figurer comme des hydres, des colombes, des toucas, des phénix et des poissons volants, sans oublier l'énorme baleine du Sud, dont l'œil si beau, appelé fomalhant, étincelle au zénith du Cap, mais est à peine connu des astronomes de notre Europe, parce que sa plus grande hauteur n'est pas pour eux de dix degrés.

Mais de toutes les constellations antarctiques, la célèbre Croix du Sud est certainement la plus remarquable, et doit en tout temps fixer l'attention du voyageur assez heureux pour la voir. Elle frapperait, je pense, l'imagination même de quelqu'un qui n'aurait jamais ouï parler de la religion chrétienne; toutefois, c'est là ce dont il est difficile de juger quand on réfléchit que, par suite d'une continuelle association d'idées, presque toutes les pensées, les paroles et les actes de notre vie se trouvent étroitement liés avec ce symbole consacré. Des trois grandes étoiles qui forment la croix, l'une est à la tête, l'autre à la branche gauche, et la troisième aux pieds; celle-ci est l'étoile principale, appelée l'Alpha. Mais elles sont disposées de manière à figurer un crucifix, même sans le secours d'une plus petite étoile qui complète le rayon horizontal. Lorsque cette constellation est sur le méridien, elle est presque droite, et, quand elle disparaît, nous la voyons incliner à l'occident. Je ne sais trop si, sur le tout, cette position n'est pas plus frappante que lorsqu'on la voit se redresser par degrés au levant. Au

reste, dans toutes ces positions, la Croix du Sud est admirable, et, l'imagination aidant un peu, elle est bien faite pour réveiller au fond du cœur des méditations solennelles. J'ignore comment les autres sont affectés d'une pareille vue; quant à moi, qui ai souvent passé des nuits à contempler la Croix du Sud, je ne me rappelle pas avoir été intéressé à ce spectacle deux fois exactement de la même manière, et mes impressions du lendemain étaient toujours plus vives que celles de la veille.

Cette constellation, étant à 30 degrés environ du pôle sud, peut être observée dans sa révolution parfaite aussi, lorsque j'étais au large du Cap, je l'ai vue dans toutes ses phases, depuis sa position droite entre 60 et 70 degrés au-dessus de l'horizon, jusqu'à son inversion complète, lorsque son sommet touche presque les flots. Cette dernière position me rappelait toujours la mort de saint Pierre, qui, dit-on, regarda comme un grand honneur d'être crucifié la tête en bas. Enfin, je défie le plus stupide des mortels de suivre les changements d'aspect qu'offre cette constellation magnifique, sans être frappé d'admiration pour sa beauté.

Le 28 mai, nous atteignîmes un paquebot anglais qui se rendait au Brésil. Il était parti un mois après nous, mais il n'y avait à bord ni journal, ni annuaire de la marine, ni publication d'aucune espèce. Le second du capitaine ignorait les résultats de la guerre, si intéressante dans ce moment (c'était en 1812), et nous dit, pour toute réponse à nos questions, que les choses étaient dans le même état qu'à notre départ d'Angleterre. Le capitaine, se trouvant malade et alité, avait chargé cet homme très-intelligent, son premier officier, de nous communiquer les nouvelles; mais il finit par nous avouer naïvement qu'en Angleterre il n'avait pas eu le temps de lire les journaux, et qu'il avait laissé le soin des affaires

publiques à ceux qui en étaient chargés, parce qu'il avait à son bord assez de besogne sans cela. « Je crois, ajouta le second, avec un ton plus sec et plus plaisant que nous n'aurions supposé d'après son apathie, que les détails de l'histoire que vous me demandez au sujet de Bonaparte et des Russes sont racontés très-exactement dans ces sacs (montrant les paquets de dépêches), et, si je puis les remettre intacts à Rio, on aura tort de dire que je n'apporte point de nouvelles. »

Le 4 juin, nous eûmes une réjouissance en l'honneur de l'anniversaire de la naissance du bon vieux roi George III. Sur combien de parties diverses du globe et avec quelles expressions sincères d'attachement on vida ce jour-là des verres et on cria des *vivat* dans la même intention! Goldsmith dit que le voyageur traîne derrière lui une chaîne qui s'allonge à mesure qu'il s'éloigne de sa patrie : cette pensée du poëte s'est souvent présentée à mon esprit dans de semblables circonstances.

Le 5 juin, nous nous séparâmes de notre convoi, et, hélas! cette séparation nous fit perdre plus d'un bon dîner. Notre route était plus à l'est, parce que nous voulions toucher au cap de Bonne-Espérance, tandis que ces grands châteaux mouvants, les vaisseaux de la Compagnie, qui n'avaient pas le temps de s'amuser en route, laissèrent le Cap droit vers le sud pour chercher les vents qui devaient leur faire faire le demi-tour du globe et les pousser jusqu'à l'entrée des mers de la Chine, assez tôt pour profiter de la mousson jusqu'à Canton. Chaque navire nous envoya un canot avec des lettres pour l'Angleterre, que nous devions remettre au Cap. C'était probablement la dernière occasion qu'on aurait d'écrire chez soi, de sorte qu'après que ces lettres seraient arrivées en Angleterre, les amis de ceux qui les auraient écrites n'auraient plus de leurs nouvelles que lorsqu'ils se pré-

senteraient eux-mêmes, dix-huit mois plus tard. Ils n'avaient pas non plus le moindre espoir de savoir ce qui se passait dans leur pays jusqu'au moment où ils toucheraient à Sainte-Hélène, à leur retour, vers la fin de l'année suivante.

Je me souviens que le lendemain, au point du jour, pendant que je faisais mon quart, en regardant par-dessus le passavant sous le vent, je pouvais à peine distinguer les mâts de cacatoi de la flotte au-dessus de l'horizon. Le ciel était pur, pas la plus légère vapeur, pas un nuage; la mer était à peine ridée, et l'air, très-vif dans ce moment, était si clair et si transparent, qu'on aurait dit que le firmament était un globe de cristal de roche coupé en deux. La teinte bleu foncé de l'horizon, qui paraissait noire à côté de la couleur argentée du ciel, semblait aussi vive que le tranchant d'une lame de métal. En dirigeant la longue-vue sur la flotte abaissée par la courbure de la terre de plus de 100 pieds, nous distinguions non-seulement les mâts et les voiles, mais encore une partie des manœuvres. Quand le soleil se fut élevé d'un ou deux degrés et que ses rayons jetèrent sur la toile des vaisseaux une clarté jaunâtre et brillante, nous crûmes apercevoir les coutures de leurs voiles, tant les objets étaient faciles à distinguer.

Je ne sais pas ce qu'un pareil lever de soleil a de particulier pour rafraîchir les sens, ranimer le courage du moment et inspirer de la confiance en l'avenir; dispositions où l'on se trouve rarement dans les autres moments de la journée. En disant un dernier adieu à notre convoi, nous sentions que, dans le dernier regard qu'on donne à un objet, il y a un je ne sais quoi qui porte avec lui un sentiment de mélancolie. S'il nous arrive alors d'avoir au fond de notre coupe la plus légère dose de remords, on est sûr de la voir monter à la surface, et une goutte

suffit pour troubler tout le reste. Dans cette circonstance, nous n'avions à nous reprocher que quelques impatiences énergiquement exprimées envers nos amis à la démarche lente et à la poupe pesante, lorsque, par une belle brise, nous étions obligés de prendre des ris pour leur tenir compagnie. Je citais plus haut le conte de Pied-Léger : une frégate fine voilière, naviguant avec un convoi de lourds navires, rappelle aussi l'ennuyeux voyage entrepris par le lièvre avec un troupeau de bœufs.

Nos gais compagnons, les poissons volants, qui voltigeaient autour de nous par essaims, sous la zone torride, refusèrent de nous suivre au delà du tropique, et les seuls habitants des mers que nous rencontrâmes depuis n'étaient que de grosses baleines, des dorques, et, de temps à autre, des bancs de marsouins blancs. Quant aux oiseaux, il y en avait en quantité, et surtout des albatros. Le capitaine, pour faire preuve d'adresse, tua, avec une balle, un de ces oiseaux qui avait sept pieds d'envergure; j'en ai vu plusieurs qui avaient douze pieds, et j'ai entendu dire par une personne digne de foi qu'on en avait vu un de seize pieds. Le 22 juin, nous fûmes en vue des hauteurs du nord de la presqu'île du cap de Bonne-Espérance : c'était la montagne de la Table, si connue. Elle nous parut bien mériter son nom, et ne fut pas au-dessous de l'idée que nous nous en étions faite, quoique ses proportions aient été grossièrement exagérées dans tous les dessins. Le vent tomba dans la journée, et nous restâmes en calme, ballottés par la lame. Sur le soir, la brise souffla, mais il était trop tard pour en profiter. Le lendemain, nous doublâmes l'extrémité du Cap; mais il se leva un vent du nord-ouest, accompagné de pluie, si violent, qu'il nous fut impossible de gagner le mouillage. Le 24 juin, le vent tomba un peu, le temps s'éclaircit, et nous fîmes voile pour la baie de Simon, petite crique très-commode,

formant l'angle nord-ouest de la fausse baie. Nous en étions bien près quand le vent tomba tout à fait; mais les embarcations des vaisseaux de guerre de Sa Majesté, *le Lion*, *le Nisus* et *la Galathée*, nous remorquèrent heureusement. Pendant l'hiver de cet hémisphère qui correspond à notre été, le seul mouillage sûr est la baie de Simon, au sud de la péninsule. La baie de la Table, ainsi appelée à cause de la montagne de ce nom qui la domine, est très-dangereuse dans cette saison, où les rafales du nord-ouest balayent sur la côte les navires qui ont la témérité d'essayer ce mouillage.

Je me rappelle parfaitement les émotions que j'éprouvai en mettant le pied sur le continent d'Afrique; mais un motif m'empêche de décrire ces sensations poétiques : c'est le souvenir également présent à ma mémoire de l'inquiétude que mes compagnons et moi nous éprouvions sur le sort de notre linge, que nous avions envoyé à la blanchisseuse en deux beaux paquets. Il est de fait que je ne puis séparer les grandes idées convenables à la circonstance d'avec le vil intérêt que j'attachais à des chemises de coton et à des pantalons de matelot. Tel est l'effet de l'association d'idées que, lorsque je reviens sur les émotions étranges que me causent les souvenirs de ma profession, ou sur les événements historiques qui se rattachent à ce même cap de Bonne-Espérance, si connu de tous les matelots, je me rappelle à l'instant nos désagréables débats avec les blanchisseuses de Simon-Town, sur le prix du blanchissage de quelques chemises : en sorte que le beau et le sublime disparaissent devant l'utile et le ridicule. Pour cette raison, et quelques autres, je ne me sens nullement disposé à parler d'un lieu aussi connu que le Cap; et, comme j'y ai passé trois fois depuis avec des circonstances plus favorables, j'aurai peut-être quelque meilleure occasion de le faire. Le 3 juil-

let était le jour fixé pour l'appareillage; mais le vent, qui s'était levé contraire, tomba bientôt complétement. Après quelques heures de calme, il souffla de nouveau, et ainsi de suite alternativement. Ces changements de temps nous empêchaient de mettre en mer. Ce ne fut que le 5 que nous réussîmes à forcer notre sortie par un violent vent debout, avec deux ris dans les huniers et la grande voile au bas ris. Un courant, dont la direction est de l'est à l'ouest, règne dans toutes les saisons autour du cap de Bonne-Espérance, et il est quelquefois dangereux pour les navires qui vont aux Indes. Ce courant, qui forme un énorme banc de sable à la hauteur du cap des Aiguilles, est évidemment causé par les vents alizés qui soufflent dans les parties sud de l'océan Indien. Pendant trois jours nous eûmes à lutter contre de légères brises du sud-est et des calmes auxquels nous nous attendions peu. Mais le 8 juillet, époque la plus rigoureuse de l'hiver de cet hémisphère, il s'éleva une forte brise du nord-ouest, devant laquelle nous filâmes 240 milles en vingt-quatre heures. Rien de plus agréable que ce vent quand il commence à souffler. La mer est unie, et le navire semble glisser sur du cristal. Les mâts se penchent vers l'avant comme s'ils voulaient s'élancer par-dessus les bossoirs, tandis que les boute-hors des bonnettes craquent en tournant dans leurs blins, et, si on n'y prend garde, il arrive souvent qu'ils se rompent. Cependant, tant que la mer est unie, on est étonné de la quantité de toile qu'on peut présenter à la brise naissante; mais bientôt il devient prudent d'amener les cacatois, le clin-foc et les bonnettes de perroquet. Le maître d'équipage donne un coup d'œil aux saisines des embarcations et aux amarres de la drôme. Le charpentier examine, comme par instinct, les aiguillettes des sabords, et retire les chopines des pompes pour voir si les clapets sont en bon état, pendant que le

maître armurier regarde si les bragues et les palans des canons sont solidement amarrés, avant que le bâtiment commence à rouler. Les inférieurs même, chacun selon son emploi, sentent, pour parler comme eux, l'arrivée de la brise et se préparent à la recevoir. Le secrétaire du commandant et le préposé de la sainte-barbe prient le second charpentier de clouer quelques taquets de plus, et, après s'être fait donner par le second maître d'équipage quelques écheveaux de merlin, ils se mettent à doubler les attaches des tables et des chaises. On serre les mousquets des soldats de marine dans leurs coffres; les palans à roulis sont prêts pour les basses vergues; le maître d'équipage, accompagné du contre-maître canonnier, examine les rides des haubans et le gréement des bas mâts. Toutes ces précautions et vingt autres encore sont prises d'une manière si lente et si réfléchie, qu'un passager s'en apercevrait à peine. On dirait aussi que chacun évite de faire paraître ses craintes, tout en avisant aux moyens de ne pas être pris au dépourvu. De tous ces avant-coureurs d'une forte brise, le plus apparent est la contenance du commandant, qui a sans cesse les yeux fixés du côté du vent, comme si son regard pouvait percer l'obscurité du ciel, apercevoir au delà de l'horizon ce qui se prépare, et deviner combien de temps encore il peut laisser la même voilure dehors. De temps à autre il porte ses regards du lit du vent sur la mâture haute qui ploie, et il voit avec inquiétude que la toile est tendue au point d'être arrachée des vergues. Quelquefois il met la main sur un galhauban ou sur un bras du vent, aussi tendu dans ce moment qu'une corde de harpe, et lui dit tout bas : « Tiens bon. » Il descend alors dans sa chambre, consulte, pour la quarantième fois, le baromètre, et se voit forcé de reconnaître que le mercure descend rapidement. Avant de remonter sur le pont, il

dónne probablement un autre coup d'œil aux *Remarques générales* de Horsburgh, *sur les vents et le temps*, et se décide presque à faire prendre des ris avant qu'il arrive aucun accident. A son retour sur le pont, il voit que, pendant sa courte absence, le vent a fraîchi considérablement, ou il peut se faire que ce changement soit seulement imaginaire. A tout événement, il sent la nécessité d'amener les voiles, puisqu'il y est encore à temps, et avant que *le Tout-Puissant les amène pour lui*, comme disent les matelots, lorsqu'on a tellement temporisé, que non-seulement les voiles et les vergues, mais encore les mâts, sont parfois arrachés subitement et emportés pêle-mêle par la rafale.

Les hommes, qui sentent, en général, la nécessité de diminuer la voilure longtemps avant que le commandant se soit décidé à appeler du monde pour cela, se sont assemblés en groupes sur divers points du pont, et causent entre eux à voix basse, sans manquer de lever la tête et de lancer un coup d'œil chaque fois qu'un craquement plus fort que les autres se fait entendre parmi les mâts ou les vergues.

« La voile est tendue à crever, dit un matelot.

— Si notre commandant n'y prend garde, répond un autre, bientôt il ne sera plus temps.

— Je connais ces fortes brises du Cap, reprend un vieux marin des mers du Sud, elles arrivent comme la foudre; et je vous jure que le commandant sera plus prudent à la hauteur du cap des Aiguilles, quand il l'aura doublé aussi souvent que le vieux Bill. »

Au même instant la voix du commandant, qui jusque-là n'avait pas voulu perdre un pouce d'une brise aussi favorable, se fait enfin entendre. Il donne l'ordre : « Du monde en haut! amenez les hautes voiles! »

Le bruit soudain des pas, l'apparition de quelques figures à chaque panneau, et peut-être un rire étouffé

parmi les hommes qui s'amusaient à discuter et à faire des paris sur le temps, tous ces signes prouvent que cette manœuvre était prévue.

« Tout le monde en haut! » crie le maître d'équipage, après un coup de sifflet plus aigu qu'à l'ordinaire, mais moins prolongé; car son but est de faire comprendre aux hommes que le temps est précieux.

« Amenez les hautes voiles! c'est plus tôt dit que fait, » murmure un vieux loup de mer en mettant le pied sur le gaillard d'avant et en fixant un œil exercé vers les nuages noirs entassés au nord-ouest; et il mesure des yeux les quelques mille aunes de toiles de Dundee encore déployées, et qui font tous leurs efforts pour se séparer des mâts et des vergues.

« Pas plus difficile à faire qu'à dire, répond avec bonté le commandant, qui a entendu par hasard la remarque du matelot au moment où il allait vers l'endroit où l'amarre de la grand'voile est sur le point d'emporter la dogue. Pas plus difficile, mon vieux, pourvu que vous et vos jeunes camarades veuillez vous mettre à l'œuvre avec l'ardeur que je vous connais lorsque vous êtes en train. Allons! enfants, êtes-vous prêts? »

C'est un moment de crise pour les voiles et les vergues, que celui où l'on commence à diminuer de voiles, surtout si la pression du vent est considérable. Dans les temps ordinaires, il suffit de placer des hommes pour larguer les drisses et filer les amarres au moment prévu, tandis que d'autres ferlent les voiles à mesure qu'elles descendent en flottant un peu, si l'on n'y porte une grande attention; mais la manœuvre s'exécute avec rapidité, aisance et précision. Lorsque, au contraire, le vent a pris un degré de force qui n'est plus en proportion avec la voilure, et que le capitaine, dans son impatience d'avancer, a trop tardé à diminuer de voiles, l'exécution de la

manœuvre devient plus difficile. On le comprendra quand on saura que la plupart des cordages qui fixent les voiles à leur place contribuent en grande partie à soutenir les espars qui supportent les mêmes voiles; d'où il suit que, si les cordages dont je viens de parler, et qui se nomment drisses et amarres, sont tout à coup largués, les vergues et boute-hors, se trouvant soudainement privés de leur appui, sont exposés à *consentir* (se fendre), ou à être emportés, ce qui veut dire qu'ils se cassent en deux comme une carotte, pour me servir de l'expression des matelots.

Il est vrai qu'en amenant la voile et en larguant l'amarre (je parle d'une bonnette), on diminue la pression de la voile sur son boute-hors, et, par conséquent, la vergue et le boute-hors prennent moins de peine. Cependant, comme le manque d'appui est ordinairement plus sensible et toujours plus instantané que la diminution de la pression, le moment qui suit l'ordre d'amener est une terrible épreuve pour le système nerveux de l'officier de service. Si c'est un homme habile et expérimenté, ou qu'en outre de la facilité et de l'aisance que donne une longue habitude, il possède une connaissance profonde des principes de sa profession, et que, par cela même, il se sente capable de juger de la valeur de quelques innovations, il saisira avec plaisir cette occasion d'appliquer ses théories à la pratique. Un semblable officier rira au nez du vent, dont il défiera la violence, parce qu'il se sent capable de sauver jusqu'au dernier pouce de toile sans que la moindre couture ait perdu un point. J'ai vu assez souvent des officiers, comparativement jeunes, manier les voiles et les vergues d'un vaisseau avec la plus grande facilité, dans des circonstances où les plus vieux marins du bord ne savaient comment se tirer de l'embarras où le vent et quelquefois l'ignorance les avaient mis.

Un officier, par exemple, peut ordonner les préparatifs pour diminuer de voiles, suivant les règles les plus orthodoxes de l'*Examen d'un jeune officier de marine*, de M. Hamilton Moore, et néanmoins, lorsque le mot fatal : *Amenez*, sera prononcé, tout ira de travers. L'amarre ayant été filée trop vite, le boute-hors se rompt au beau milieu, et la pauvre bonnette de hune se trouve embrochée comme une alouette sur le tronçon de son espar, pendant que la bonnette basse, emportée avec violence par le vent, est déchirée par le bout de vergue de civadière, le bossoir ou le porte-lof, ou s'entortille autour du beaupré.

« Que diable vais-je faire maintenant? » murmure le pauvre officier de quart, en voyant la confusion causée par sa maladresse, et que son ignorance rend dix fois pire en tâchant de réparer le mal. En pareille circonstance, un commandant sensé quitte le pont, et laisse le jeune homme confus se tirer d'affaire le mieux qu'il peut, aimant mieux perdre un espar et une pièce de toile que d'humilier un de ses officiers en le faisant remplacer par un autre. Si cette indulgence n'est pas poussée trop loin, le service public, en somme, souffrira moins de la perte de quelques agrès que de l'affront fait au caractère et à l'autorité d'un de ses agents.

Quelquefois le commandant s'approche de l'officier qui se trouve dans un pareil embarras, sans que personne s'en aperçoive, et il lui glisse dans l'oreille quelques mots magiques qui font tout rentrer dans l'ordre. Si cela ne réussit pas, le commandant, ou le plus souvent le premier lieutenant, prend le porte-voix ; alors les matelots, reconnaissant le signal de l'homme habile qui les commande, volent à leur poste, et, dans un instant, voiles déchirées, cordages entortillés, tout est remis en place. « Appelez le quart! » dit le commandant; et l'officier maladroit reprend son service.

Je n'ai pas besoin de dire qu'un jeune homme quel qu'il soit, s'il a un peu plus d'énergie qu'un animal dont le nom ne doit pas figurer ici, rongerait ses mains jusqu'aux os pour s'instruire, plutôt que de s'exposer à une humiliation semblable. Après tout, qui de nous peut dire qu'il n'est pas exposé à des épreuves aussi mortifiantes, lorsque nous sommes obligés de remplir des devoirs auxquels nous avons été jusque-là étrangers ? Quant à moi, si j'étais soudainement nommé au commandement d'un vaisseau dans l'archipel grec, et qu'il me fallût aller à Smyrne ou à Malte, je ne saurais pas plus de quel côté gouverner pour profiter des vents ordinaires et des courants, que si toutes mes connaissances nautiques s'étaient bornées pendant trente ans à la mare de mon père, sur laquelle je me hasardai à m'embarquer pour la première fois.

Supposons que toutes les voiles supplémentaires ont été amenées sans accident et avec autant de promptitude que l'ordre et la discipline le permettent. Quand le temps est beau, il est d'usage de placer les bonnettes dans le gréement, pliées et prêtes à être hissées au bas de la vergue au premier signal ; mais quand on craint une brise pareille à celle dont j'ai parlé, il est plus prudent de larguer les amarres et les drisses, et de placer les voiles à l'abri sur les boute-hors, entre les embarcations ou dans le bastingage. Pour le même motif, on amène les petites voiles sur le pont, ainsi que toutes les manœuvres qu'il est possible de dépasser à la hâte.

A peine toutes ces précautions sont-elles prises, qu'on entend l'ordre, longtemps attendu, de prendre des ris dans les huniers; et tout le monde s'empresse de grimper sur les manœuvres du vent avec un zèle qui inspire au commandant de la reconnaissance pour ses hommes. Je ne sais pas pourquoi, car il n'y a aucun danger; mais la crainte d'un orage pendant lequel tous les bras seront

nécessaires fait que le commandant voit avec plaisir cette activité qui, en d'autres circonstances, peut être mise rudement à l'épreuve. Quoi qu'il en soit, les vergues s'affalent le long des mâts graisseux, les matelots sont partout; ils tiennent cette voilure immense, délient les rubans, nouent les garcettes de ris avec autant de sang-froid que pendant un calme. L'ordre a été donné de prendre seulement le second et le troisième ris. Mais les matelots demeurent à leur poste, attendant de nouveaux ordres qu'ils prévoient. Le premier gabier, au lieu de retourner à la hune, reste à califourchon sur le bout de vergue du vent, laissant ballotter ses jambes dans l'air et affrontant le vent du sud-ouest avec l'intrépidité d'un vieil oiseau de mer; ses prévisions étaient justes, car l'inquiet commandant, après avoir tourné ses yeux vers le lit des vents, consulté son baromètre, regardé sa montre six ou huit fois en autant de minutes, pour savoir combien d'heures de jour il lui reste, et enfin, après avoir peut-être pris l'avis de son premier lieutenant, qui a probablement plus de pratique que lui, se décide à faire prendre tous les ris. S'il est prudent et s'il veut que la manœuvre soit prompte et bien exécutée, il doit sans hésiter faire larguer les écoutes des huniers, et il sera bien heureux si l'une des cargue-points ou toutes les deux sont hissées jusqu'au bout.

Reste à carguer la grande voile; et, comme la manière de s'y prendre a donné lieu à une longue controverse sur mer, je saisis cette occasion pour dire que les vers de Falconer :

For he who strives the tempest to disarm
Will never first embrail the lee yard arm[1],

1. « Celui qui cherche à désarmer la tempête ne commencera jamais par embreller le bout de vergue sous le vent. »

ont, selon moi, causé beaucoup de mal et la perte de quelques milliers de voiles. Au moins j'avoue que, pendant plusieurs années, j'ai été étrangement induit en erreur par cette autorité, et c'est seulement sur mon dernier vaisseau que j'ai appris la vraie manière de carguer la grande voile, quand il vente grand frais. Le moyen le plus sûr est de mettre du monde aux cargue-fonds et aux cargue-boulines, et de hisser tout à fait la cargue-point sous le vent avant de larguer l'amarre ou de filer la bouline. En se conformant à ces instructions, la vergue est non-seulement soulagée à l'instant, mais la moitié de la voile sous le vent monte doucement jusque sous la vergue sans aucune secousse ; après quoi, le point du vent arrive presque de lui-même, sans peine et sans accident.

Cependant le vaisseau file presque le même nombre de nœuds qu'auparavant, quoique sa voilure soit diminuée des deux tiers. Ces variations sont assez singulières, et souvent il n'est pas aisé de s'en rendre compte. Les vaisseaux de guerre et même les frégates peuvent porter longtemps le grand hunier et la misaine aux bas ris lorsqu'on navigue presque vent arrière ; bien plus, un habile marin ne craint pas de laisser beaucoup de voilure : car, lorsque le vent est dans sa plus grande force et que les lames sont d'une hauteur considérable, elles peuvent très-bien déferler sur le bord et inonder les ponts, quand même la violence du choc ne ferait pas tourner l'avant du côté du vent. Dans cet état, la lame suivante brisera sur le passavant, et, selon toute probabilité, emportera les mâts. Sur les petits navires, le moment le plus critique est celui où la mer est si grosse qu'on ne peut gouverner droit, et le vent si fort que le navire ne peut porter assez de voiles pour faire face à la lame sans s'exposer au danger de perdre ses mâts. Lors-

que la vitesse nécessaire ne peut être obtenue, la conséquence inévitable est que, tôt ou tard, une lame monstrueuse arrive à bord sans cérémonie, en passant par-dessus le couronnement, et se précipite dans les ponts, semblable à ces grandes débâcles dont les géologistes nous montrent avec assurance les traces sur la surface du globe. Il ne m'est jamais arrivé d'être témoin d'une catastrophe de ce genre, quoique je me sois trouvé dans une ou deux rafales. Les accidents les plus sérieux que j'aie vus arrivèrent à bord du *Volage*, pendant la traversée que je décris. Voici comment j'ai consigné l'événement dans mon journal : « Le 13 juillet, à la hauteur du cap de Bonne-Espérance, pendant une rafale d'hiver, notre estimable passager, sir Evan Nepean, gouverneur de Bombay, fut jeté en bas de l'échelle par un violent coup de roulis, et le baron Theiyll, le passager le plus agréable que j'aie jamais vu, fut presque enlevé de son cadre par une lame qui entra par les fenêtres de la chambre du commandant. »

En 1815, j'escortais un convoi de vaisseaux de la Compagnie, venant de Ceylan et chargés pour l'Angleterre. La partie de la traversée la plus gaie fut celle pendant laquelle nous filâmes deux milliers de milles devant un vent alizé du sud-est; car ces nababs hospitaliers des mers (les capitaines des vaisseaux de la Compagnie) laissent rarement passer un jour sans se traiter entre eux, et nous, en qualité de leurs protecteurs, avions une bonne part de ces dîners que nous ne pouvions rendre que bien mesquinement. Un gros navire frété par le gouvernement pour transporter des soldats invalides partit de Ceylan avec notre flotte. Il y avait à son-bord cinq cents personnes, dont cent femmes et au moins autant d'enfants. J'avais pris un vif intérêt à ce malheureux navire, parce qu'il renfermait quatre beaux garçons, fils

d'un de mes amis, officier à la Pointe de Galle. Je m'étais si étroitement lié avec les parents de ces pauvres enfants, pendant mes fréquentes visites à Ceylan, qu'un jour je leur proposai d'en prendre deux sur mon brick *le Victor*, de dix-huit canons; mais comme je ne pus me charger de la famille entière, les parents, qui étaient obligés de rester, ne voulurent pas séparer leurs enfants, et mes offres furent refusées.

Nous appareillâmes et atteignîmes les parages du cap sans accident. Ce fut là que commencèrent les infortunes du malheureux *Arniston* (c'était le nom du transport). Il n'y avait pas de chronomètre à bord, négligence impardonnable dans l'armement d'un navire destiné à un pareil voyage. Le capitaine me dit qu'il n'avait pas les moyens d'acheter un instrument aussi cher (un bon chronomètre coûte au moins 50 ou 60 guinées) et que les armateurs regardaient cette dépense comme inutile. Il ajouta qu'ayant insisté auprès de ces messieurs et leur ayant fait observer que leur navire serait exposé à dix fois moins de risques s'il était pourvu de l'objet le plus nécessaire à sa conservation, on lui donna à entendre que, s'il ne voulait pas prendre le commandement du navire sans chronomètre, on en trouverait aisément un autre qui n'aurait pas tant de scrupule. Le pauvre capitaine haussa les épaules et dit qu'il ferait pour le mieux ; mais ayant doublé le cap plusieurs fois, il savait quelles difficultés il allait rencontrer, n'ayant pour se guider que la simple estime.

Pendant cette traversée, c'était l'usage à bord des navires des Indes et des bâtiments de guerre de faire tous les jours des signaux pour indiquer la longitude de chaque bâtiment selon le chronomètre. Nous eûmes tous par ce moyen l'occasion de comparer la marche respective de nos montres marines, et le capitaine de l'*Arniston*

pouvait connaître sa position d'une manière si exacte, que, s'il avait navigué de conserve avec ses amis les vaisseaux de la Compagnie, dont chacun était pourvu de quatre ou cinq chronomètres, il ne se serait pas exposé à l'horrible catastrophe qui fut la suite de sa séparation. Ce fut vers la fin de mai que nous atteignîmes les parages orageux du cap, et presque au même temps une rafale de l'ouest dispersa la flotte et mit chacun dans la nécessité de ne compter que sur ses propres ressources. Le jour même où la rafale commença, au coucher du soleil, le pauvre *Arniston* avait la plupart de ses voiles déchirées; mais nul danger n'était à craindre, parce qu'il était assez au large et que le vent venait de terre. Trois violentes rafales se succédèrent avec tant de rapidité la semaine suivante, que non-seulement la direction du courant, mais encore sa force furent changées, et au lieu de se porter vers l'ouest, comme dans les temps ordinaires, il se dirigea vers le sud-est. En supposant au courant la vitesse la plus modérée, et toutes les circonstances prises en considération, un navigateur quelconque aurait pu croire avec raison que, pendant les cinq jours qui s'écoulent depuis le 24 mai au 28 inclusivement, son navire avait dérivé, emporté par le courant, de cent milles au moins vers l'ouest. Cependant, d'après les chronomètres, il fut facile de s'assurer que nous avions été portés, non comme d'ordinaire vers l'ouest, mais en réalité vers l'est, à une distance de plus de cent milles : ainsi, dans moins d'une semaine il y eut dans l'estime une erreur de plus de deux cents milles. Le capitaine de l'*Arniston*, après avoir sans doute fait ses supputations selon les meilleures autorités, et manœuvrant d'après toutes les règles de la navigation qu'il possédait, conclut naturellement qu'il était à plus de cent milles à l'ouest du cap. Il crut imprudemment devoir

laisser arriver vent arrière par une forte brise du sud-est, et gouverner droit sur Sainte-Hélène, dans l'idée qu'il ferait bonne route pour cette île. Il est important de faire remarquer en passant aux hommes du métier qu'aucun navire ne devrait jamais laisser arriver à la hauteur du cap sans avoir préalablement jeté la grande sonde : si elle touche sur le banc, c'est une preuve infaillible que ce navire n'est pas assez avancé vers l'ouest pour qu'il puisse gouverner avec sécurité au nord-nord-ouest sur Sainte-Hélène. Il est évident que le navire dont je parle négligea cette précaution.

Tout ce qu'on sait de ce fatal naufrage, c'est que *l'Arniston*, avec toutes ses écoutes largues et filant neuf nœuds, s'engagea dans les brisants de la baie de Struy, à environ cent milles à l'est du cap. Le navire fut démâté à l'instant, et la mer, qui brisait avec fureur, le réduisit en pièces dans l'espace de quelques minutes. Équipage, passagers, femmes, enfants, sans en excepter mes pauvres petits amis, tout périt, sauf cinq ou six matelots qui parvinrent à gagner la côte.

Les hommes qui survécurent étaient de la plus complète ignorance; tout ce qu'on put obtenir d'eux fut qu'ils avaient laissé arriver et qu'ils cinglaient vers Sainte-Hélène, croyant avoir doublé le cap. Ces renseignements, tout imparfaits qu'ils étaient, rapprochés de la connaissance des courants selon notre estime et comparés avec le chronomètre, étaient suffisants pour prouver que ce beau navire, et tout ce qu'il renfermait, fut sacrifié à l'économie la plus mal entendue, car il est évident qu'il ne se serait pas perdu s'il avait été pourvu du plus mauvais chronomètre qui ait jamais été en mer. Supposons que *l'Arniston* eût été dirigé par un garde-temps assez mauvais pour varier d'une minute par jour, son erreur en longitude n'eût été, à la fin de la semaine

orageuse que nous passâmes à la hauteur du cap, que d'un degré trois quarts. Eh bien, malgré cette erreur énorme dans la position du navire d'après un tel chronomètre, il est presque sûr que ce naufrage n'aurait pas eu lieu.



VIII

L'île de Johanna.

Ce fut dix jours environ après avoir doublé le cap de Bonne-Espérance et lutté contre les vents d'est, que nous nous trouvâmes, le 21 juillet, au delà de la baie de Delagoa, près de l'entrée sud du grand canal de Mozambique, entre la côte d'Afrique et l'île de Madagascar. Ce fut un vrai plaisir pour nous de voir enfin le vaisseau filer dix nœuds à l'heure et tourner directement sa proue vers Bombay, but de notre voyage; plaisir d'autant plus vif que nous venions d'être retenus près d'une quinzaine en deçà du cap, avançant tout juste autant, pendant ces quinze jours, que nous aurions pu le faire en quatre avec un vent favorable. Mais rien ne s'efface plus vite de l'esprit que le souvenir du vent contraire et du mauvais temps. Lorsque nous hissons les bonnettes, lorsque nous filons en douceur les écoutes, et contemplons avec extase le ciel bleu, nous nous imaginons que nous allons avoir bon vent et temps superbe tout le reste du voyage. En cette occasion, la chose se fit selon nos espérances : car, le 25 juillet, nous fûmes en vue de Johanna, une des îles Comoro, et jetâmes l'ancre le lendemain, sans avoir vu ni l'Afrique à gauche, ni Mozambique à droite. Dans sa partie la plus étroite, le canal de Mozambique n'a guère moins de deux cents milles de largeur, et presque partout ailleurs il en a plus du double. Par conséquent, comme nous suivions presque le

juste milieu, nous n'avions aucune chance de voir terre d'aucun côté, et nous pouvions nous croire toujours sur le vaste Océan.

Le massacre bien connu de Madagascar, dans *Robinson Crusoé*, tout fabuleux qu'il est, ainsi que cinquante autres incidents de la même relation, s'empare si bien de l'imagination, que je ne me suis jamais trouvé près du théâtre imaginaire des aventures de ce célèbre voyageur sans désirer avoir affaire à ses sauvages, ou tenter l'essai de quelques-unes de ses mille et une ressources. C'est de cette séduisante facilité à combiner des situations difficiles, jointe à cette intarissable invention pour opposer des palliatifs à des maux à peu près inévitables, que naît, je crois, le grand intérêt de l'ouvrage de De Foe aux yeux des marins. En effet, dans le cours de ma vie maritime, j'ai souvent eu occasion d'apprécier l'heureux exemple de Robinson. Il nous enseigne admirablement qu'il existe une consolation dans toutes les circonstances pénibles, et qu'il y a peu d'obstacles qu'il ne soit possible de surmonter par les nobles efforts d'une mâle persévérance.

Nous jetâmes l'ancre dans la baie Johanna, à deux ou trois cents toises du rivage, en face d'un grand bois de cocotiers qui formait l'espèce de frange de l'étroite ceinture d'une plage blanche, composée, selon toute apparence, de débris de corail. Cette petite rade ou crique est au nord de l'île; et la meilleure situation pour mouiller un vaisseau est juste devant cette partie du rivage où un ruisseau se dirige du nord au sud avec un pic volcanique au sud-est demi-est; il y a une mosquée mahométane à l'est. C'était la première fois que je voyais le splendide paysage de l'hémisphère oriental : j'avais bien vu des cocotiers et autres arbres de la famille des palmiers à Antigua et à Saint-Christophe; mais les îles

Caraïbes m'avaient semblé bien moins remarquables que celles du canal Mozambique, et cela peut-être parce que le paysage des Indes occidentales est altéré par des images qui ne sont pas tout à fait en harmonie avec les tropiques. Je fais allusion aux maisons européennes des planteurs, aux bateaux de forme anglaise, au grand nombre des blancs, et même au mode de culture de l'Occident. Mais aux îles Comoro, où tout est primitif et oriental, l'œil du voyageur n'est pas distrait par des objets qu'il a déjà vus ailleurs ; tout ce qu'il aperçoit est nouveau et aussi franchement *tropique* qu'on peut le désirer. Les naturels, sans être noirs de jais comme les nègres, le sont encore assez avec leur peau d'un bronze foncé. Le climat étant passablement chaud, ni les naturels ni leurs esclaves africains ne sont surchargés de vêtements. La plupart savent quelques mots d'anglais, qu'ils ont attrapés dans leurs communications avec les navires de la compagnie des Indes qui viennent leur acheter des fruits et des végétaux ; mais ce qu'il y a de comique, c'est que ces insulaires, comme certains nègres d'Afrique, se sont approprié les titres des nobles d'Angleterre ou d'autres personnages distingués, et qu'ils sont connus entre eux, aussi bien que des étrangers qui les visitent, par ces noms, paisibles conquêtes de leur vanité.

Lorsque nous gouvernions le vaisseau vers le mouillage, un pilote se présenta en s'annonçant comme lord Gibbon. Nous connaissions parfaitement la route; mais nous acceptâmes ses services pour la curiosité du fait, lorsqu'il nous produisit un paquet de certificats attestant tous ses titres. Son canot nous intéressa encore plus que lui, car nous n'avions jamais vu un canot semblable. S'il était venu dans une chaloupe au lieu d'une pirogue, le désappointement eût été considérable, car rien peut-

être n'est plus impatientant, quand on arrive dans de nouveaux parages, que de ne pas trouver les choses assez différentes de celles que l'on vient de quitter; mais rien de plus caractéristique de l'hémisphère où nous abordions que ce petit navire pittoresque, grossièrement creusé dans un tronc d'arbre, d'une longueur de trente à quarante pieds sur un pied et demi de large seulement, pointu comme un coin à chaque extrémité, sans quille ni agrès d'aucune sorte, et qui aurait chaviré par conséquent vingt fois pour une, sans une couple de longues aiguilles de carène placées en travers et s'étendant des deux côtés. Aux extrémités de ces espars était attachée, au moyen de courtes étraves, une planche ou plutôt une poutre qui touchait l'eau, et qui, en flottant au bout de ces longs leviers ou aiguilles de carène, empêchait cette embarcation singulière d'être retournée sens dessus dessous.

Il est clair qu'un canot ainsi fait ne pouvait venir bord à bord d'un vaisseau, au moins à la manière ordinaire; de sorte que notre ami lord Gibbon fut obligé de se diriger sur la proue, espérant saisir les cordages appelés tire-veilles pour se hisser à bord. Le vaisseau ne filait que deux nœuds. Cependant, quoique la surface de la baie fût aussi unie que celle d'un lac, les six noirs qui ramaient avec les pagayes manquèrent leur manœuvre, et dépassèrent notre échelle de hors le bord. Le sondier, dans les chaînes des grands haubans, voyant le pilote en dérive, cria à un des matelots du sabord de gaillard de lui donner une corde; et le bout du câble de la voile de fortune lui étant remis, il le jeta aux insulaires. Lord Gibbon était debout à la proue de sa pirogue, vêtu d'une longue robe blanche et d'un turban à la turque, formant un contraste plaisant avec les gens de son équipage, dont toutes les hardes réunies auraient à peine fait

deux mouchoirs de poche. Sa Seigneurie saisit la corde et s'élança vers le vaisseau, mais, hélas! sans parvenir à ses fins. Soit que la corde fût molle, soit que les plis flottants de sa robe lui eussent embarrassé les pieds, il tomba dans l'eau jusque par-dessus les oreilles, et en fut retiré par nos coquins de matelots, qui riaient de tout leur cœur en le déposant, dans un piteux état, sur le tillac. Lord Gibbon parut cependant très-indifférent à cette mésaventure, et présenta ses certificats humides avec bonne grâce, ajoutant en anglais passable que le roi Johanna nous envoyait ses compliments, et nous offrait tout ce que contenait son île. L'ambassadeur était sans souliers ni bas, et nous pensâmes qu'il venait de les perdre; mais nous trouvâmes plus pressé de le questionner sur ses lèvres qui nous paraissaient saignantes, et nous lui demandâmes s'il était blessé dans sa chute. Il nous rassura bientôt en nous montrant que ce que nous prenions pour du sang était l'effet de son habitude de mâcher le bétel, d'où provenait aussi la couleur noire de ses dents.

Nous nous étions attendus à être entourés par les naturels dans leurs pirogues, au moment où nous jetâmes l'ancre; mais le pilote parut seul. Il nous dit que le roi, n'ayant aucune confiance en la probité de ses sujets, avait défendu qu'aucun s'approchât de nous, parce qu'il désirait extrêmement conserver la paix. Nous sollicitâmes naturellement la levée de cet interdit, en déclarant au messager royal que nous saurions avoir soin de notre propriété et maintenir l'ordre parmi nous. Aussitôt que le vaisseau fut au mouillage, tous les officiers, excepté un ou deux, obtinrent la permission d'aller faire une excursion au rivage. Un des passagers, deux *midshipmen* (aspirants) et moi nous partîmes ensemble à la quête des aventures, et nous nous dirigeâmes vers la

ville, qui était située à un mille et demi du rivage, sur le revers de la montagne. En débarquant, nous nous trouvâmes dans un bois délicieux de cocotiers, dont le taillis inférieur consistait en plantains, bananiers, orangers, citronniers et, je crois, en mangoustans. Les cocotiers s'élançaient jusqu'à soixante-dix et quelquefois quatre-vingts pieds. On nous dit qu'il n'est pas rare d'en voir s'élever jusqu'à cent; mais je ne me souviens pas d'en avoir vu de si hauts. Le fruit croît en grappes énormes au sommet de la tige, immédiatement au-dessus des branches. Le tronc, depuis le pied, est entouré d'une série de cercles, traces sans doute des précédentes branches qui ont successivement fleuri et tombé. Ces cercles sont très-distincts près du sommet; plus bas, le tronc devient si uni que les naturels sont obligés de faire des entailles pour s'aider à y monter, soit pour cueillir le fruit, soit pour extraire le jus de l'arbre, que les Anglais appellent *toddy*.

On peut dire en peu de mots comment s'y prennent les naturels du pays pour grimper ainsi sur le cocotier, et c'est un exercice curieux. Ils commencent par attacher leurs pieds ensemble, soit aux gros orteils, soit aux chevilles, par une courroie longue de dix à douze pouces. Cette courroie, qui entre dans les entailles faites à l'arbre, est assez forte pour supporter tout le poids du corps. Ils passent ensuite autour de l'arbre et de la taille de l'homme une large ceinture plate qui les enserre tous les deux dans le même anneau, le corps étant à la distance de douze à quinze pouces de l'arbre. Le *grimpeur* fixe d'abord la courroie qui lui attache les pieds sur le premier *échelon*, tandis qu'il ajuste horizontalement la ceinture qui l'embrasse avec l'arbre; il appuie ensuite les mains contre le tronc, à quinze ou dix-huit pouces au-dessous de la hauteur des reins. Se penchant

alors en arrière, et tendant la ceinture, il divise le poids de son corps entre la ceinture et ses bras, de manière à relâcher la courroie des pieds. Puis il relève les jambes vivement pour atteindre la seconde entaille. Cela fait, le grimpeur détache ses mains de l'arbre et saisit la ceinture, qui se détend à son tour lorsque le corps se rapproche du tronc, et que tout son poids est supporté par la courroie des pieds. La ceinture est lancée à dix-huit pouces plus haut par un mouvement soudain; les mains saisissent de nouveau le tronc, et les pieds ne soutiennent le corps qu'après être parvenus à une autre entaille, et ainsi de suite jusqu'au sommet. Le grimpeur porte avec lui un pot de terre suspendu à son cou et un énorme couteau à sa ceinture. Il tranche les jeunes bourgeons, et recueille le toddy, qui paraît être la séve destinée par la nature à la formation du fruit. Ce suc, sorti récemment de l'arbre à la fraîcheur du matin, est un breuvage délicieux, assez semblable en apparence au petit-lait, avec un léger goût acidule, une saveur sucrée et un piquant analogue à celui de la bière au gingembre. Lorsqu'on le laisse quelques heures en repos, il fermente et se résout en une liqueur qui enivre, comme j'ai eu trop souvent l'occasion de le vérifier depuis sur nos matelots.

Je ne saurais espérer de donner une juste idée des fortifications burlesques de la capitale de Johanna, qui pourraient être facilement escaladées et prises d'assaut par l'équipage d'une chaloupe, armé seulement de traversins [1]. Les maisons sont construites en gros fragments de lave; les rues sont si étroites qu'il est incommode à trois personnes d'y marcher de front. Chaque habitation

1. Barres de bois sur lesquelles les rameurs appuient les pieds. (*Note du traducteur.*)

est couverte d'un toit plat sans fenêtres. On y entre par une petite porte qui conduit à une cour carrée, à l'une des faces de laquelle est un large portique sous lequel il faut passer pour pénétrer dans les chambres basses, qui sont aussi sombres que possible. Les parquets sont de boue et les murailles en maçonnerie nue, avec un sofa de bambou çà et là. On trouve sur quelques-unes de ces huttes des balcons ouverts et des galeries qui doivent être assez agréables aux heures de la fraîcheur du jour; ce sont les demeures de la classe supérieure, de l'aristocratie titrée de Johanna. La démocratie, c'est-à-dire les esclaves, arrangent leur ameublement avec plus de goût et d'une manière plus confortable que leurs maîtres, quoique leurs huttes soient beaucoup plus petites. Ces maisons sans prétention sont disposées en petites places autour des maisons de pierre, et construites en grande partie avec des branches de cocotier. Voici comment : on fiche d'abord en terre plusieurs pieux, à cinq ou six pieds d'intervalle les uns des autres, et qui s'élèvent à une hauteur de six à huit pieds, suivant la hauteur qu'il s'agit de donner au mur. Entre chaque paire de ces pieux on place ensuite deux ou trois des larges branches en palme du cocotier. Les feuilles qui partent en angle droit de la branche sont tressées en natte. Tout cela se fait avec beaucoup de soin, et l'aspect des murs est remarquable par sa symétrie, combinaison qui est presque toujours d'un effet agréable en architecture, quels que soient d'ailleurs les matériaux. Le tissu de ces murs verdoyants n'est pas serré de manière à empêcher le passage de l'air et de la lumière, quoique les naturels sachent au besoin faire avec le feuillage de cocotier des nattes imperméables. Les toitures de ces simples demeures sont couvertes de feuilles de plantain entremêlées de roseaux et attachées avec une espèce de gra-

minée très-abondante dans l'île. On y entre par un espace laissé vide dans le tissu, large à peu près de deux pieds, sur trois de hauteur, et, au lieu de porte, c'est un buisson qui vous arrête. Nous vîmes cependant deux ou trois portes en treillis, mais c'est évidemment un luxe au-dessus du goût général de la société de Johanna. L'intérieur des huttes est partagé en deux compartiments, dont l'un, qui est le principal, contient un sofa de bambou avec des feuilles de cocotier nattées en travers, et dont l'autre est la cuisine, où les naturels préparent leurs cavalances et leurs pois sauvages. En traversant deux ou trois des plus grandes places de la partie fashionable de la ville, l'une après l'autre, nous fûmes accueillis par les cris si discordants d'une multitude d'enfants, que nous étions tentés de retourner plus vite que nous n'étions venus. J'ai à peine besoin de dire que, tandis que les hommes mûrs de l'île de Johanna se contentent chacun d'une aune de vêtement, les enfants restent à peu près comme ils sont venus au monde. Généralement parlant, ces enfants ont de très-gros ventres et sont assez laids.

J'entrai en conversation avec une petite vieille mère-grand, à moitié aveugle, qui nourrissait ou prétendait nourrir un petit enfant noir comme du jais. Je lui fis quelques questions, qu'elle ne comprit pas sans doute, car elle me tendit son enfant et m'invita à le prendre pour voir combien il était joli, croyant peut-être que je le marchandais. Je n'avais nulle envie d'en être l'acheteur, mais je ne pouvais non plus me refuser à ce doux appel, et je saisis cette espèce de petit crapaud humain, que je tins à la longueur de mon bras, comme j'aurais fait d'une brosse à cirage, dont il avait la taille et la couleur. La maison était tout aussi petite que les autres, et je ne me souviens pas d'avoir vu une habitation moins

confortable, excepté peut-être dans les provinces les plus reculées d'une chère petite île verte.... pas tout à fait aussi loin que le Mozambique, mais que je ne nommerai pas (l'Irlande).

Après cette visite domiciliaire aux faubourgs, qui sont habités entièrement, à ce qu'il paraît, par la partie noire ou esclave de la population, nous priâmes notre guide, qui s'appelait Mahomet, de nous conduire au palais du roi. Nous avions engagé cet insulaire comme notre cicerone, en partie à cause de son nom si classique dans l'histoire d'Orient, en partie à cause d'une baguette rouge qu'il portait à la main, et qu'il nous assura être un symbole officiel d'autorité. Cette autorité ne se trouva pas suffisante cependant pour nous obtenir l'audience immédiate que nous demandions à Sa Majesté le roi de Johanna. Le crédit de Mahomet ne put nous conduire plus loin que l'antichambre, petit appartement carré, qui ressemblait exactement à un chenil encombré. La chaleur y devint bientôt intolérable, en dépit des efforts des nombreux serviteurs qui éventaient la compagnie avec les larges feuilles sèches d'un immense palmier dont je ne sais pas le nom, mais que je crois être le talipot de Ceylan. Nous fûmes enfin forcés de nous réfugier au plein air, pour éviter une température un peu au-dessus du centième degré, jusqu'à ce que Sa Majesté fût prête à nous recevoir; et, sous la direction de Mahomet, nous nous rendîmes à la mosquée, la première que j'eusse vue de ma vie.

Pour être impartial envers cet édifice, je dirai qu'il ressemble merveilleusement à un poulailler avec un toit pointu de pigeonnier, ouvert de tous les côtés, moins un. On faisait des objections pour nous laisser entrer; mais, en faisant luire une petite monnaie d'argent, nous violâmes les lois du prophète, si toutefois il est aucune loi

qui défende l'entrée d'une mosquée aux chrétiens, ce que je ne pense pas. A tout événement nous entrâmes dans celle-ci, après avoir ôté nos souliers à la demande du prêtre : car, tandis que les chrétiens se découvrent la tête pour pénétrer dans une église, les musulmans se découvrent les pieds; heureusement pour les nôtres que le parquet était couvert de nattes douces et propres. Au fond était l'autel, ou ce qui nous parut l'être, espèce de boîte ouverte, grossièrement terminée en cornes gothiques. Divers manuscrits orientaux étaient çà et là, et je remarquai avec intérêt quelques-unes des inscriptions identiques en caractères arabes, décrites par sir William Jones, dans sa relation de Johanna, comme les extraits de l'Alcoran, si je ne me trompe. Le plaisir que ce grand orientaliste éprouva la première fois qu'il trouva ces écrits, et son bonheur de pouvoir les interpréter sur les lieux mêmes, doivent avoir été bien vifs. Je me souviens d'avoir ressenti quelque chose de semblable dans un autre genre d'émotion, lorsque je vis pour la première fois l'orange de Saint-Michel aux Açores, et plus encore lorsqu'un Chinois me montra longtemps après l'arbrisseau à thé, dans un champ près de Canton.

Nous allâmes ensuite à la maison de notre guide, où il nous présenta, non pas il est vrai à ses femmes, car toutes ces dames étaient renfermées derrière un écran de nattes, mais à quelques individus mâles de la famille, et entre autres à un gentilhomme au teint cuivré, qui dans ses communications avec nous se qualifia de duc de Devonshire, et sollicita vivement l'honneur de laver notre linge. Sa Grâce était un petit homme triste, au dos voûté, sans souliers ni bas, et avec un nez si court que, si vous regardiez son visage de profil, la ligne faciale, comme l'appellent les physionomistes, descendait sans interruption du front aux lèvres. Le pauvre duc ne se doutait

guère de la cause du rire que son métier de blanchisseur, son titre et le contraste de sa tournure et de sa physionomie, excitaient chez ceux d'entre nous qui avaient vu le noble homonyme de Sa Grâce dans l'hémisphère occidental.

Notre hôte nous offrit du toddy fraîchement extrait de l'arbre, et moussant dans une noix de coco grossièrement façonnée en forme de coupe, après quoi, feignant d'avoir puisé plus de hardiesse dans cette libation, nous essayâmes de donner un coup d'œil derrière l'écran jaloux qui nous séparait des dames dont le caquet se faisait entendre de temps en temps. Notre impertinence eut le sort qu'elle méritait, car nous ne pûmes apercevoir qu'une vieille sorcière, très-sagement placée en première ligne, comme une sorte de figure de Méduse, pour défendre les plus jeunes. Les musulmans ne parurent pas très-contents de notre curiosité; mais ils furent promptement apaisés, parce que nous attribuâmes la liberté que nous avions prise aux effets du généreux breuvage dont ils nous avaient régalés. Nous fîmes encore mieux notre paix en insistant pour payer un prix très-raisonnable du toddy. Notre hôte empocha l'argent et l'affront avec un sourire qui, accompagné d'un coup d'œil du côté de l'écran, semblait signifier que pour la moitié de la somme il nous eût laissé emmener avec nous, par-dessus le marché, la vieille elle-même que nous avions entrevue.

Il était temps de retourner au palais; nous nous levâmes et baissâmes la tête pour franchir la porte, heureux de retrouver l'air pur et limpide de ce climat céleste, et de contempler autour de nous un des plus magnifiques paysages que puissent désirer des yeux mortels. Nous admirâmes bien mieux en ce moment le contraste de ce climat avec l'homme et les œuvres de ses mains. Dans

le fait, pendant la promenade de ce jour-là, nous fîmes maintes fois la pénible observation du triste défaut d'harmonie qui existait entre les habitants et un pays où, selon l'expression de lord Byron, *tout est divin, excepté l'homme*. Le feuillage des arbres naturellement change de nuances à mesure que la montagne s'élève et que la végétation varie; mais, dans ces latitudes, il s'étend avec une continuelle abondance jusqu'au faîte des plus hauts pics, qui n'en sont pas moins complétement revêtus que le vallon le plus bas de la plaine et les bords de l'eau. Ce trait des îles du tropique, le plus caractéristique peut-être de tous, est certainement parmi ceux qui séduisent le plus l'œil de l'étranger. A Madère et aux Açores, la végétation est limitée à une riche ceinture autour de la base des montagnes, et même dans les Indes occidentales les sommets sont la plupart arides.

L'île de Johanna, comme Madère et toutes les autres îles volcaniques que je connais, est dentelée ou découpée, depuis son extrême hauteur jusqu'au rivage, par de profonds ravins, distinctement marqués latéralement par des lignes de lumière, mais qui se perdent généralement dans l'obscurité de la partie moyenne. Ce sont les lits des torrents qui pendant la saison pluvieuse s'y précipitent à grands flots. Lors de notre visite à Johanna, nous ne découvrîmes qu'un cours d'eau qui ne pouvait prétendre à aucun des attributs d'une cataracte des montagnes, mais qui se frayait doucement une route étincelante de bord en bord, sur une pente d'un demi-mille de hauteur perpendiculaire, où sa source était parfois entretenue par le passage d'une nuée. La tête de ce petit torrent tombait enfin en silence dans un terrain plat, à travers lequel il allait de détour en détour se perdre dans la baie, après avoir arrosé un bois de cocotiers.

Nous errions de rue en rue depuis quelque temps, lorsque nous rencontrâmes le gouverneur de l'île, Arabe de bonne mine et de belle taille, d'un teint olivâtre, sans le moindre mélange de la fatale couleur africaine; fatale couleur en effet, cause de tant de crimes et de malheurs dans ce monde! Son Excellence avait ce jour-là mis sur sa tête un énorme turban blanc, et jeté sur ses épaules, non sans grâce, une magnifique robe écarlate, assez comiquement assortie, diraient les dames, avec les jambes et les pieds nus de Sa Seigneurie. Notre entretien avec ce digne fonctionnaire fut interrompu par un message du roi; et, comme notre désir de voir Sa Majesté n'avait fait que s'accroître par notre connaissance de ses sujets, nous ne perdîmes pas un moment pour nous présenter.

Le palais, qui aurait pu tenir dans une salle à manger ordinaire d'une maison d'Europe, était bâti en forme de navire, autant qu'il avait été possible de le bâtir ainsi avec des pierres et du ciment. Il paraît que les architectes du gouvernement avaient vivement combattu cet étrange caprice; mais le goût royal était sacré, et les pauvres maçons de Johanna avaient fait comme ils avaient pu. Je suppose que le roi n'était pas très-satisfait du résultat: car, pour suppléer à ce qui manquait encore à cette ressemblance, objet de son désir, Sa Majesté avait attaché un beaupré à l'extrémité de l'édifice, dont il prétendait faire l'avant, et en dessous il avait fait pratiquer deux espaces ronds, en guise de trous pour les câbles. En bons courtisans, nous nous empressâmes d'applaudir à ces inventions, comme très-naturelles et très-convenables.

La cour de Johanna, malgré ces fantaisies, avait ses étiquettes de palais aussi bien qu'aucune autre cour du globe. Au lieu d'être immédiatement introduits en pré-

sence du roi, nous apprîmes que le monarque, fatigué de la longne audience qu'il avait accordée au capitaine du *Volage* et à notre passager sir Évan Nepean, gouverneur de Bombay, venait de se coucher, et ne pouvait, sous aucun prétexte, être réveillé avant vingt minutes. Nous nous estimâmes heureux de ne pas attendre davantage, et nous fendîmes la foule des courtisans, avec le secours du lord chambellan, dont nous enviâmes sincèrement les vêtements, aussi rares que légers; il nous conduisit à une sorte d'antichambre où il nous fallut monter par un escalier, ou plutôt par une échelle : car, si cette antichambre n'eût appartenu à un palais, elle aurait bien pu passer pour un grenier à foin. En quelques minutes, nous nous y vîmes entourés des grands officiers de la couronne, dont la présence produisit une chaleur comparable à celle d'un four. Nous fûmes forcés de nous adresser à notre ami de la baguette rouge, pour le prier de ne pas nous laisser étouffer; il fit descendre quelques-uns de ses personnages aux dépens de notre popularité, vu qu'ils ne voulurent pas comprendre qu'il y allait de la vie à subir leur empressement.

Cependant ces Orientaux, comme les Espagnols, semblent, dans leurs moments de plus grande familiarité, ne jamais oublier les signes extérieurs de la politesse, et nous apprîmes ce jour-là ce que c'était que le gracieux salamalec de l'Orient, qui consiste à porter au front les doigts de la main droite pendant qu'on salue. J'ai observé dans l'Inde que, quand la personne veut vous faire un salam plus respectueux encore, elle commence par toucher la terre avec la main, comme pour dire, je pense, qu'elle est censée se prosterner devant vous. Ce salut conventionnel est certes préférable au vrai *cotou* des Chinois, qui frappent de la tête contre terre à se fendre le crâne.

La plupart des naturels de Johanna, même les nègres, parlent un peu l'anglais; mais, pour donner une idée des progrès que la classe élevée a faits dans la langue, voici à peu près tout le vocabulaire des ducs et des comtes de la capitale des Comoros : « Comment vous portez-vous, monsieur ? — Charmé de vous voir. — Le diable vous emporte! — L'homme de Johanna aimer beaucoup l'Anglais. — Goddem ! — C'est bon, n'est-ce pas ? — Quoi de nouveau ? — Espérez-vous séjourner longtemps? — Il fait beau! » Après vous avoir adressé ces paroles d'introduction, Sa Seigneurie ou Sa Grâce, baissant la voix et souriant d'un air insinuant, ajoute : « Avez-vous besoin d'oranges ? — Voulez-vous une chèvre bon marché ? — Je ne vends que du bon : envoyez-moi votre linge, je le lave moi-même. — Je le rends très-blanc. — J'ai de tout chez moi. — Goddem ! » Et cela dit, on vous montre une liasse de certificats des maîtres d'équipage des divers navires qui relâchent à Johanna, anglais ou américains, attestant, les uns sérieusement, les autres avec une hyperbole ironique, que Sa Seigneurie ou Sa Grâce, le porteur, est un excellent blanchisseur, et qu'on peut se fier à lui, *pourvu qu'on ne le perde pas de vue.*

Nous avions épuisé tout le vocabulaire anglais du monde fashionable de Johanna, excepté les jurons, partie de la langue que les marins ont le mieux enseignée à MM. les courtisans, lorsque le roi daigna se lever de sa couche de bambou et nous appeler en sa présence. La salle d'audience pouvait avoir douze pieds de long, sur huit de large, avec une fenêtre en biais, comme l'étambot d'un navire. Sous la lumière de cette ouverture était le roi, assis, avec sa couronne sur la tête, attribut qui me paraîtrait devoir être de rigueur chez toutes les majestés; ce qui éviterait d'amers désap-

pointements aux enfants et aux nourrices qui vont pour voir le roi aux Tuileries ou au palais de Saint-James. Mais, au lieu d'un sceptre dans la main et d'un globe dans l'autre, attributs non moins légitimes, Sa Majesté le roi de Johanna appuyait ses deux mains sur la garde d'un énorme sabre rouillé, planté perpendiculairement entre ses jambes, tandis que ses coudes reposaient sur les bras d'un grossier fauteuil qu'il avait échangé, sans doute, avec quelque subrécargue, pour un bœuf ou deux. Sa couronne, prodigieusement grande, était garnie tout autour de pierres très-précieuses, j'ose dire. Sur tout cela était jeté, non sans élégance, un châle de l'Inde qui pendait de chaque côté jusqu'au parquet, couvert de nattes. Nous pûmes remarquer sous le châle une lourde robe de velours noir, étrangement taillée, avec des bandes de galon d'or et une armée de gros boutons. Les pans de la robe dérobaient à nos yeux la coupe et la qualité des vêtements inférieurs de Sa Majesté; mais, certainement, il n'en portait aucun au-dessous du genou ni à ses pieds, excepté une paire de sandales en bois, épaisses d'un pouce, et lacées sur le cou-de-pied avec des tresses de gazon. Tout ce luxe cachait à demi un vieillard rond, gras et jovial, dont la physionomie n'annonçait pas plus d'intelligence que celle de ses sujets de l'antichambre. Cependant, grâce à l'instinct de toute grandeur, il donna à la conversation une tournure intéressante, en nous demandant si nous avions jamais vu un almanach arabe. Sur notre réponse négative, et pour satisfaire notre curiosité, il tira de son fauteuil un rouleau de papier, et nous lut les noms des mois, avec ce qu'il croyait être une traduction anglaise. Je fis le courtisan, en paraissant très-émerveillé de la science de Sa Majesté, qui me dit tout à coup : « Savez-vous dans quelle constellation est à présent

le soleil ? » Je n'en avais pas la moindre idée, et fus un peu confus d'une pareille question à moi adressée en pleine cour. Sa Majesté daigna suppléer à mon ignorance, en disant d'un air de triomphe : « Le soleil est maintenant dans le Lion. » En vérité, je crois que je lui fis plus de plaisir en lui fournissant l'occasion de briller par cette prouesse scientifique, que si j'avais pu répondre moi-même.

Toutefois, Sa brune Majesté, poursuivit sa question en me priant de lui faire un cadran solaire, disant que le seul qu'elle eût lui paraissait très-imparfait. Je commençais à croire que c'était un nouveau piége : car, quoique j'eusse quelque faible idée des principes de la gnomonique, je ne me sentais pas le talent de construire un cadran sur-le-champ et sans consulter les livres. On apporta cependant le cadran de Sa Majesté, et je compris pourquoi le pauvre roi le trouvait imparfait, en voyant sur le cuivre 51 et demi N., tandis que Johanna est situé à 12 et demi S. !!! Lorsque je voulus lui expliquer cette erreur ou cette malice de celui qui lui avait fait son cadran, il prétendit que, pour tout ce qui regardait les cadrans solaires, les discussions devaient avoir lieu en plein air ; de sorte qu'après avoir fait servir à chacun un verre de toddy frais, il ajourna l'audience à la rue. Je soupçonne que la secrète intention du roi était de nous faire admirer la beauté de son palais, ainsi que le bon goût avec lequel il lui avait fait donner une forme si extraordinaire.

L'île de Johanna se trouvant directement sur le passage des navires qui se rendaient dans l'Inde par le canal de Mozambique, et étant riche en fruits, végétaux et viande de boucherie, est un lieu de relâche important pour les navires. Presque tous ceux qui s'y arrêtent donnent quelque chose au roi pour se le rendre favorable.

Cette précaution est indispensable, car son autorité est si absolue qu'il fixe le prix de chaque article dès qu'un vaisseau jette l'ancre dans la baie. En général, il vient lui-même à bord pour faire son marché particulier, et s'y laisse volontiers amadouer par un présent de poudre, de mousquets et de pistolets; ou quelquefois son caprice préfère un vieil uniforme et des épaulettes ternies. Bref, Sa Majesté trouve toujours quelque chose à son goût.

Lorsque nous retournâmes à la plage, après de fameuses enjambées sur les flancs escarpés de la montagne, la baie présentait un spectacle plus animé que le matin. Le vaisseau était environné d'un essaim de pirogues, et les agrès du bord étaient garnis de naturels qui s'y cramponnaient comme les coquillages aux racines du mangoustan, dans les rivières de l'Inde. Sous les arbres du rivage, des centaines de noirs accompagnés de leurs femmes et de leurs petits négrillons, plus semblables à des escarbots et à des mûres qu'à des enfants, formaient des groupes babillards à côté de hautes pyramides de toutes sortes de fruits, d'œufs, de végétaux et de poissons, qu'ils offraient de vendre ou d'échanger contre des couteaux, des aiguilles, des miroirs et autres colifichets. Nous eûmes quelque peine à nous ouvrir un passage à travers ce marché bruyant, et, une fois dans notre chaloupe, il ne nous fut guère plus facile de traverser les rangs pressés de toutes les pirogues. Enfin nous trouvâmes le vaisseau presque conquis par tous ces insulaires, dont quelques-uns n'étaient guère moins bien parés que leur roi, grâce aux épaulettes, aux boutons, aux vieux galons et autres friperies que leur laissent les navires allant dans l'Inde.

Tant que le jour dura, il eût fallu employer la force pour balayer le vaisseau de tous ces insulaires; mais à la nuit tombante ils s'en allèrent tous peu à peu, et quel-

ques-uns, ayant perdu leurs canots de vue, ne firent aucune façon pour se jeter dans la mer la tête la première, comme s'ils étaient un peuple amphibie. Le bruit dura quelque temps sur la plage, quelques lumières brillèrent encore sous les arbres, mais enfin nous ne vîmes et n'entendîmes plus rien.

Aussitôt que souffla la première brise de terre, nous levâmes l'ancre, et, longtemps avant que le jour parût, nous étions déjà à vingt lieues nord de Johanna. Le dimanche 2 août, nous repassâmes l'équateur et entrâmes dans l'hémisphère septentrional. Le 11, nous vîmes la côte de l'Inde, et le 12, nous mouillâmes dans la magnifique rade de Bombay.



IX

Bombay.

Ce fut de très-bonne heure, le matin du 11 août 1812, que *le Volage*, notre vaisseau, découvrit la côte d'Asie. Au même instant, nous aperçûmes entre le rivage et nous une seule voile aussi blanche que la neige, d'une forme tout à fait inusitée pour nous, et se gonflant au dernier souffle de la brise de terre, qui nous avait vivement poussés pendant la nuit. Bientôt nous observâmes que cette barque, dont la proue se dirigeait au nord, était, jusqu'à mi-hauteur du mât, chargée de fruits et de végétaux, de noix de cocos, de yams, de plantains, etc., etc., évidemment destinés au marché de Bombay. La mer était unie comme la surface d'un lac, de sorte que nous accostâmes la barque bord à bord, et la hélâmes pour lui demander à quelle distance nous étions de notre destination. Aucun des officiers du *Volage* ne savait un mot d'hindoustani; et je me souviens de notre humiliation lorsqu'un pauvre marmiton, un des aides de cuisine, appartenant à la suite du gouverneur, fut traîné sur le pont avec son tablier gras et son sale bonnet officiel, pour servir d'interprète. Il s'en tira assez mal; car, quoique le gâte-sauce eût fait dix ou douze fois le voyage de l'Inde, il regardait la langue des pays qu'il visitait comme une étude moins importante que la qualité du toddy, de l'arack et autres productions culinaires. Le mot de *Bombaya* frappa cependant l'oreille des gens de la barque, qui,

nous désignant du doigt la direction qu'ils suivaient eux-mêmes, s'écrièrent : « Mombay ! Mombay ! Ce mot, à ce que m'apprit un orientaliste, est une corruption de Moomba Devy ou la déesse de Moomba, d'après une idole à laquelle un temple est dédié encore dans l'île. D'autres savants, moins recherchés dans leurs étymologies, vous diront que les Portugais lui donnèrent le nom de Bom-Bahia à cause de l'excellence de son port. Cette nation posséda Bombay depuis 1530 jusqu'en 1661, où elle fut cédée en toute souveraineté à Charles II par la couronne de Portugal.

Nous ne tardâmes pas à être en vue de ces caps si bien décrits par ce grand hydrographe, mon excellent ami, le capitaine James Horsburgh. Grâce à lui nous les reconnûmes presque aussi bien que si nous avions navigué entre Motherband et Spithead. Lorsque le jour du lendemain parut, et que le soleil se leva pour nous sur les *Gauts* ou montagnes du pays des Marates, je ne savais trop si je dormais et rêvais encore, ou si c'était la réalité avec toutes ses promesses en perspective qui venait ravir mes yeux. L'imagination et la raison étaient plus ou moins excitées par le simple fait d'avoir aperçu enfin les rivages de l'Inde, d'avoir entendu la langue de l'Orient parlée par des Orientaux, d'avoir vu, en un mot, ces figures au teint sombre, qui firent que les pâles conquérants du Nord appelèrent leur nouvelle conquête *Hindoo-Stan*, ou terre des hommes noirs. Toutes ces circonstances triviales, il est vrai, en elles-mêmes, étaient bien faites pour donner la réalité à des tableaux que depuis si longtemps mon imagination s'était occupée à peindre de couleurs tirées en partie des *Mille et une Nuits* ou des *Contes persans*, et en partie de ces brillantes images de l'Orient qui ornent les pages de l'Écriture. Ayant aussi beaucoup vécu avec des officiers qui avaient servi dans diverses parties de

l'Inde, je n'ignorais pas l'histoire politique et militaire de nos possessions d'Orient. La fiction et la vérité m'avaient donc préparé toutes sortes de sensations pittoresques.

Depuis le Cap jusqu'aux îles du Japon, depuis le Bengale jusqu'à Batavia, il n'est aucun des pays que j'ai visités dans le cours de ma vie errante qui puisse se comparer à Bombay. En effet, si on me consultait pour savoir où l'on peut le plus expéditivement et le plus économiquement voir tout ce qui caractérise la physionomie du monde oriental, comme on a appelé si heureusement ces régions si différentes de notre Europe, je répondrais sans hésiter : « Allez faire un tour à Bombay, demeurez-y une semaine ou deux, et, après avoir fait une excursion dans les sites voisins, à Elephanta, à Carly et à Ponah, vous aurez une idée de tout ce qu'il y a de curieux et d'intéressant dans l'Inde. »

La présidence de Bombay doit à une grande variété de circonstances particulières cet avantage unique. Bombay (car peut-être la plupart de ceux qui me lisent en entendent parler pour la première fois) est une île et une île nullement considérable, n'ayant que six ou sept milles de longueur sur un ou deux milles de large. Ce n'est pas cependant par des dimensions géographiques que se détermine la richesse des villes, non plus que la puissance des nations. Le port de Bombay, d'un accès et d'une issue également faciles, vaste au delà des besoins du commerce, offre d'excellents ancrages, et, grâce au flux et reflux de la marée, se trouve admirablement propre à toutes sortes de *docks* ou bassins. Le climat est sain ; le sol, diversifié par de nombreuses collines, présente une foule de situations favorables pour y bâtir des forts, des bourgs, des bazars et des villages, sans parler des bungalos ou villas et des maisons de plaisance, où l'on peut

chercher un asile loin du bruit des affaires. Les routes qui parcourent cette île charmante étaient *macadamisées* longtemps avant qu'on entendît parler de Macadam en Angleterre ; et, comme le sol se compose de ce riche terreau qui résulte de la basalte ou de la lave décomposée, toute sa surface s'offre à vous avec cette éternelle verdure des sites du tropique, qui éblouit le nouveau venu, et le charme de plus en plus après un long séjour. Ce sont là quelques-uns des avantages physiques de Bombay ; mais ce n'était rien en comparaison des avantages *moraux* ou plutôt *politiques* qui concouraient, en 1812, à en faire un des lieux les plus importants de cette partie du globe.

Bombay était peut-être la seule résidence où les personnes et les propriétés jouissaient d'une sécurité complète, où chacun pouvait dissiper ses richesses en prodigue ou les accumuler en avare, sans redouter la moindre intervention arbitraire. A Bombay, enfin, non-seulement toutes les formes de culte étaient tolérées, mais encore elles pouvaient être observées avec la liberté la plus ample. Tout natif d'Asie ou de tout autre pays du monde, s'il n'enfreignait aucune des lois reconnues de la présidence, y avait des priviléges égaux. Voilà ce qui explique pourquoi Bombay voyait accourir chaque jour de nouveaux habitants dans son heureuse enceinte.

La population de Bombay est environ de deux cent mille âmes. Il n'est, dans la Chine, à Java, aux îles Philippines, le long de la péninsule de Malacca, ou même dans les parties intérieures de l'Inde, aucune caste, aucun costume, aucun usage, aucune forme de superstition, qu'on ne puisse voir à Bombay aussi fidèlement représentés que dans le pays même d'où proviennent originairement ces castes, ces costumes, ces usages et ces formes de superstition. En vingt minutes de promenade dans le bazar de Bombay, mon oreille fut frappée des

sons de toutes les langues que j'avais entendues dans les autres parties du monde, et non dans des aparté ou par hasard, pour ainsi dire, mais d'un ton annonçant que les interlocuteurs se sentaient tout à fait chez eux. Dans le même court espace de temps, j'ai compté plus de vingt-quatre temples, pagodes, mosquées, églises, etc., etc. J'ai vu les parsis, descendants directs des prêtres de Zoroastre, adorer le feu; les Hindous se prosterner devant Baal, sous la forme d'une pierre noire bien huilée, couverte de guirlandes de fleurs et de riz, tandis que, dans la rue voisine, les musulmans célébraient les cérémonies du grand Moarem; et puis survenait une procession de prêtres portugais portant une croix énorme et autres symboles du catholicisme.

Je n'oublierai jamais cependant le plaisir avec lequel j'entendis un Indien, avec une jatte à la main, demander à un marchand le grain appelé *sésame*. Ce mot n'est pas précisément le mot indien de ce grain, quoiqu'on s'en serve généralement dans la péninsule de l'Hindoustan, et qu'il forme un des ingrédients de la poudre de Curry: *til* est le vrai nom de la plante d'où est extraite l'huile de sésame. Je n'ai pas besoin de dire comment ce mot me rappela l'*ouvre-toi*, *Sésame*, des *Mille et une Nuits*, et, tout ce qui m'environnait étant d'accord avec les accessoires du conte, il me sembla que je venais d'être touché par une baguette magique, et transporté au troisième ciel de l'invasion orientale. C'était pour la première fois que mes yeux voyaient les divers objets groupés autour de moi, ces costumes variés, ces robes flottantes et ces turbans qui passaient et repassaient comme dans un rêve. Les Hindous de toutes les castes étaient là, chacun avec les brillantes couleurs qui les distinguent sur le front. Là, les marchands persans, avec leurs châles et autres denrées de Cachemire, se croisaient avec des ma-

quignons arabes qui faisaient caracoler leurs coursiers; les habitants du détroit de Malacca s'entretenaient familièrement avec les joyeux Chinois à la longue queue, dont le costume tartare, si peu gracieux, et la touffe bizarre contrastaient curieusement, dans cette foule, avec la draperie élégante et les turbans splendides des mahométans et des Hindous.

Quelques-uns de ces groupes se distinguaient autant par leurs sandales et leurs pantoufles que par leur coiffure; d'autres attiraient l'attention par l'accent de leur voix, et plusieurs par leur physionomie particulière ou la couleur de leur peau. Du reste, de quelque côté que les yeux se fixassent, ils ne pouvaient rien rencontrer qui ne fût étrange ou intéressant. Je n'avais jamais vu la plupart des arbres qui nous prêtaient leur ombrage, et entre autres une grande variété de la famille des palmiers, appelée vulgairement *brab*, et que les botanistes nomment *borassus flabelliformis*, ou palmier tara, *tara* étant le mot du pays pour désigner la liqueur extraite de ces arbres. La tige croît comme celle du cocotier, avec un grand bouquet de rameaux au sommet. Il y a entre eux la différence que ces rameaux ne projettent point dans toute leur longueur ces feuilles latérales qui font ressembler les branches du cocotier à des plumes d'autruche; mais ils sont unis et nus jusqu'à leur extrémité, où s'ouvre assez fantastiquement une immense feuille circulaire, dont les rayons aboutissent à un centre, comme les baguettes d'un éventail, et se terminent par une pointe aiguë.

Mais ce qui excitait surtout mon admiration dans ce panorama était la vue des femmes, qui, n'étant point prisonnières à Bombay, vont et viennent librement, et s'occupent en général au dehors de tous les travaux qui exigent plutôt l'adresse que la force. Je ne veux pas par-

ler des femmes de la classe supérieure, qui vivent séquestrées, comme dans tous les pays d'Orient. Les femmes du peuple, à Bombay, sont les porteuses d'eau de la ville; leurs cruches ou *chatties*, qu'elles mettent sur la tête, sont d'une forme toujours très-élégante. Plus d'une fois, auprès d'un réservoir hindou, je me suis rappelé ces beaux vases étrusques dont la découverte a fourni tant de modèles parfaits à la poterie moderne. Cette coutume de porter tous les fardeaux sur la tête donne nécessairement une attitude droite à la taille. Les plus gracieuses danseuses, à l'exception peut-être de l'incomparable Taglioni, pourraient emprunter une grâce nouvelle à la plus commune des filles de Bombay, lorsqu'elle revient du réservoir, touchant à peine d'une main le vase posé sur sa tête, et quelquefois ne le touchant point, tant l'équilibre est parfait, tant le pas de la jeune Indienne est sûr. Le vêtement de ces femmes consiste principalement en une bande d'étoffe qui a plusieurs toises de longueur. Cet étroit tissu est roulé autour du corps et des membres avec tant d'art et de goût, que non-seulement la plus scrupuleuse pudeur n'y pourrait rien trouver à redire, mais qu'encore un sculpteur ne voudrait pas en déranger un pli. La taille des Hindous de l'un et l'autre sexe est petite et délicate; quoique leurs traits ne soient pas toujours beaux, il y a dans leur expression quelque chose qui frappe les étrangers comme singulièrement agréable, et cela peut-être parce que ce *quelque chose* indique la patience, la docilité et le contentement, qui sont certainement le fond de leur caractère.

Je ne dois pas oublier de signaler l'effet curieux que produisent, dans un bazar de Bombay, les ornements que portent les femmes et les enfants avec une telle profusion qu'ils réussissent à se défigurer autant que possible; ce qui nous ferait presque soupçonner que le goût

qu'ils montrent dans le reste de leur costume et la grâce de leurs mouvements sont plutôt les résultats d'un heureux hasard que d'une louable étude.

La plupart des femmes portent au nez des *pendants* d'une énorme dimension, et j'en ai vu qui descendaient jusqu'au-dessous du menton. Je ne me souviens plus si les dames de l'Inde, comme les nôtres, couvrent leurs doigts de bagues; mais la mode pour elles est de se charger l'avant-bras et la cheville de bracelets d'or et d'argent. L'or vierge employé à ces bijoux est presque toujours riche et agréable à l'œil; mais aucun art, selon moi, ne saurait empêcher un ornement d'argent d'être vulgaire. De même que nous voyons en Europe certaines personnes entasser anneau sur anneau à leurs doigts, jusqu'à ce que la main disparaisse sous cette masse de joyaux, j'ai vu aussi dans l'Inde des dames sacrifier le goût à l'ostentation, en couvrant leurs jambes d'énormes cercles d'or et d'argent, depuis la cheville jusqu'au genou, et leurs bras jusqu'au coude. Le cliquetis de ces ornements, qui se choquent l'un contre l'autre, vous avertit d'assez loin de l'approche d'une dame; ce qui a fait dire probablement que cette coutume d'attacher ces espèces de sonnettes aux talons des dames était une mode inventée par la jalousie des maris dans ces pays chauds, pour les aider à chercher leurs épouses fugitives. Je ne sais jusqu'à quel point cette conjecture est d'accord avec l'histoire; mais comment expliquer la coutume ridicule et presque cruelle de couvrir les jambes des pauvres enfants de ces lourds anneaux? J'ai vu une petite fille de trois ans qui en était si chargée qu'elle ne pouvait ni marcher ni tendre la main; et j'ai compté une fois plus de vingt chaînes d'or au cou d'un petit garçon, indépendamment des bracelets de ses jambes et de ses bras, qui le rendait plus semblable à une armadille des livres d'i-

mages qu'à une créature humaine. Telle est la passion de quelques parents hindous pour cette mode, qu'on m'a assuré qu'il y en avait qui convertissaient souvent toute leur fortune en bijoux de cette sorte, et transformaient ainsi leur progéniture en une façon de coffre d'argent. Qu'en arrive-t-il? Le premier magistrat de la police de Bombay me disait un jour que souvent des enfants ont été égorgés par les voleurs qui voulaient s'emparer du trésor auquel ils étaient enchaînés.

J'ai souvent remarqué qu'au milieu de l'enchantement qu'éprouve un voyageur se glisse un sentiment de tristesse, lorsqu'il s'avoue son impossibilité de rendre compte de la centième partie de ses impressions. Tout est nouveau pour lui; les ustensiles les plus communs de l'économie domestique, les vases et les terrines, les corbeilles et les barils, les chariots et les brouettes, tout lui paraît étrange et difficile à décrire. Que faire ensuite des sons qu'il entend, du mouvement qu'il aperçoit? Les choses les plus désagréables viennent elles-mêmes l'intéresser, quelque bizarre que cela semble. Je me rappelle m'être soumis à la chaleur la plus intense, au soleil le plus éblouissant, avec patience et presque avec plaisir, parce que ces inconvénients s'harmoniaient parfaitement avec les lieux que j'avais si longtemps désiré voir. Par le même motif, j'appris à supporter sans mal au cœur l'affreuse odeur d'assa-fœtida qui règne dans tous les marchés hindous; et, si ce n'eût été les insupportables et maudits moustiques, je n'eusse pas hésité à déclarer que jamais je ne m'étais senti plus heureux qu'en me promenant oisivement dans les bazars de Bombay.

Ce sont là, je le sais, des sensations bien exagérées, bien *originales*, bien personnelles, et il est d'autres voyageurs qui, en traversant les mêmes lieux, n'ont rien eu de plus pressé que d'en sortir pour échapper à la boue

que leur jetaient les pieds des buffles au poil bleu et au regard farouche, ou les bisons avec leur grosse bosse entre les omoplates. Il est impossible de trouver une sympathie générale pour de semblables plaisirs. J'avoue que mes amis de Bombay riaient volontiers à mes dépens lorsqu'ils me voyaient revenir de mes excursions des *Mille et une Nuits*, la tête pleine de Turcs en turbans, de pagodes et de toutes les images associées à l'Indus et au Gange, à Brama et Vishnou. Mais parmi les coutumes de l'Orient, celles qui sont décrites dans la Bible ne sauraient manquer d'éveiller les émotions de tous les Européens. Je n'ai jamais vu une femme assise sur les degrés d'un puits dans l'Inde, les bras jetés négligemment sur sa cruche vide, sans penser à la belle histoire de la Samaritaine, d'autant plus que je me rappelais en même temps le beau tableau italien où les figures de cette scène sont représentées avec les véritables couleurs de l'Orient.

Le lendemain de mon arrivée à Bombay, je me levai au point du jour, et, m'habillant à la hâte, j'allai en quête d'aventures. J'avais à peine fait quelques pas que je vis un Indien endormi sur une natte étendue dans la petite terrasse devant sa maison; il était enveloppé d'une longue couverture de coton. Aussitôt que les premiers rayons du soleil percèrent dans *cette chambre à coucher*, il se leva, prit son lit et rentra dans sa demeure. J'eus immédiatement l'explication de cette phrase qui revient si souvent dans la Bible, et entre autres pour le miracle du paralytique. Mon Hindou se leva comme le malade de l'Évangile, jeta sa couverture sur ses épaules, se baissa, et, ayant roulé sa natte, qui était *tout son lit*, il la porta chez lui, et puis alla au réservoir le plus voisin pour faire ses ablutions.

Je croyais faire plaisir en racontant cet incident de

mon voyage à une vieille dévote écossaise; mais je me trompais et perdis, je crois, ses bonnes grâces, en détruisant pour elle tout le merveilleux d'un miracle qu'elle trouvait bien moins extraordinaire par la guérison du paralytique que par le tour de force d'emporter un lit à roulettes et à rideaux sur son épaule.



X

Une famine dans l'Inde.

Il y avait peu de temps que j'étais arrivé dans l'Inde, lorsqu'une grande famine commença à se faire sentir sur une partie de l'Hindoustan nord-occidental. On ne peut généralement savoir que la plupart des récoltes de riz, sinon toutes, dépendent, dans ces contrées, de la quantité d'eau qui tombe pendant la saison des pluies; de telle sorte que, si l'eau est peu abondante, malheur qui se reproduit quelquefois à des époques irrégulières, la conséquence inévitable n'est pas seulement la disette, mais une complète famine. Les habitants de quelques régions, où de larges fleuves, tels que l'Indus et le Cavery, servent par de nombreuses saignées à une irrigation artificielle, parviennent à prévenir ce fléau épouvantable. Mais, dans ces pays mêmes, les eaux les plus profondes ne sauraient entretenir l'humidité que le long de leurs rives, ce qui ne forme qu'une bande de verdure bien étroite, quand on la compare aux milliers de lieues de territoire peuplé qui restent arides et desséchées, lorsque le ciel a refusé de les arroser dans la saison pluviale.

J'ai déjà dit que Bombay, étant presque le seul canton de l'Inde où la sécurité soit générale et entière, avait, au bout de quelques années, attiré dans son territoire une population à la fois riche et considérable. La conséquence naturelle de cette prospérité croissante fut qu'en 1812 la présidence comptait plus de cent soixante mille

habitants résidants, et qu'à certaines époques de fêtes publiques ou de rendez-vous de commerce ce nombre s'élevait accidentellement à plus de deux cent mille; mais ce qui paraîtra curieux peut-être, c'est que, quoique tous les produits de l'île ne suffiraient pas à nourrir sa population habituelle pendant plus d'une semaine, il n'est aucun lieu sur la terre où les moyens de subsistance soient à meilleur compte, plus variés et plus abondants.

Ce fait-là n'a pas besoin d'explication; mais ce qui se passa lors de la terrible famine de Guzerat et des autres régions voisines, en 1812 et 1813, exige que j'entre dans quelques détails préalables. Le produit de l'île étant au-dessous de ses besoins, Bombay doit nécessairement importer tous ses grains, et, comme de raison, les marchands de grains de Bombay forment une classe influente; ils tirent ordinairement leur riz de la côte de Malabar, et leur froment, leur maïs et leurs autres grains, des terres élevées du pays des Mahrates. L'intérêt de ces marchands est d'avoir toujours sous la main une provision suffisante pour nourrir la population pendant plus d'une année, et en 1812 leurs greniers contenaient assez de riz pour quinze mois, quand même aucun arrivage de grains n'aurait eu lieu durant cet intervalle. Or, cet état de choses souleva plusieurs questions intéressantes d'économie politique.

C'est du mois de mai au mois de septembre que les moussons sud-ouest renouvellent chaque année la saison pluviale dans cette partie de l'Inde; mais nous étions déjà dans la seconde quinzaine d'août, aucune pluie n'était tombée, et celles qui surviendraient à cette époque tardive ne pouvaient plus sauver la récolte du riz; de sorte qu'entendant en outre parler d'une invasion de sauterelles dans le nord de l'Inde, les observateurs com-

mencèrent à prédire une famine à Cuth et Guzerat. Il n'est peut-être pas, en ces circonstances, de baromètre plus certain dans ses indications que celui de la faim, et l'on sut bientôt que tous les bacs de communication entre le continent et l'île de Bombay se remplissaient de malheureux affamés accourant de tous les points dans cette petite île, qui, je l'ai déjà dit, pourrait à peine récolter en une année, sur son territoire, une cinquantième partie des aliments nécessaires à la nourriture des habitants.

On pourrait dresser la statistique suivante de la population qui résidait alors à Bombay :

	Habitants.
Hindous	103 786
Musulmans	27 811
Parsis (adorateurs du feu)	13 154
Juifs	781
Chrétiens indigènes	14 454
Total des résidents indigènes	159 998
Résidents européens et troupes européennes	1 700
Troupes indiennes commandées par des Anglais	3 000
Population flottante du commerce	52 012
Étrangers amenés à Bombay par la famine	20 000
TOTAL	236 700

La présidence de Bombay s'étend sur un espace d'environ 18 milles carrés, formant une longueur de 7 ou 8 milles sur une largeur de 2 ou 3; de sorte qu'en prenant pour terme moyen la population habituelle, on peut y compter environ 9000 résidents pour chaque mille carré; tandis qu'en temps de peste et de famine dans les contrées adjacentes, il faut compter jusqu'à 13000 habitants pour la même étendue de territoire. Il y a tout au plus 20 000 maisons à Bombay, et l'on a vu fréquemment cinquante, soixante et même cent individus couchés sous un seul toit; je me souviens qu'on me mon-

tra un bâtiment dans l'enceinte étroite duquel on en avait entassé plus de trois cents!

En cas de famine imminente, il est une autre pierre de touche, outre la faim, pour apprécier le véritable état de ces questions économico-politiques : je veux parler de la bourse de ceux qui ont à nourrir des familles de femmes et enfants; c'est alors que le marchand de grain sait avec une exactitude merveilleuse jusqu'où s'élèveront les demandes qui lui seront faites. Or, en 1812, on remarqua que chaque heure qui se passait sans pluie faisait augmenter la valeur des céréales. Mais, quoique par ce moyen le prix fût bientôt très-élevé, il restait toujours au-dessous de celui qu'on en donnait avec empressement dans le nord, à Guzerat et partout ailleurs, où la famine paraissait certaine. Les marchands de Bombay s'empressèrent donc d'exporter leur riz. Or cette cette exportation contribuait à augmenter encore les prix de Bombay, tandis que chaque jour y affluaient de nouvelles bandes d'indigènes affamés, qui ajoutaient sans cesse au nombre des bouches à nourrir.

La situation devenait critique et de plus en plus intéressante. « Que faire? disaient quelques-uns des membres du gouvernement justement alarmés; fermerons-nous tout à fait notre port, afin d'empêcher l'exportation, et, puisque nous avons sous la main une année de provisions, assurerons-nous à tout événement notre existence pour ce laps de temps? Il est à peu près certain que, bien avant que l'année expire, de nouvelles provisions arriveront du Bengale et autres lieux où jamais la récolte ne manque. Sans doute, le prix des céréales augmentera beaucoup dans le bazar de Bombay; il en résultera une grande misère, surtout pour ces malheureux étrangers qui se précipitent sur nous comme les vagues de l'Océan; mais le soin de notre conservation personnelle est la pre-

mière loi de notre nature, et, puisque nous avons de quoi manger, ne ferons-nous pas mieux de le garder que de risquer de ne plus rien avoir, en le laissant exporter avec la simple chance de recevoir plus que nous ne donnerons? Notre grain ne fera qu'une bouchée pour les contrées où règne la famine, et nous ne saurions nous en priver nous-mêmes sans courir le risque d'une mort certaine. »

D'autres membres du conseil soutenaient que fermer le port de Bombay afin de prohiber l'exportation, et ne l'ouvrir qu'à l'importation, ce serait justement le moyen d'attirer le fléau tant redouté. « Si vous fermez le port, disaient-ils, l'expérience vous démontre que les grains s'élèveront bientôt au prix de famine, et, comme ce sera les mettre hors de la portée des multitudes affamées qui accourent ici dans l'espoir, assez fondé, d'y trouver richesse et abondance, nous verrons ces hôtes nouveaux mourir par milliers parmi nous. Nous aurons beau être avares de nos provisions, il nous sera impossible de nourrir pendant plusieurs mois toute la population; car comment distinguer entre nos propres concitoyens et les étrangers que la famine envoie au partage de nos ressources? Il serait également inutile de faire proclamer publiquement que la famine règne aussi parmi nous; les habitants des contrées adjacentes sont trop pénétrés de l'idée de nos ressources inépuisables pour croire une pareille assertion, et, en dépit de tout ce que nous pourrons dire ou faire, ils sauront bien trouver un chemin pour faire irruption sur nous, comme des bandes d'oiseaux sauvages. L'unique moyen d'écarter une grande partie du mal, et, dans le sens le plus vrai du mot, d'étendre notre influence et notre popularité, en faisant réellement du bien à tous les habitants de l'Inde sans distinction, c'est de déclarer courageusement que le port de Bombay restera ouvert en tout état de choses. Publions qu'advienne ce que

pourra, les marchands de grain seront libres, comme toujours, d'exporter leurs denrées partout où bon leur semblera. En même temps, ne négligeons rien pour faire connaître nos besoins dans les pays où la moisson a été heureuse : précaution à peu près inutile du reste, car l'éventualité d'une famine imminente a été déjà communiquée aux extrémités les plus reculées de la péninsule, et en cet instant même des centaines de navires reçoivent probablement des chargements de grains pour cette côte. Or, comme Bombay se trouve être situé près de la limite méridionale des contrées menacées du fléau, chacun de ces navires passera par notre port en se rendant aux golfes de Camboye et de Cutch, chacun d'eux aura intérêt d'y relâcher, à moins d'en être détourné par une législation imprudente. Notre port est d'un accès si facile, il est si commode, ses droits d'ancrage sont si peu de chose, et surtout il est si directement sur la route des navires faisant voile pour les pays où la famine exerce ses ravages, qu'attendu d'ailleurs qu'ils auront encore 200 milles pour y arriver, les marchands voudront naturellement terminer leur voyage à Bombay, s'ils peuvent le faire avec un bon bénéfice, plutôt que d'aller chercher un autre marché si loin au nord. Ayons donc le courage de proclamer dans toute l'Inde qu'aucune restriction ne s'opposera à la libre exportation de nos grains.»

Heureusement le gouverneur et le consul furent finalement d'accord pour prendre ce dernier parti ; mais les débats, terminés là, continuèrent hors de la chambre du conseil. La mesure suscita divers contradicteurs parmi les indigènes, qui portèrent leurs vives objections au principal secrétaire, M. Francis Warden. Ils avaient consulté d'abord certains marchands, qui les excitèrent sous main, sachant bien qu'ils étaient seuls intéressés, comme spéculateurs, à la prohibition. M. Warden réfuta leurs sophismes ;

et, fort surtout de la confiance que tous avaient en lui, il résista même à une première augmentation de prix, qui semblait justifier les alarmes des pétitionnaires; mais, au bout d'une semaine, des arrivages nombreux achevèrent de lui donner gain de cause, en rassurant Bombay contre toute éventualité de famine. Les doutes un fois dissipés, les prix baissèrent. La présidence devint à la lettre l'entrepôt et le grenier de toute cette région de l'Inde.

Nous restâmes en quelque sorte les témoins des effets de la famine qui désolait toutes les contrées avoisinantes. Pendant que nous vivions dans cette île au milieu de la paix et de l'abondance, les pays au nord étaient en proie à une disette et à des désordres suivis de catastrophes sanglantes. Chaque jour accouraient à nous de nouvelles émigrations de malheureux échappés avec peine à toutes les horreurs qui désolaient leurs foyers. Toute la côte orientale de Bombay se couvrait de cadavres ou de mourants. Ce qui me frappa le plus, et je puis ajouter ce qui me causa l'impression la plus pénible dans cette espèce de *reflet* de la famine, fut la merveilleuse patience, ou ce qu'en Europe nous eussions appelé la résignation chrétienne, des victimes. Je voyais tous les jours ces pauvres Indiens, je les voyais livrés à toutes sortes de détresse; mais je n'entendis jamais une plainte sortir de leur bouche, je ne leur surpris jamais un geste d'impatience. Ce qui était plus extraordinaire encore, d'immenses groupes d'individus mourant de faim venaient s'asseoir autour du feu sur lequel avait cuit le riz qui leur était destiné. Là, ils attendaient avec calme que les diverses rations leur fussent mesurées et distribuées, opération qui souvent durait plus d'une heure, pendant laquelle leur nourriture était à deux ou trois pas de distance et à la portée de leurs mains. Enfin, dans tout le cours de cette famine, on laissa exposer dans les places et autres lieux ouverts de la ville

d'immenses tas de riz, nuit et jour, saus gardes, sans surveillants, et pas un seul sac ne fut volé ni ouvert.

J'aurais dû dire que des souscriptions considérables eurent lieu pour le soulagement de la multitude affamée. Les riches indigènes, les Banyans et les Parsis en particulier, se cotisèrent entre eux, et achetèrent plusieurs milliers de sacs de riz pour les étrangers, plus d'une semaine avant que les résidents anglais les imitassent. L'expérience du passé de quelque catastrophe semblable à celle qui nous menaçait explique sans doute comment il se fit que la charité des païens prit ici les devants sur la charité chrétienne. Bientôt les indigènes et les Européens se concertèrent pour cette bonne œuvre. D'énormes marmites furent dressées sous un pittoresque bosquet de cocotiers, à un demi-mille du fort; et, comme en général un Hindou, serait-ce pour sauver sa vie, ne mangerait pas une bouchée d'aliment s'il avait été préparé par un individu d'une autre caste que la sienne, on eut soin de se procurer des cuisiniers dont le front était marqué du signe caractéristique, rouge ou jaune. J'ai vu plusieurs malheureux, expirant d'inanition, refuser la nourriture qui leur était offerte, parce qu'il y avait doute sur les mains par où elle avait passé.

Il y eut quelques exceptions à cette règle, comme je le dirai en décrivant les horreurs des pays où la peste s'unit à la famine pour balayer des tribus entières. Là, les lois, les coutumes, les vieux préjugés, les vieilles mœurs, furent foulés aux pieds. La faim et le désespoir entraînèrent des masses à commettre des forfaits dont l'idée seule eût révolté chacun en particulier dans des temps ordinaires; mais à Bombay tout se passa avec une régularité édifiante.

L'événement que je vais raconter fit seul du bruit à cette époque. Onze Hindous, appartenant à une des castes

les plus scrupuleuses, traversaient Guzerat, se rendant de Cutch à Bombay. Parvenus au village de Bhownagur, la plupart d'entre eux étaient épuisés par la faim, la maladie et la fatigue, lorsqu'ils rencontrèrent une vache. Poussés par l'irrésistible instinct du besoin, ils égorgèrent l'animal, et en dévorèrent avidement la chair crue. Cette action paraîtra toute naturelle à mes lecteurs d'Europe; mais il faut qu'ils sachent que dans tout l'Hindoustan la vache étant un animal réputé sacré, tuer et manger une vache est une abomination inouïe; la mort seule des onze sacriléges pouvait expier leur profanation. Le thakore, ou chef du village, donna l'ordre qu'ils fussent tous les onze exécutés sur la place où le crime avait été commis.

Cet acte de juridiction indienne aurait passé sans exciter la moindre réclamation, si une question curieuse d'autorité locale ne se fût élevée entre le thakore orthodoxe et les magistrats anglais. Comme chef d'une province adjacente, le thakore était ce qu'on appelle, malgré la légère contradiction des termes, un tributaire indépendant; mais étant aussi propriétaire sur les domaines des Anglais, on prétendit qu'il pouvait être traduit devant les tribunaux britanniques. Il fut heureux pour ce fonctionnaire que les limites de son allégeance ne fussent pas encore distinctement marquées. Il en fut quitte pour une remontrance, quant au passé, mais il lui fut signifié qu'à l'avenir, se trouvant prévenu, son indépendance ne l'empêcherait pas d'être justiciable des cours de justice du gouvernement britannique.

Cependant la famine avançait toujours sur Bombay avec les autres fléaux qui marchent à sa suite. Le gouverneur de la présidence dut recourir à de nouvelles précautions. Comme la peste ne pouvait manquer d'arriver, selon son usage invariable, on construisit de vastes

hangars de cent toises de long, sur la pelouse située au pied du glacis. On appela de toutes les stations frontières les chirurgiens des divers établissements militaires ou civils, pour leur confier la direction de ces infirmeries improvisées. Elles furent bientôt remplies ; car on se fit une règle de ne rejeter aucun individu qui demandait les secours de la médecine. J'accompagnai volontiers nos docteurs dans les visites de leur service, et je fus souvent témoin de scènes déchirantes. Je n'oublierai jamais une jolie petite malade de cinq à six ans, à qui nous demandâmes où était son père. Elle nous montra du doigt une natte où il était mort ; et, quand nous lui demandâmes où était sa mère, elle fit le même signe vers une femme.... Morte aussi ! Elle était venue, à ce qu'elle croyait, de l'Inde septentrionale, mais sans savoir exactement de quel pays ; elle ignorait le nom de sa famille, et, selon toute apparence, n'avait pas d'autres parents que ce père et cette mère, qui venaient d'expirer depuis une heure. Je ne sais quel intérêt pénible m'attirait à chaque nouvelle scène de ce drame affreux. J'allais de bonne heure, chaque jour, en chercher le spectacle sur les places, le long des routes, et surtout près des lieux de débarquement, qui se couvraient continuellement de cadavres d'individus de tout sexe et de tout âge, morts pendant la nuit. Quelques-uns respiraient encore, et je rencontrai plusieurs enfants qui, semblables à la petite fille de l'hôpital, ayant survécu seuls à toute leur parenté, allaient d'un corps à l'autre, sans se douter encore de toute l'horreur de leur situation. Il paraissait étrange d'abord que les plus jeunes et les plus faibles de la famille fussent les derniers à périr ; mais probablement la raison en était que les pères et mères s'étaient privés eux-mêmes pour apaiser de préférence la faim de leurs enfants. C'est ce qui arriverait, je crois, dans tous les

pays du monde ; mais plus naturellement encore devait-il en être ainsi chez un peuple dont toute la vie est une suite d'actes d'abnégation personnelle. Il était consolant de voir que ces orphelins n'étaient jamais abandonnés, mais qu'il y avait toujours un père ou une mère pour eux dans la caste à laquelle ils appartenaient.

De même, tous les corps de ceux qui succombaient dans la nuit, soit de faim, soit de maladie, soit de fatigue, trouvaient toujours quelqu'un pour les ensevelir, quoique le plus souvent ils n'eussent d'autre recommandation que le signe distinctif dont j'ai parlé, peint sur le front.

Tous ces cadavres, ainsi que ceux des malheureux morts à l'hôpital ou chez leurs hôtes de Bombay, étaient transportés immédiatement au delà de la plage de Back-Bay pour y être brûlés, suivant l'usage immémorial du pays. Je ne suis pas très-sûr, mais je crois que toutes les castes de l'Inde brûlent leurs morts, et il faut convenir que cette cérémonie funèbre a quelque chose de solennel et d'antique qui parle même aux imaginations de nous autres Européens.

Peu de gens savent probablement jusqu'à quel point un cadavre peut être facilement et promptement consumé; peu de personnes encore savent que toute cette dépouille mortelle laisse à peine quelques onces de cendres blanches :

Expende Annibalem : quot libras in duce summo....

Tout le reste est sublimé ou se volatilise dans l'atmosphère, sous forme de vapeur, afin d'être un jour rendu aussi à sa terre originaire, et d'y jouer un nouveau rôle dans la vie végétale et animale.

J'allais généralement seul assister à ces nombreuses funérailles ; car peu d'Anglais pouvaient comprendre

quel plaisir je trouvais à voir brûler tous ces corps d'Indiens. Un de mes amis, entre autres, que sa curiosité sur tout autre objet relatif aux mœurs de l'Inde aurait dû, selon moi, rendre mon compagnon inséparable dans ces promenades, me quittait toujours au moment où nous approchions de la courbure que décrit la côte. Là s'élevait la flamme des bûchers. Il habitait une délicieuse maison dans le bois planté sur le revers de la colline de Malabar, au delà de la baie; mais, quoique ce fût son chemin de me suivre, j'avais beau faire, il tournait bride à l'entre-croisement des routes, et faisait un détour d'un mille pour éviter le spectacle qui avait pour mes yeux un si singulier attrait de fascination.

La baie Back est formée par deux caps qui se projettent dans la mer : l'un, appelé la pointe de Malabar, est élevé et boisé; l'autre, appelé Coloba, est plus bas et découpé en petites îles bien connues des marins, d'abord par les arbres en petit nombre, mais d'une taille remarquable, qui les distinguent de la terre ferme, et puis par un phare magnifique placé à leur extrémité méridionale. Le rivage qui, entre ces deux caps, dessine une ellipse semi-circulaire, est bordé par une plate-bande de sable, immédiatement au-devant d'une épaisse ceinture de cocotiers. Ces arbres sont si rapprochés les uns des autres, qu'ils abritent de nombreuses cabanes d'Hindous, qu'on aperçoit à peine à travers le riche feuillage d'un taillis de plantains, de figuiers et de citronniers. Ces cocotiers, quelque hauts qu'ils soient, ne peuvent rivaliser avec le grand palmier, le plus gracieux et peut-être le plus caractéristique des arbres de l'Orient. On aurait tort de s'imaginer que son tronc n'est qu'une longue perche droite, ou de supposer qu'un bois de ces arbres ressemble à une plantation de sapins ou aux monotones pins sauvages d'Amérique. Je ne me rappelle pas, dans

le fait, en avoir vu un seul qui fût tout à fait droit ou d'une taille uniforme, depuis le sol jusqu'au magnifique panache dont il se couronne. Pour se familiariser en Europe avec l'aspect des cocotiers, il faut avoir vu les dessins de Daniel ou de Baillie-Fraser, artistes admirables qui ont également bien rendu la physionomie du paysage indien.

Le tronc du cocotier s'élève de terre avec une épaisseur calculée de manière à avoir un grand degré de force jusqu'au point où la longueur du levier supérieur devrait naturellement le faire rompre ; mais ce renflement décroît en une tige plus mince, qui commence par s'incliner légèrement d'un côté, pour se relever ensuite de l'autre avec grâce. Vers le sommet, avant d'atteindre le gros bouquet de fruits déposé sous les feuilles, la tige devient un moment plus large, et va se perdre enfin dans la verdure du panache. Je ne sais s'il faut regarder la terminaison du cocotier comme composée de branches ou de feuilles, quoique ordinairement on parle de ses longs rameaux qui s'étendent de tous côtés, comme des feuilles, à une longueur variable de dix ou vingt pieds. Ces rameaux ressemblent, par leur structure, à une plume d'autruche. Mais je reviens à mon récit.

Quels beaux sujets pour un pinceau comme celui de Turner, que les bûchers funèbres de Bombay ! Je me suis maintes fois souvenu de son grand tableau de Rizpah veillant sur les morts, lorsque je passais des heures entières à voir sortir du bois de cocotiers de Bombay des groupes d'Hindous qui portaient les restes d'un ami ou d'un inconnu de leur caste, trouvé sans vie sur le chemin, ou qui avait expiré à l'hospice. Pendant que les uns lavaient le corps dans la mer, les autres construisaient un bûcher oblong, d'un ou deux pieds de haut sur cinq

ou six de large, et la malheureuse victime de la famine y étant déposée, on la recouvrait encore de quelques morceaux de bois. Le feu allumé, les Hindous s'accroupissaient sur le sable, près du bûcher, du côté d'où venait le vent, et ils observaient le plus profond silence. Je n'ai jamais aperçu sur aucun de ces visages le moindre signe de ce que nous appellerions émotion. Le trait le plus caractéristique de la physionomie des Hindous est le calme dans toute espèce de souffrance. En suivant avec attention le progrès des flammes, je remarquais qu'au bout de quelque temps les parties osseuses du plus maigre de ces cadavres aidaient matériellement au feu qui les consumait. Chaque fois qu'un membre se détachait du corps, c'était avec la même indifférence, ou du moins le même sang-froid, que les assistants le replaçaient sur les tisons. J'ai fréquemment traversé des centaines de ces bûchers funéraires, à chacun desquels étaient silencieusement occupés cinq ou six hommes.

En temps ordinaire, la mortalité de Bombay peut se calculer par le chiffre de dix-sept décès par jour, ou d'un décès par neuf mille six cent quatre-vingt-sept personnes, ce qui donne le total annuel de six mille deux cent cinq personnes, ou d'un mort sur vingt-six habitants. Pendant la famine, les décès additionnels dépassèrent quinze par jour, le chiffre de la mortalité quotidienne variant de trente à quarante. Quelquefois ce chiffre triplait ou quadruplait, quand des circonstances accidentelles augmentaient le nombre des victimes de la disette.

Je visitais habituellement ce triste spectacle le matin, quand l'humide brise de terre expirait dans le calme, et le soir, quand la délicieuse brise de mer, qui fraîchissait au cœur du golfe, épanouissait les panaches des cocotiers. Le matin, toute la baie, non-seulement entre les

deux promontoires, mais jusqu'à son plus lointain horizon, restait aussi polie qu'une feuille de cristal, sans que la plus petite vague allât se dérouler sur le sable. Les bûchers étant placés sur l'extrême bord de la plage, on voyait s'élever à des intervalles à peu près égaux cent colonnes de vapeur, dont les chapiteaux dépassaient les plus hauts cocotiers. Ce qui ajoutait encore au caractère mystérieux et solennel de cette scène était l'immobilité complète des arbres et le silence qui régnait au loin. N'eût été un cadavre échappant parfois des mains qui le lavaient dans les flots, n'eût été un mot à voix basse qu'échangeaient entre eux ceux qui préparaient un nouveau bûcher, ou bien une bouffée de vent qui venait par hasard réveiller la flamme d'un bûcher à demi éteint, on aurait pu croire assister à une vision fantastique. J'allais et venais sur cette triste plage, passant presque inaperçu parmi les Hindous, comme si j'eusse été invisible. De toutes parts je voyais, à travers les flammes et la fumée, des têtes, des bras, des corps à demi consumés, se confondant avec les tisons, et chaque bûcher entouré et entretenu par un groupe d'Hindous silencieux, aux yeux caves et aux joues creusées par la faim.

Une circonstance frappante, et toute matérielle, me révélait encore près de là toute l'étendue des calamités qui désolaient cette région de l'Inde. En temps ordinaire, lorsqu'il y a tout au plus vingt décès par jour à Bombay, le bois porté journellement au bazar suffit pour toutes les funérailles ; mais quand la famine de 1812 se fut déclarée à Marwar, à Cutch, à Guzerat, et dans les autres provinces du Nord, quand des multitudes d'Hindous affamés fondirent sur la présidence, la plupart pour y mourir, le bois à brûler devint un article d'importation qui attira l'attention des spéculateurs. On apercevait donc constamment, à quelques centaines de toises de la baie

Back, une longue ligne de navires côtiers à l'ancre, en vue de ces bûchers qui ne cessaient de brûler nuit et jour. Ces navires étaient chargés jusqu'à mi-mât de fagots et de bûches bien sèches, taillées à la longueur convenable.



XI

La plaie des sauterelles.

J'ai dit que nous n'avions à Bombay qu'un petit épisode du tragique spectacle dont l'Inde offrait en ce temps-là le hideux tableau. On n'interrompit ni ses affaires ni ses plaisirs dans notre heureuse présidence; il n'en était pas de même à Guzerat, et, avant d'aller plus avant, j'ai à parler d'un autre fléau. On ne connaît guère en Europe les sauterelles que par ce qu'on en lit dans l'Écriture, et les mœurs de ces insectes ne sont pas généralement connues dans l'Inde même. Je me souviens d'avoir rencontré un Anglais qui, pendant un séjour de quinze ans dans l'Orient, n'avait vu que trois fois des sauterelles, une fois volant, et deux fois préparées par un cuisinier dans un *curry*. Pour moi, je n'en avais encore vu que dans un muséum; mais on m'avait décrit leur passage comme ressemblant à un ouragan de neige (de neige noire, bien entendu), envoyant au loin le frémissement de quelques millions de billions d'ailes, et traversant l'air comme un déluge pendant trois fois vingt-quatre heures.

Le capitaine Beaufort, qui a publié un livre si intéressant sur la Caramanie, me racontait qu'étant à Smyrne, en 1811, il avait eu l'occasion de calculer l'espace occupé par une armée de sauterelles qui allait du sud au nord. Le consul eut besoin d'envoyer un messager au bacha de Sardis, dans l'Asie mineure, c'est-à-dire dans une

direction à angle droit vers les sauterelles. Le messager parcourut quarante milles à cheval avant de se trouver en deçà de la colonne mouvante de ces insectes voraces. On vérifia, au moyen d'un télescope de poche, que la hauteur de la colonne ne pouvait être de moins de trois cents toises, et qu'elle ne franchissait que sept milles par heure. Ce passage dura trois jours et trois nuits sans intermission apparente. Comme les sauterelles se succédaient l'une à l'autre avec un intervalle de trois pieds environ, et n'étaient qu'à un pied au-dessus l'une de l'autre, il fut calculé que cet essaim immense se composait au moins de 168 608 563 200 000.

On tendrait vainement son esprit pour concevoir un pareil nombre : c'est comme si on prétendait juger de la distance des étoiles fixes ou de la vélocité des rayons solaires. Quand on nous dit que la lumière parcourt en une seconde un milieu de 192 000 milles, nous restons étourdis ; mais si on ajoute que, dans le même espace de temps, elle ferait huit fois le tour de la terre, nous commençons à pouvoir arrêter notre pensée sur quelque chose de compréhensible.

De même, pour assister l'imagination, le capitaine Beaufort détermina que, si on avait pu entasser en un monceau toutes les sauterelles qu'il avait vues, ce monceau eût excédé en dimension plus de 1030 fois la plus haute pyramide d'Égypte, et que, si on les avait étendues par terre en un ruban d'un mille et un huitième de largeur, ce ruban aurait suffi pour entourer le globe !

Ayant laissé un peu rouiller mes études d'arithmétique, je me trouvai embarrassé pour traduire en paroles l'énorme chiffre de 168 608 563 200 000 ; mais, afin d'éviter toute erreur, j'écrivis à l'un des plus fameux astronomes et mathématiciens de Londres pour le prier

de vouloir bien éclairer mon ignorance. Voici sa réponse :

« Il y a une différente manière de supputer les millions en France et en Angleterre.

« Les Anglais classent leurs nombres en groupes de six dans l'ordre ascendant de mille, millions, billions et trillions, etc. Ainsi vos quinze chiffres feraient :

Billions.	Millions.	Mille.
168	608 563	200 000.

« Les Français classent leurs nombres par groupes de trois, dans l'ordre ascendant de centaines, mille, millions, billions, etc.; de sorte que les mêmes quinze chiffres feraient :

Trillions.	Billions.	Millions.	Mille.	Cent.
168	608	563	200	000. »

Puisque je me suis laissé aller à parler millions, je dirai que ce total prodigieux de quinze chiffres n'est que le quart du nombre de milles que parcourent les ondulations de la lumière dans une seconde, à savoir : 600 000 000 000 000 [1].

Or, il n'est pas impossible que ces sauterelles ne fussent que la queue de la même colonne dont je vais décrire les ravages dans les contrées situées beaucoup plus loin à l'est que la Terre-Sainte :

Des myriades de ces insectes destructeurs parurent dans les provinces orientales du Bengale vers le commencement de 1810, d'où ils se dirigèrent vers le nord-ouest, à travers ce qu'on appelle l'Hindoustan proprement dit, comprenant les provinces supérieures de l'Inde, mais non la péninsule, ainsi désignée géographique-

1. Herschel, *Traité de la lumière.*

ment. En 1811, ils attaquèrent d'abord la grande province de Marwal, et de là longèrent les bords des déserts occidentaux de l'Inde. Les pluies annuelles manquèrent ou furent si rares que les sauterelles eurent bientôt dépouillé le pays de la dernière herbe de la végétation. Cela fait, elles se portèrent en masse au canton nord-ouest de Guzerat, nommé Putteen, et allèrent ensuite balayer la province de Kattiwar. S'étant avancées au sud jusqu'à la ville de Baroach, sur la rive droite du fleuve Nerbudda, qui se vide dans le golfe de Camboye, à un degré et demi sud du tropique, et à trois degrés environ de latitude, ou soixante lieues au nord de Bombay, elles furent arrêtées par le commencement des moussons en 1812. Ce fléau horrible disparut alors de ces malheureuses contrées, sans qu'on sût d'où il venait ni où il allait se perdre ; peut-être n'était-ce, comme je le disais tout à l'heure, qu'un détachement de cette colonne que le capitaine Beaufort avait vu à Smyrne.

La destruction causée par les sauterelles à Guzerat fut presque universelle. Dans l'été de 1811, toute la partie occidentale de la province semblait couverte d'une riche culture ; mais quand on voulait examiner les épis, on ne trouvait plus de grain, les sauterelles n'ayant laissé que la tige, comme indigne d'elles. Vint ensuite la sécheresse de Marwar, qui, d'accord avec le fléau de ces abominables insectes, poussa comme un torrent vivant les malheureux habitants de ce pays sur le territoire de Guzerat ; mais cette émigration tumultueuse rencontra bientôt la misère qu'elle croyait fuir, lorsqu'en 1812 l'absence des pluies dans le Guzerat eut achevé de détruire les récoltes dans les cantons épargnés par les sauterelles. La population venait de doubler au moment où les ressources étaient tout à coup réduites à la dixième partie de leur taux accoutumé.

Le capitaine Carnac a décrit avec beaucoup de détails cette calamité dans les *Mémoires de la société littéraire de Bombay*. L'augmentation du prix des grains ajouta aux justes appréhensions des habitants. Chaque famille s'empressa de cacher ses provisions, et des accapareurs accélérèrent la famine. L'obstination aveugle et inexplicable des fugitifs de Marwar émoussa en partie la sympathie qu'inspirait d'abord leur détresse. Soit que l'empressement avec lequel ils avaient été secourus en arrivant à Cuzerat leur eût fait croire qne la main de la charité ne leur refuserait jamais ses dons, soit indolence naturelle ou cette infatuation qui accompagne souvent l'extrême infortune, ils repoussèrent les moyens certains de subsistance qu'on leur offrait avec du travail, et cela tout en sachant bien qu'il y avait pour eux la certitude de la mort. Des bandes de ces exilés de Marwar, après avoir erré dans le Guzerat comme des troupeaux, venaient tomber aux faubourgs des grandes villes ou sur les routes, hommes, femmes et enfants, masse compacte de mourants et de morts; car les maladies les poursuivaient aussi bien que la faim, entre autres la petite vérole confluente, qu'ils apportaient aux pays où le désespoir leur faisait faire irruption.

Une scène toujours touchante dans cette horrible tableau était la vue des petits enfants qui s'efforçaient en vain de tirer leur subsistance des seins taris de leurs mères, implorant elles-mêmes sans succès une goutte d'eau pour apaiser leur soif. L'excès du malheur amena enfin une sorte d'indifférence. Tous les sentiments généreux que j'ai admirés à Bombay, comme expression du caractère national, s'éteignirent ici en peu de temps. Les distinctions de caste furent maintenues les dernières, mais elles disparurent aussi à la longue, et l'on vit des bramines vendre leurs femmes, leurs sœurs, leurs en-

fants et toute leur parenté, pour la bagatelle de deux ou trois roupies, à ceux qui voulaient s'en charger. Le capitaine Carnac dit avoir vu un enfant, vivant encore, arraché par une meute de chiens affamés aux bras de sa mère, qui, incapable de parler, n'avait plus que la force de suivre des yeux l'objet de sa tendresse. D'autres enfants poursuivirent les chiens; mais ces animaux, devenus extraordinairement féroces depuis qu'ils avaient goûté la chair humaine, se retournèrent contre ces innocentes créatures, et leur montrèrent leur gueule déjà rouge du sang de leur proie.

J'ai dit quelle était à Bombay la résignation patiente des Hindous autour des marmites où cuisait le riz destiné à leur être distribué; mais dans le Nord, où la famine régna dans toute son horreur, et où c'était la majorité de la population qui souffrait de la faim, ce fut tout autre chose. Les uns succombèrent par la précipitation de leur voracité; les autres, victimes des ruses qui leur faisaient obtenir double ration; et il y eut des enfants écrasés sous les pas des pères et des mères qui se jetaient sur les aliments avec une effrayante avidité.

Enfin on ne vit pas à Guzerat, comme à Bombay, ces funérailles que j'ai essayé de décrire. Ici le respect pour les morts n'exista pas plus longtemps que la sympathie pour les mourants. Les corps des pauvres Marawis qui expiraient pendant la famine restaient abandonnés aux lieux où ils succombaient; indifférence fatale à laquelle le capitaine Carnac attribue, non sans raison, la peste contagieuse de 1812 et la mortalité toujours croissante. A Baroda, siége du gouvernement, où il périssait jusqu'à cinq cents individus par jour, on maintint encore assez d'ordre pour assurer l'ensevelissement ou les obsèques par le feu; mais à Ahmédabad, la mortalité fut si considérable, que ces précautions étaient impossibles à réali-

ser. Il ne périt pas moins de cent mille personnes dans cette ville, c'est-à-dire à peu près la moitié de la population. Telle fut la consommation du bois pour brûler les morts, qu'après avoir démoli des maisons pour y subvenir, les corps à demi consumés, qu'on trouva deux années et demie après sur les bords du Sabbur-Muttie, prouvèrent jusqu'à quelles extrémités furent réduits les Hindous pour rendre les derniers devoirs à leurs parents. On raconte encore qu'il fallut avoir recours aux femmes pour enlever les corps et les livrer aux flammes, incident inouï dans les annales de ce peuple, et qui démontrerait que les femmes, en de telles circonstances, conservent plus longtemps que les hommes leur force et leur courage. Il fut remarqué aussi que dans toute la contrée, à l'exception d'Ahmédabad, la population mahométane ne souffrit pas aussi cruellement que celle des Hindous, ce qu'on attribua à leur usage de nourriture animale; et toutefois, à Kaira, les Européens périrent en plus grand nombre que les mahométans ou les Hindous.

« Je ne saurais, dit le capitaine Carnac, évaluer le nombre des habitants de Marwar qui succombèrent dans cette famine. A Baroda, où rien ne fut épargné pour les sauver, j'ai rencontré quelquefois dans les faubourgs jusqu'à cinquante cadavres que les agents du gouvernement n'avaient pas eu le temps d'ensevelir; mais tout ce que j'ai vu et entendu dire me porte à croire que sur cent de ces malheureux il en retourna tout au plus un dans son pays natal. »



XII

Un natch indien. — Une cérémonie religieuse.

« Au milieu de la vie, nous sommes dans la mort. » Cette vérité du poëte nous est répétée si souvent, avec tant de variantes, que notre oreille se blase sur les mots qui l'expriment, et nous n'y faisons plus attention. Bien plus, nous ne retirons pas toujours des événements tristes comme ceux que je viens de décrire la leçon salutaire qu'ils renferment pour nous. Je me rappelle que cette horrible famine dont je fus témoin m'intéressait beaucoup plus comme un spectacle curieux que comme une source de réflexions morales : il fallut un incident tout contraire pour me faire retourner le tableau, et frapper mon imagination par le contraste. Un jour, après avoir passé plusieurs heures parmi les malheureux Indiens mourant de faim et réduits en cendres, un ami vint me chercher pour me conduire à une fête locale, à une espèce de bal ou *natch* que donnait un seigneur persan nommé Mohamed Ali Khan, alors résidant à Bombay. Il est singulier que cette brillante fête, dont le but était de dissiper la tristesse, me fit éprouver justement le sentiment de mélancolie que toutes les horreurs de la matinée n'avaient pu exciter en moi.

Mon digne ami Mohamed Ali ne savait pas un mot d'anglais, ni moi un mot de persan. Néanmoins nous nous entendîmes assez bien, grâce à un appareil de fumeur qu'on appelle un *killian*, et qui ne diffère guère de

l'hooka, si souvent décrit par les voyageurs de l'Inde. La vertu sédative ou conciliante de cette variété charmante de la pipe réside, je crois, autant dans le bruit ou gargouillement produit par le passage de la vapeur à travers l'eau, que dans l'espèce de demi-ivresse divine qui résulte des fumées du tabac et autres herbes odorantes dont se composent les délicieux *chillums* de l'Orient. Toutes les dames, je le sais, sont d'accord pour maudire l'usage du tabac, et peut-être même celles qui voudraient bien quelquefois oser se le permettre à elles-mêmes. Dans le fait, quand on a vu la douce extase et le parfait contentement d'une porteuse irlandaise, qui fume peut-être encore au moment où j'écris, dans la place de Covent-Garden, avec une pipe aussi noire que sa main, et longue de douze lignes au plus, peut-on prétendre qu'il existe une jouissance égale pour les mortels, n'importe leur rang ou leur richesse ?

Le vin et les autres liquides généreux, quelque bonheur qu'ils nous procurent d'abord, nous font généralement payer ce bonheur si cher à la longue, si on énumère les migraines, les maux de cœur, les duels, les dyspepsies, et le diable sait combien d'autres inconvénients qui en sont la conséquence, que je doute qu'aucun homme, au delà de cet âge si mal à propos nommé l'âge de discrétion, puisse se rappeler avec une satisfaction sans mélange les jours où il se livrait au plaisir de boire. Mais c'est tout autre chose pour le *vertueux* tabac. Je pourrais presque, quant à moi, faire l'histoire chronologique de chaque pipe, hooka, killian et cigare que j'ai fumés depuis mon premier voyage en mer, sans réveiller le moindre remords. Qui pourrait en dire autant, je le demande, de tous les verres qu'il a vidés ? Au travers des douces vapeurs qui s'élèvent devant les yeux demi-fermés de mon imagination, quand j'évoque mes souvenirs de

fumeur, je retrouve des centaines d'heures paisibles, d'une félicité aussi complète que peut en espérer notre pauvre nature. Dans les nuages sortis de la pipe, je revois des amis depuis longtemps partis, soit pour des pays lointains, soit pour l'autre monde, mais toujours présents à ma mémoire, tels qu'ils étaient jadis. Avec les onduleuses vapeurs du killian et de l'hooka m'apparaissent des groupes de têtes en turbans, des tours de pagodes, de riches bocages de cocotiers, les hauts minarets et les temples de je ne sais combien de religions. J'entends encore la voix gutturale de l'Arabe, les intonations plus douces du dialecte malais (cet italien de l'Orient), ou l'accent aigu du joyeux Chinois. Quel délicieux arome envahit de nouveau tous mes sens au seul souvenir de ces cigares de la Havane, si bien nommées *puros* par les Espagnols! A chaque bouffée qu'exhale mon imagination, je crois échanger un signe de courtoisie avec ces graves hidalgos, qui certes sont les plus agréables compagnons du monde, soit dans les rues de la Corogne, soit dans les brûlantes places de Lima, la cité des rois aux portes d'argent, ou plus loin encore dans le célèbre port d'Acapulco, cet *Eldorado* des marins, dont le nom s'associe à ces galions chargés de piastres.... hélas! que nous ne capturerons plus. Je ne dis rien de ces parties sans nombre avec mes compatriotes et mes camarades de bord, qui, dans la mémoire de tout loyal marin, doivent se confondre avec la fumée du tabac, dans toutes les latitudes et longitudes de ce meilleur des mondes, sur lequel plus je vis, plus j'apprends à me plaire.

Rien de plus facile que de blâmer les jouissances auxquelles nous ne saurions participer, soit par goût, soit par les prohibitions de notre âge, de notre rang, de notre sexe ou de notre fortune. Aussi, quand je vois des gens faire la moue à l'approche d'une troupe de braves

Irlandais, avec un petit volcan chacun au coin de la bouche, ou quand j'entends quelque moraliste exténué exprimer l'horreur que lui cause un dandy du Yacht-Club savourant un cigare, je me dis que ces censeurs dégoûtés s'arrangent secrètement avec leur égoïsme ou leur conscience délicate pour s'absoudre de leurs péchés mignons, en condamnant ceux qui ne sont pas une tentation pour eux.

L'habitude de fumer, comme celle de boire, « comme toute sorte d'exercice, » dit le pauvre Beppo de lord Byron, peut être poussée assez loin pour convertir celui qui s'y livre en un vrai réchaud. Dans le poste des aspirants (mine intarissable de termes énergiques et d'ingénieuses comparaisons), ces fumeurs intrépides sont comparés aux formidables combustibles d'un brûlot, appelés des *Belzébuths*, dont les principaux ingrédients sont le soufre et la poudre. Mais si on se contente de fumer avec modération et d'après les règles de la bonne compagnie, le tabac est excellent pour charmer maintes heures de fatigue et d'ennui, pour exciter l'inspiration littéraire, pour éclairer les sentiers obscurs de la science, pour dompter les exaspérations de la colère, égayer enfin le rendez-vous d'amis et en bannir la froideur. Je me rappelle même des réunions où l'on s'attendait à voir éclater la discorde, et qui se terminaient très-cordialement, grâce à l'heureuse distribution d'un paquet de cigares, première qualité, faite à des hommes dignes de les apprécier, mais qui ne s'attendaient guère à une semblable bonne fortune. Un cadeau sous une forme d'or ou d'argent monnayé choque un esprit délicat, tandis que l'offre adroite d'une bagatelle fait naître de meilleures dispositions que ne pourrait faire un service de plus haut prix. Aussi l'influence magique du tabac à fumer est reconnue par tous les peuples, depuis le plus

grossier sauvage parmi les hommes rouges de l'Arkensaw et du Missouri, jusqu'à l'Asiatique le plus policé. En vérité, je suis persuadé que les conférences et les assemblées à protocoles de notre diplomatie européenne auraient des résultats beaucoup plus pacifiques, si chaque congrès commençait par se procurer une bonne provision de pipes ou de cigares. Ne voyons-nous pas déjà les négociateurs obligés d'avoir recours à la recette merveilleuse que je leur conseille sous une autre forme, en échangeant des tabatières?

Quoi qu'il en soit, après cette digression de marin et de fumeur, on croira sans peine que je n'avais aucune objection à faire contre le killian de mon ami Mohamed, lorsque je me vis assis sur le triple tapis et l'épaisse natte de son parquet de Bombay, jeune que j'étais alors, avant que la faiblesse de ma tête et de mon estomac m'eussent bien malgré moi forcé à abandonner le tabac et tant d'autres bonnes choses, excepté la diète indienne du riz à l'eau.

Il n'y avait pas de chaises chez Mohamed, mais çà et là je ne sais combien de coussins élastiques richement brodés et de toutes sortes de formes. Les Chinois sont, je crois, la seule nation de l'Orient qui se serve de chaises, de tables et de sofas comme ceux d'Europe. Je dois dire cependant que, quoique ce soit d'abord assez agréable de se dandiner ou de se rouler sur le parquet, au milieu d'une pile de coussins, cela finit par être assez fatigant. Les Persans s'agenouillent généralement, et, rapprochant les deux pieds l'un de l'autre, s'asseyent sur leurs talons avec les semelles presque en l'air. Cette attitude devient, dit-on, très-commode au bout de quelque temps, quoique les Européens la trouvent d'abord intolérable, peut-être à cause de leurs habits étroits, comparés aux costumes des Asiatiques. Je re-

marquai chez Mohamed que toute la société, excepté les Anglais, quittait ses souliers ou ses pantoufles à la porte, et je fus un peu désappointé qu'on ne m'obligeât pas à me conformer aux usages du pays. Notre hôte ne voulut pas qu'il en fût seulement question, mais il nous laissa ôter nos chapeaux, quoique lui et ses compatriotes gardassent leurs turbans sur la tête.

Après que nous nous fûmes envoyé les uns aux autres quelques légers nuages de fumée de tabac, on nous servit une petite tasse de moka qui eût rempli tout au plus deux dés de femme, mais qui contenait l'essence de deux ou trois tasses de ce café délayé que nous buvons dans nos climats dégénérés. Le café de Mohamed était noir comme l'encre, et si riche en arome, que tout l'appartement en fut aussitôt parfumé. Il avait aussi une autre vertu puissante qui produisit en nous une exaltation d'idées suffisante pour transporter l'imagination dans les réunions analogues des contes arabes. Il manquait peu de chose pour compléter le tableau ; car tout était autour de nous en harmonie avec ces scènes si heureusement décrites, et qui se sont si bien emparées de notre esprit depuis l'enfance, que la réalité vient encore les embellir. On peut comparer ces descriptions aux paysages d'un bon peintre, qui ne sont pas les serviles copies ni de la forme individuelle des objets, ni des teintes accidentelles de la nature, mais des groupes choisis avec goût, colorés de manière à écarter tout ce qui n'est que vulgaire dans la vérité locale, et à conserver beaucoup de ce qui est essentiellement pittoresque. Il en résulte que l'effet est plus fidèle à la nature générale, ou du moins plus flatteur aux yeux que les scènes détachées elles-mêmes.

Les contes merveilleux auxquels je fais allusion, considérés comme tableaux, prennent très-facilement dans

nos imaginations la place des originaux ; et, lorsque nous arrivons en présence de ceux-ci, nous ne croyons plus voir que des peintures. Je fus du moins, pour ma part, tellement sous l'influence de cette illusion, ou mirage poétique, que j'eus quelque peine, même après quelque séjour dans l'Inde, à remettre les choses à leur place. Je ne pouvais me promener dans un bazar ou visiter une demeure indienne sans me rappeler un des récits de la sultane Scherazade, dont le bazar ou la demeure de mon hôte semblait traduire quelque incident. De même, je continuai longtemps à ne pouvoir passer devant la porte d'un Hindou, devant laquelle un habitant basané de l'Orient tournait la roue du potier, sans me reporter à ces belles narrations de l'Écriture, dont la première impression ne s'effacera jamais de ma mémoire.

J'ai déjà cité comment j'avais retrouvé le lit du paralytique de l'Évangile. J'eus une autre fois le bonheur de voir un ouvrier briser accidentellement le vase qu'il avait pris beaucoup de peine à façonner. Il en réunit aussitôt les fragments, ramollit et pétrit de nouveau l'argile, et, avec l'industrie patiente de la fourmi, se mit à reconstruire son vase. Comme ce spectacle me rappelait une image qui m'avait frappé quelque part dans l'Ancien Testament, je voulus chercher le passage, et j'eus le plaisir de trouver ce que je venais de voir rendu littéralement dans le texte suivant de Jérémie : « La parole qui vint du Seigneur à Jérémie lui dit : « Lève-toi « et descends à la maison du potier, et là je te ferai en-« tendre ma parole. » Je descendis alors à la maison du potier, et voici : il faisait son œuvre sur les roues, et le vase d'argile qu'il faisait fut brisé dans les mains du potier, de sorte qu'il fit un autre vase, comme il lui sembla bon de le faire. Alors la parole du Seigneur vint à

moi et me dit : « O maison d'Israël ! ne pourrai-je faire « comme fait le potier ? dit le Seigneur. Regarde comme « est l'argile dans la main du potier ; ainsi tu es dans « ma main, ô maison d'Israël ! » (Jérémie, XVIII, versets 1-6.)

La partie de Mohamed Ali Khan se trouva être un *natch* (un bal) où les invités, tout au contraire des invités d'un bal d'Europe, ne prirent aucune part à la danse. Au lieu de nous faire danser nous-mêmes, on dansa pour nous, et, qui plus est, on nous chanta : ce qui fut fait par une seule et même personne. C'était une célèbre bayadère, très-connue dans l'Inde occidentale, riche et d'un grand talent comme danseuse, talent qui différait autant que possible de celui que nous admirons dans les ballets de notre hémisphère. D'abord, cette artiste était chargée d'une énorme masse de vêtements, si roides à cause de leur broderie, dont les fils d'or et d'argent traversaient le tissu primitif, que tous les plis tombaient à angle droit de sa ceinture à ses chevilles, qu'ils couvraient presque entièrement. Ses épaules et sa gorge s'éclipsaient également sous tant de bandes d'étoffe roulées tout autour, qu'on s'étonnait qu'elle pût se mouvoir sous un pareil fardeau. Je ne sais plus comment elle était coiffée ; mais je me souviens bien qu'elle avait le nez percé comme celui d'une truie, avec un anneau d'or immense, et que son visage et ses cheveux, oints d'huile de coco, reluisaient comme un écu neuf. Ses pieds étaient nus ; elle ne portait pas de gants, et ses avant-bras, ainsi que ses chevilles, disparaissaient sous une multitude de bracelets. Je crois qu'elle avait des sonnettes attachées à ses jambes ; mais c'est ce que je ne pus vérifier, à cause des lourds et nombreux jupons dont j'ai parlé. Toutefois, le bruit que faisait chaque pas et chaque bond de cette célèbre

bayadère était tel, que ses bracelets seuls n'auraient pu le produire.

Sa danse consistait principalement en gestes et en contorsions que tous les Indiens là présents admirèrent beaucoup. Son mouvement le plus répété s'exécutait avec les mains ouvertes ou plutôt contournées l'une dans l'autre, comme si toutes les jointures en étaient désarticulées. Enfin les entrelacements alternatifs de ses bras et de ses jambes, et une sorte de tortillement comique de tout son corps, complétaient cette pantomime plus bizarre que gracieuse. Les tintements des clochettes, ou n'importe de ce qu'elle avait aux jambes, nous avaient fait croire d'abord qu'elle avait caché sous ses vastes jupes quelque tambourin oriental sur lequel elle battait la mesure avec le genou. Par moment, elle s'accroupissait par terre. Là elle restait pendant plusieurs minutes à chanter, ou plutôt à crier avec une voix en fausset, en promenant autour d'elle une grimace qu'elle s'imaginait sans doute nous faire passer pour un sourire languissant. Puis, comme il n'était pas toujours aisé de se relever de cette posture, elle se contentait de fléchir un genou. C'était pour elle un pivot central autour duquel le pied de l'autre jambe décrivait un cercle. Pendant ce temps-là, sa voix se mariait aux voix aigrelettes de deux jolies petites filles qui s'accompagnaient de deux instruments en crin, passablement criards.

Au bout d'une heure ou deux de ces monotones simagrées, il est bien permis de les trouver ennuyeuses, et je soupçonne que, même parmi les Hindous, c'est tout juste un spectacle pour les moments où ils fument silencieusement leurs pipes et boivent leurs frais sorbets. Je vis depuis plusieurs de ces bals de l'Inde, et, quoiqu'il y parût parfois une danseuse trop gracieuse pour que l'art lui-même pût la désigner, et dont la pantomime était

trop simple pour être gâtée entièrement par le mauvais goût, à tout prendre, il est difficile cependant d'imaginer une fête moins agréable pour les Européens. J'ajouterai, comme observation générale, que presque toute espèce de danse, excepté dans les pays où l'intelligence a été très-cultivée, est non-seulement sans grâce et ennuyeuse, mais maussade, très-souvent même indécente, et répugnant au bon goût comme aux bonnes mœurs.

S'il faut tout dire, les scènes de l'Orient, pour ce qui regarde la nature vivante ou la nature inanimée, n'ont guère d'intérêt que hors des maisons. L'économie domestique des habitants est si différente de la nôtre dans tout ce qui touche les agréments aussi bien que la dignité des relations sociales, que nous sommes plus portés à nous révolter de l'indécence des détails de leur vie privée qu'à nous laisser charmer par ce que ces détails ont de nouveau pour nous. Il en résulte que les résidents d'Europe dans l'Inde ne cherchent guère à connaître les usages domestiques des Hindous. Quelques Européens font sans doute exception à cette règle; mais tout ce que j'entendais rapporter à ces curieux plus patients, joint au peu que je voyais moi-même, me fit souvent chercher l'Inde en plein air, avec la ferme résolution de ne plus franchir le seuil des portes.

Ce fut donc avec empressement que je me mêlai à la foule immense qui s'assemble le jour de la pleine lune pour assister à la grande cérémonie annuelle où l'on jette la noix de coco. La mousson de sud-est règne assez régulièrement sur la côte occidentale de l'Inde depuis juin jusqu'à septembre inclusivement. C'est la saison des pluies et de ces brises de mer dont riraient les hardis marins d'une autre latitude, mais qui suffisent pour interrompre le cabotage des délicats Asiatiques. Le jour de la pleine lune est toujours regardé comme sacré par les

habitants de ces parages de l'Inde, parce que c'est l'époque où le mauvais temps va cesser, la navigation et le commerce renaître. Les dieux des vents et de la mer sont alors plus facilement rendus propices; on le suppose du moins, et il faut convenir que cette cérémonie ne manque ni de goût ni de magnificence, quel que soit d'ailleurs son crédit, comme disent nos matelots, « auprès du commis du département des beaux et mauvais temps. »

Toute la population de l'île s'était assemblée sur le rivage, entre la pointe de Malabar et le fort, chacun paré de ses plus beaux habits, dont les blancs tissus flottaient au gré de la brise. Les bramines, qui, comme de raison, marchent en tête, s'étaient réunis en groupe nombreux sur la plage pour officier comme prêtres, et le chef de la caste, s'étant transporté à l'extrême bord de la mer et au milieu du cercle de sa famille, prononçait les prières, que les autres bramines répétaient en chœur après lui. Le chef des banyans jeta des fruits et des fleurs en l'air, puis il en sema sur la surface de l'eau. Les fleurs que le vent repoussait sur la plage étaient avidement ramassées par la multitude. On jeta ensuite aux vagues divers échantillons des articles les plus estimés dans l'Inde comme produits industriels ou récompenses des entreprises commerciales. C'étaient du riz, du sel, des épices, et surtout de la cannelle de l'île de Ceylan, située à quelques jours de navigation de Bombay; des noix muscades, des noix de bétel, des clous de girofle de Penang et des Moluques; enfin, et en dernier, des noix de coco, lorsqu'on supposa les déités radoucies, flattées et mises de bonne humeur par les rites précédents de la solennité.

Le long de la baie, des milliers d'Hindous attendaient avec anxiété la cérémonie finale, et il était curieux de voir avec quel empressement ils cherchaient à ressaisir

quelques-unes des noix sacrées que les bramines avaient jetées aux flots. A la limite de la plage commence la pelouse ou esplanade du fort, belle plaine unie que couvre un riche tapis de gazon, clôturée avec des barrières en bois, et formant un espace d'un demi-mille carré. Cette esplanade offrait aux regards un singulier mélange de la plupart des divers habitants de la terre, portant chacun son costume distinctif, parlant sa propre langue, suivant ses coutumes nationales.

Dans tous les sens circulaient des carrosses européens, des barouches, des cabriolets, des gigs et des voitures de toute sorte, depuis le caisson d'artillerie jusqu'à la brouette. Des éléphants, avec des tours sur le dos, se croisaient avec des chameaux et des chevaux arabes, débarqués depuis peu des vaisseaux qui arrivaient de la mer Rouge et du golfe de Perse. C'étaient aussi çà et là d'innombrables palanquins, des hakaries et autres machines de transport, dont alors j'ignorais le nom, que je ne sais pas encore. Le plus grand nombre des spectateurs de la solennité étaient cependant à pied. Je fus étourdi à mesure que je passai et repassai à travers leurs rangs pressés, étudiant leurs mouvements, leurs gestes et leurs différents langages. Je pus à peine contenir l'expression de l'étonnement causé en moi par ce splendide et nouveau spectacle, lorsque je me mis à réfléchir aux singulières circonstances politiques qui concouraient à rassembler ainsi de tous les coins du globe une multitude si mêlée pour adorer des dieux étrangers, vivre heureuse et libre, et jouir de son bien-être ou de sa richesse en toute sécurité, sous la protection d'une forteresse anglaise.



XIII

Éléphanta.

Personne ne reste longtemps à Bombay sans aller faire une excursion à Éléphanta. Je me rappelle qu'un dimanche soir, n'ayant pu trouver de compagnon, ce qui au fond ne me déplaisait pas, je louai une barque, et, profitant d'une jolie brise de sud pour sortir du port, j'allai débarquer précisément au-dessous de l'endroit où l'on voyait encore, mais où l'on ne voit plus maintenant, je suis fâché de le dire, l'énorme éléphant en pierre, qui a donné le nom d'Éléphanta dans les langues d'Europe à l'île que les naturels appellent *Gara-Poori* ou *place des Cavernes*, de deux mots de la langue mahratte. Située exactement à six milles du château de Bombay et à cinq du grand continent de l'Inde, cette île a environ trois ou quatre milles de circonférence, et se compose de deux longues collines, formant une vallée étroite et bien boisée.

L'éléphant se trouvait à deux cent cinquante verges environ du lieu de débarquement, sur le revers de l'une des collines, et non loin d'un bâtiment portugais en ruines. Rien ne fut jamais plus grossièrement sculpté que cette figure, qui n'avait certes rien de la majesté de l'éléphant vivant, quoique, dans quelques-unes des sculptures des temples souterrains de l'Inde, ce caractère soit parfaitement conservé. J'étais beaucoup trop pressé à ma première visite pour songer à mesurer ou à dessi-

ner ce singulier monument de l'art des anciens Hindous; mais environ un an après, de compagnie avec M. William Erskine, de Bombay, je pris toutes les mesures de ses dimensions et je traçai aussi une esquisse de la figure, qui déjà menaçait ruine[1].

Au mois de septembre 1814, avant que j'eusse quitté l'Inde, la tête et le cou se déjoignirent, et bientôt après le corps tomba à terre; de sorte que je crains bien qu'il ne reste plus en ce moment aucune trace de notre ancien et vénérable colosse.

Le capitaine Pyke, qui écrivait en 1712, juste un siècle avant notre visite, rapporte que l'éléphant en portait un plus petit sur son dos. Anquetil décrit le jeune éléphant comme existant encore en 1760. Niebuhr observe, en 1764, que l'éléphant avait sur son dos quelque chose que le temps avait tellement défiguré qu'il était impossible de distinguer ce que c'était. Je vois, dans une note que je mis à un mémoire de M. Erskine, que la petite figure n'avait pu être un éléphant, mais plutôt un tigre; c'est-à-dire que souvent, plus nos données sont rares et confuses, plus nous prononçons avec confiance sur un fait douteux.

1. Voici quelques-unes des dimensions que nous avons mesurées :

	Pieds.	Pouces.
Longueur du front à la queue	13	2
Hauteur de la tête	7	4
Circonférence à la hauteur des épaules	35	5
Circonférence embrassant les quatre jambes	32	»
Largeur du dos	8	»
Contour du corps	20	»
Longueur des jambes, de 5 à	6	»
Circonférence des jambes, de 6 pieds 3 pouces à	7	7
Longueur de support	2	2
Longueur de la queue	7	9
Longueur du tronc	7	10
Restes de la défense droite	0	11

Après avoir rendu mes respects à cette célèbre figure, je me mis à courir aussi vite que possible pour profiter du peu de jour qui restait; car le soleil s'était couché avant que nous eussions atteint l'île, et j'étais curieux de jeter un regard dans les cavernes. Mon guide, tout haletant, faisait de vains efforts pour me suivre, et je m'étais presque égaré dans l'épaiseur du bois, par l'ardeur de mon impatience, pour gagner le temps de donner au moins un coup d'œil à l'étonnante merveille dont je savais être tout près. Comme je courais, je fus surpris d'une singulière espèce d'illusion que j'avais déjà éprouvée en plusieurs occasions à peu près semblables : je veux parler de cette secrète agitation que l'on ressent lorsqu'on est au moment d'une découverte, et sur le point de voir en réalité un objet dont les yeux de l'esprit se sont si longtemps occupés, que la figure que notre imagination lui prête prend, en quelque sorte, le dessus dans notre pensée sur son existence actuelle. Dans ces circonstances bizarres, je me suis trouvé souvent à demi effrayé que quelque accident ne vînt mettre obstacle à l'accomplissement d'un projet si longtemps et si ardemment recherché; et il me semblait alors qu'un pouvoir magique interviendrait pour éloigner de moi l'objet de mes désirs.

Je me rappelle, en particulier, trois occasions où un pressentiment de cette nature s'empara de mon esprit au point de rendre insupportable l'espace de temps qui précédait les événements.

La première, ce fut dans l'antichambre de Bonaparte, lorsqu'on me dit que dans deux ou trois minutes l'empereur Napoléon me donnerait audience; je ressentis alors complétement cette pénible impression. Tandis que j'attendais dans cet appartement, prêtant l'oreille au craquement des bottes de ce puissant monarque, je re-

tenais ma respiration jusqu'au point de suffoquer, et je tremblais avec une sorte de crainte que quelque contretemps imprévu ne survînt et ne s'interposât entre moi et la vue de celui qui a été si longtemps le premier homme du monde connu.

Je fus moins heureux la seconde fois que je me trouvai sous l'influence d'une émotion semblable. J'avais toujours eu un vif désir de voir lord Byron et de m'entretenir avec lui; étant pris de la fièvre à Venise, en 1818, je sollicitai et reçus ses bienveillants services. Mais, alors même que j'avais eu avec lui plusieurs relations par lettres et messages, j'eus le pressentiment que je ne serais pas assez heureux pour voir le noble poëte lui-même. Une fois j'entendis bien effectivement sa voix dans l'appartement voisin, mais j'étais trop mal pour le recevoir dans ma chambre, ou même pour lever la tête. Je demeurai encore persuadé que, quoi qu'il arrivât, je devais être déçu dans mon espérance, et la suite vérifia mon pressentiment.

Ma troisième inquiétude du même genre me fut causée par la chute du Niagara; je me rappelle parfaitement bien y avoir été tourmenté par une imagination encore plus bizarre. J'avais une idée, naturellement très-vague, et qui flottait dans ma tête sous la forme la plus fugitive possible, que peut-être je ne vivrais pas assez pour voir la cataracte, quoique je n'en fusse pas à plus de dix minutes de chemin. Dans mon anxiété, et pour m'assurer de cette vue le plus tôt possible, je gagnai un torticolis à allonger le cou et à le tourner en dehors de la portière de la voiture, tandis que nous roulions sur le sommet du rivage escarpé qui domine le fleuve en aval des chutes.

Les cavernes d'Éléphanta ne peuvent être placées sur la même ligne que les merveilles dont je viens de parler.

Mais quand je visitai l'Inde pour la première fois, j'étais environ de quinze ans plus jeune, et tout ce que l'on raconte du monde oriental excitait mon enthousiaste curiosité : or, cette fièvre brûlante d'orientalisme ne s'est jamais calmée sur les lieux, ou même depuis; au contraire, mon goût pour les merveilles de l'Asie ne faisait que s'accroître à mesure que je lui fournissais des aliments, au point que je m'imaginais presque être atteint de cette espèce de fièvre cérébrale causée par les rayons verticaux du soleil des tropiques, dont l'un des effets est de transformer aux yeux du malade la pleine mer en beaux champs de verdure et en jardins fruitiers si magnifiques, que l'on a de la peine à empêcher le matelot enchanté de se précipiter par-dessus le bord de son vaisseau.

Quoi qu'il en soit, je suis persuadé que le malheureux guide qui m'accompagna dans la grande caverne à Éléphanta me crut tout à fait ensorcelé. A tout événement, il se hâta de faire un mouvement de côté vers l'entrée, de manière à assurer sa retraite, et se tint là les bras croisés sur sa poitrine (attitude de respect des Orientaux), regardant avec un mélange de crainte et d'étonnement toutes ces sculptures grotesques, et prêtant l'oreille aux cris de joie que je poussai lorsque j'aperçus pour la première fois la triple tête gigantesque qui forme le principal intérêt de ce temple prodigieux.

Comme la nuit tombait rapidement, je ne pus faire aucune esquisse ni prendre aucune mesure importante. Je me contentai donc simplement de déterminer la distance du haut du nez au dessous du menton de la figure du centre. Je mesurai aussi par empans plusieurs des colonnes, et je m'assurai facilement, au moyen d'une perche, que la hauteur de la voûte est d'environ soixante pieds. Je parcourus ensuite les divers compartiments ou

chapelles de la caverne, jusqu'à ce que, la nuit étant devenue presque noire, je m'arrachai enfin avec effort à un spectacle qui avait rempli toute mon attente. Il est bien vrai que rien de ce que je voyais alors n'avait la moindre ressemblance avec ce que je m'étais imaginé d'après les nombreux récits que j'avais lus ; mais, comme le tout était beaucoup plus intéressant que je ne l'avais esperé, je n'avais aucun sujet raisonnable de me plaindre. J'en avais assez vu pour savoir que j'avais devant moi d'agréables occupations pour plusieurs jours, et je me promis bien de revenir le lendemain matin, de me dévouer exclusivement à la visite de la caverne, de fuir toute société, et même d'abandonner divers objets de haut et puissant intérêt qui avaient rapport à la famine de Bombay ; enfin, d'oublier toute autre chose pour ne m'occuper que des cavernes d'Éléphanta.

Combien peu nous pouvons compter sur de telles résolutions ! Il est impossible d'avoir plus d'ardeur et de curiosité que j'en avais alors, et cependant il se passa plus d'une année avant que je revinsse visiter la caverne dont j'avais été si enchanté. C'est, je l'avoue, que la vie et les agréments d'une aimable compagnie, et les relations mutuelles d'amitié d'homme à homme, ont toujours été, pour moi du moins, infiniment plus attrayantes que les objets les plus curieux du monde inanimé. J'ai maintes fois préféré un agréable pique-nique ou une partie de bal aux plus grandes merveilles naturelles, et même à toute curiosité artificielle qui soit jamais sortie des mains de l'art ou de la nature !

Il faut avouer que, de tous les *Lions* de l'Inde, il y en a peu à comparer avec les temples souterrains d'Éléphanta, qui, par leur position, à moins d'une heure de navigation de la ville de Bombay, deviennent le théâtre d'un grand nombre de parties de plaisir, circonstance

qui doit ajouter considérablement à la recommandation que j'ai déjà donnée à toute personne qui désire voir d'un coup d'œil toutes les merveilles de l'Orient, de choisir Bombay de préférence à tout autre lieu. L'île d'Éléphanta est seulement de quelques milles plus éloignée du port que le lieu où les vaisseaux sont à l'ancre, à la hauteur du fort; et, comme des barques larges et commodes, couvertes de tentes, sont toujours prêtes au premier signal, il n'est rien de si facile que de se transporter du sein de la société européenne de la présidence, ou du tumulte de la foule des naturels dans le bazar, au milieu de la plus profonde solitude. L'effet est, je n'en doute pas, considérablement augmenté par la transition brusque et extraordinaire d'une scène si bruyante et si animée à une scène d'un calme si parfait. Il y a aussi plusieurs objets d'une valeur toute locale à Éléphanta. Les cavernes sont une de ces merveilles qui, quelque idée que l'on puisse s'en former, se trouvent encore nécessairement au-dessus. Il n'est pas de dessin qui puisse les représenter. Un panorama même, qui, dans le cas du Niagara, j'en suis convaincu, rendrait sensible pour les Européens toutes les merveilles de la grande cataracte américaine, ne serait d'aucun effet pour Éléphanta. Le seul moyen de donner une idée de la forme, de l'aspect, de la couleur et des autres particularités de ces souterrains, serait d'en former un modèle de grandeur naturelle, de même que l'a fait Belzoni pour un caveau de momies en Égypte.



XIV

Mon entrevue avec Napoléon.

J'ai parlé dans le chapitre qui précède de mon entretien avec Napoléon : le lecteur ne sera pas fâché que je me permette une digression pour lui raconter cet épisode de mes mémoires.

J'avais été chargé d'accompagner avec *la Lyre* lord Amherst à la Chine. L'ambassade quitta Canton en janvier 1817; *la Lyre* fut envoyée alors à Calcutta avec des dépêches pour le gouverneur général. Nous fîmes voile de là pour Madras et l'Ile-de-France; et, après avoir heureusement doublé le cap de Bonne-Espérance, nous jetâmes l'ancre à Sainte-Hélène le 11 août.

Naturellement, rien ne pouvait, dans cette île, exciter aussi vivement notre attention que son habitant extraordinaire, Napoléon Bonaparte. Depuis plusieurs semaines, la possibilité de le voir avait absorbé nos pensées à tous. Quelques préjugés, quelques préventions que nous eussions pu avoir précédemment contre son caractère, tout autre sentiment s'effaçait devant le désir de voir un homme qui exerça un ascendant si singulier sur les destinées du monde. Le puissant intérêt qu'avaient fait naître en nous un voyage lointain et le plaisir d'être les premiers à étudier des nations inconnues, n'étaient plus rien en comparaison de l'émotion qui fit battre nos cœurs lorsque nous nous sentîmes si près d'un homme tel que Napoléon. Même ceux qui par leur situation à bord n'a-

vaient aucune chance de le voir gagnèrent la fièvre du moment, et les plus froids, les plus indifférents, s'avouèrent émus. Qu'était-ce donc de ceux qui, comme moi, pouvaient se bercer de l'espoir d'une audience ?

Comme j'étais personnellement connu du gouverneur et de sa famille, qui m'avait invité à venir habiter Plantation-House, je me flattais que je serais plus aisément au nombre des personnes favorisées. Aussi fus-je bien désappointé d'apprendre la mésintelligence qui régnait entre le gouverneur et l'ex-empereur. Il fit cependant tout ce qu'il put pour moi en écrivant au capitaine Blakeney, officier chargé en ce moment de Longwood, pour lui dire que j'arrivais des mers orientales, et désirais voir le général Bonaparte, à qui il le priait de faire connaître mon désir de la manière la plus propre à le favoriser.

Aucune réponse ne nous arriva ce soir-là, et je ne pus fermer l'œil de toute la nuit. Un refus positif aurait eu probablement un tout autre effet : je m'y serais résigné ; mais cette incertitude m'agitait à un degré incroyable, que je m'explique cependant aujourd'hui, quand je songe au regret que j'aurais de n'avoir pas vu l'homme le plus remarquable de son siècle.

Le matin ne fut pas moins agité pour moi que la nuit. Après le déjeuner, une réponse me vint de Longwood. Le capitaine Blakeney me disait que mon nom avait été mentionné à Bonaparte, ainsi que mon désir de le saluer; mais à peine s'il y avait fait attention. Le capitaine ajoutait qu'il pensait que je ferais tout aussi bien de me rendre à Longwood, parce que Bonaparte pourrait bien me recevoir, une fois que j'y serais. Je montai donc aussitôt à cheval avec deux de mes passagers de *la Lyre*, qui m'accompagnaient.

Nous fûmes reçus sur les limites de Longwood par le

docteur O'Meara et le capitaine Blakeney, mais qui ne nous donnèrent aucun espoir. Bonaparte, me dirent-ils avec regret, n'était pas d'humeur à voir personne; il n'avait même pas prononcé mon nom, et, selon toute apparence, il ne se souciait pas qu'on lui en reparlât. C'était vraiment dommage, ajoutèrent ces messieurs, que nous ne fussions pas venus quelques minutes plus tôt, parce qu'il s'était promené un quart d'heure dans le jardin, et que nous aurions au moins eu la satisfaction de l'apercevoir. C'était, en effet, pour nous un surcroît de contrariété.

J'ai entendu souvent traiter de folie cette vive curiosité, et j'ai connu des gens qui prétendaient qu'ils n'auraient pas fait un pas de trop dans la rue pour voir Bonaparte. Je ne saurais avoir aucune sympathie avec ces gens-là, et, au risque de passer pour bien frivole à leurs yeux, j'ose déclarer qu'aucunes démarches dans ma vie n'ont jamais été aussi bien récompensées, à mon gré, que celles qui m'ont conduit un seul moment en présence d'un grand homme; mais c'est surtout vrai relativement à Bonaparte.

Cependant nous nous rendîmes chez le comte Bertrand, au bas de la colline sur le front occidental de laquelle était située la demeure de l'ex-empereur. Entre les deux maisons était un joli jardin fleuriste, traversé d'allées sablées et entouré d'une haie basse. Quelques arbres, qu'on aurait pu croire tombés par hasard dans ce désert, distinguaient ce site de l'aride et triste solitude qui régnait partout ailleurs. La comtesse Bertrand nous reçut au milieu de sa famille, dans un appartement bas, étroit, et qui, naturellement peu confortable, était rendu encore plus incommode par suite de quelques réparations qu'on faisait dans une autre partie de la maison, dont on y avait transporté les meubles; de sorte

que sofas, lits et tables, tout était là pêle-mêle ou entassé. La bonne Mme Bertrand elle-même paraissait souffrir d'un grand mal de dents. Le temps était froid, et un maigre feu chauffait à peine la chambre; un petit enfant pleurnichait dans les bras de sa mère : bref, il y avait là un air de tristesse et de désordre qui faisait mal à voir. Cependant la personne la plus intéressée semblait la moins affectée de ce spectacle; elle nous reçut avec un sourire charmant de bienveillance, et nous épargna l'ennuyeuse cérémonie des excuses. De jolis marmots, entendant la voix des étrangers, accoururent et jouèrent gaiement autour de nous, ignorant, les pauvres enfants, les étranges revers de fortune qui pesaient sur leurs parents. La comtesse me sembla être une dame très comme il faut. Mais ce qu'il y eut de plus agréable pour nous, elle parlait fort bien anglais, et nous captiva bientôt par l'intérêt qu'elle prit à la chose que nous avions tant à cœur. Le comte Bertrand se montra aussi très-obligeant; mais il n'avait pas la vivacité de sa femme, et semblait bien triste de sa position. Il nous parla de tout ce qu'il avait à souffrir de sa captivité et de l'air insalubre de Sainte-Hélène.

Après une demi-heure de conversation, le comte Bertrand nous dit qu'il serait possible que l'Empereur nous reçût, qu'à tout événement il irait le trouver, lui ferait part de notre désir, et reviendrait aussitôt nous faire part du résultat de sa requête. L'intervalle de sa sortie et de son retour se passa dans un état d'incroyable anxiété. A chaque bruit, nous pensions entendre le pas du grand maréchal, et nous nous levions, dans l'espoir d'être invités à le suivre. Mme Bertrand alternativement nous consolait et nous raillait de notre impatience. Enfin, au bout d'une seconde demi-heure, la porte s'ouvrit; mais, au lieu du grand maréchal lui-même, ce fut un domes-

tique qui entra, et nous dit de sa part que l'Empereur, en revenant de sa promenade, avait ôté sa redingote et s'était jeté sur le sofa; en un mot, qu'il ne voulait recevoir aucune visite.

Ici se terminaient donc toutes nos espérances, et nous nous levâmes pour prendre congé avec un mélange de beaucoup de regret, d'un peu de dépit contre Napoléon, et peut-être aussi d'un peu de mécontentement de nous-mêmes d'avoir mis tant d'importance à cette affaire.

Nous étions remontés à cheval, nous étions même déjà à un quart de mille de Longwood, quand nous nous souvînmes que nous n'avions pas rendu visite au docteur O'Meara. Sachant que le docteur était au courant de toutes les habitudes et du caractère de Napoléon, nous tournâmes bride et revînmes sur nos pas, et le trouvâmes sur la porte. Il nous donna peu d'espoir, et nous allions partir tout de bon, lorsque le hasard me fit dire que je regrettais d'autant plus de ne point voir l'Empereur que j'aurais bien voulu lui parler de l'école militaire de Brienne, où mon père, sir James Hall, avait passé quelque temps à la même époque que lui. Le docteur O'Meara répondit que cela changeait matériellement le cas, parce que Bonaparte s'intéressait vivement à tout ce qui lui rappelait Brienne. « L'Empereur, ajouta-t-il, vous aurait très-probablement reçu, s'il avait pu savoir plus particulièrement qui vous êtes. Il a déjà fait quelques questions sur les voyages de *la Lyre;* mais il n'a pas paru s'y intéresser assez pour désirer vous voir à ce titre seul. Un motif de plus peut le décider à vous accorder audience; malheureusement son heure habituelle de recevoir est passée depuis longtemps, et je vous conseille de partir ce soir, vous promettant de trouver l'occasion de parler de vous, et, si je réussis, d'en prévenir le gouverneur par le télégraphe. »

Avec cette faible espérance, nous quittâmes Longwood; mes compagnons se rendirent directement à James-Town, et moi à Plantation-House.

Nous fûmes très-surpris, le lendemain matin, de ne recevoir aucun message par le télégraphe, favorable ou non; mais je tins mon cheval à la porte, sellé, bridé, et tout prêt à partir au premier avis. A une heure après-midi je sus qu'un signal était arrivé depuis plus d'une heure à Plantation-House, pour dire que le général Bonaparte désirait voir le capitaine Hall à deux heures. L'homme du télégraphe, ne me connaissant pas, crut naturellement que je devais être à James-Town, et renvoya le signal au fort, près de l'ancrage, de sorte que ce ne fut qu'après l'échange répété du message entre la ville et Plantation-House, que j'en fus informé.

J'avais tout juste le temps d'arriver, au risque de me casser le cou, et je trouvai à la porte de Longwood mes deux passagers qui étaient accourus, eux aussi, en recevant le signal sur notre brick. La comtesse Bertrand partagea vivement notre joie. Son appartement était en meilleur ordre, son mal de dents avait disparu, et tout nous sourit chez elle ce jour-là.

Le comte Bertrand nous dit que l'Empereur désirait que je lui fusse présenté le premier et seul, puis mes deux compagnons ensemble. Comme j'avais entendu parler de son impatience envers ceux qui n'entendaient le français qu'imparfaitement, je priai le grand maréchal de rester avec moi, pour qu'il voulût venir à mon secours en cas que je fusse embarrassé. Le grand maréchal me rassura, en me déclarant que j'avais tort de supposer que l'Empereur s'impatientât dans ces circonstances, tandis qu'au contraire il était extrêmement calme et toujours prêt à excuser ceux à qui il donnait audience. Je me rendis dans une antichambre, où j'at-

tendis environ dix minutes, jusqu'à ce qu'un domestique annonçât que S. M. l'Empereur était prêt à me recevoir.

En entrant dans la chambre, je vis Bonaparte debout devant le feu, la tête appuyée sur sa main et le coude fixé sur le marbre de la cheminée. Il leva les yeux et fit deux pas vers moi en me rendant mon salut avec une espèce d'inclinaison de tête. Sa première question fut : « Quel est votre nom ? » Et quand je lui eus répondu, il dit : « Ah ! oui, Hall.... J'ai connu votre père lorsque j'étais à l'école militaire de Brienne.... Je me souviens parfaitement de lui.... Il aimait beaucoup les mathématiques.... Il ne se mêlait guère avec les jeunes élèves et préférait aller avec les moines et les professeurs. »

Il se tut un instant après ces mots; et, comme il semblait attendre que je parlasse, je fis l'observation que j'avais souvent entendu dire à mon père qu'il avait été à l'école de Brienne à cette époque, mais que j'étais surpris que Napoléon pût se rappeler, lui, un simple individu, après un laps d'années si long et rempli d'événements si importants. « Oh! non, s'écria Napoléon, il n'y a rien là d'étonnant ; votre père était le premier Anglais que j'eusse jamais vu, et c'est pourquoi je me suis toujours souvenu de lui. »

Je dois faire observer que la conversation avait lieu en français, que je m'empressai, au sortir de mon entrevue, d'en écrire tous les détails, et que je suis à peu près sûr d'en reproduire les termes exacts, tant mes impressions étaient encore vives et profondes, tant elles me furent d'ailleurs présentes à l'esprit pendant plusieurs jours.

Quelques secondes après avoir fait sa dernière remarque, Bonaparte me demanda avec une sorte de sourire, comme s'il s'amusait de sa question :

« Avez-vous jamais entendu votre père parler de moi?

— Très-souvent, répondis-je aussitôt.

— Et que dit-il de moi? répliqua-t-il avec cet accent qui demande une prompte réponse.

— Je l'ai souvent entendu exprimer la plus grande admiration pour les encouragements que vous avez toujours accordés aux sciences lorsque vous étiez sur le trône. »

Napoléon sourit et hocha plusieurs fois la tête, paraissant enchanté du compliment, puis continua :

« Avez-vous jamais entendu votre père exprimer le désir de me voir ?

— Je lui ai souvent entendu dire qu'il n'existait aucun homme vivant qui méritât autant d'être vu que Napoléon, et il m'a bien recommandé de chercher à le voir si j'en trouvais l'occasion.

— Très-bien, reprit Bonaparte ; si votre père me regarde comme une si grande curiosité, s'il a un si grand désir de me voir, que ne vient-il à Sainte-Hélène ? »

Je fus d'abord en peine de savoir si cette question était sérieuse ou ironique ; mais, comme je vis qu'il attendait une réponse, je lui dis que mon père avait trop d'occupations pour pouvoir quitter son pays.

« Exerce-t-il quelques fonctions publiques ?

— Aucunes fonctions officielles ; mais il est président de la Société royale d'Édimbourg, et c'est une charge qui réclame une grande partie de son temps. »

Cette réponse amena une série de questions sur l'organisation de notre Société royale. Napoléon voulut savoir ce que faisaient tous les fonctionnaires de cette savante compagnie, depuis le président jusqu'au secrétaire, et comment les communications scientifiques leur parvenaient. Il parut s'amuser beaucoup de l'usage de discuter

publiquement les questions soumises à la critique de la Société. Enfin, lorsque je lui appris qu'il y avait plusieurs centaines de membres, il secoua la tête et dit :

« Mais tous ces membres ne sauraient être des savants ? »

S'étant satisfait sur ce point, il revint à mon père; et, après avoir paru faire un calcul :

« Votre père, remarqua-t-il, doit, je pense, être mon aîné de neuf ou dix ans.... au moins de neuf.... mais de dix, je crois bien ; n'est-ce pas vrai ? »

Je lui répondis que c'était juste dix ans. Là-dessus, il se mit à rire, pirouetta sur un talon et hocha plusieurs fois la tête. Je n'osai pas lui demander ce qui le récréait si fort, mais je m'imaginai que c'était de trouver son calcul si exact. Il continua ses questions, et voulut savoir combien mon père avait d'enfants, quel était leur âge et quel était leur état; ensuite il me demanda :

« Combien de temps avez-vous habité la France ?

— Je n'y ai jamais été, répondis-je.

— Mais où avez-vous appris le français ?

— De divers Français à bord de divers vaisseaux de guerre.

— Étiez-vous le prisonnier de ces Français ? ou étaient-ils les vôtres ?

— C'étaient des officiers français pris par les vaisseaux sur lesquels j'ai servi. »

Napoléon voulut alors que je lui décrivisse les combats où je m'étais trouvé; mais, voyant bientôt que ce sujet était moins intéressant pour lui qu'il n'avait cru, il m'interrompit en me demandant quelques détails du voyage que je venais de faire dans les mers orientales.

Mes premières réponses piquèrent vivement sa curiosité. Les occasions multipliées que le rang élevé de Napoléon lui avaient données de s'instruire sur presque

tous les sujets, son intelligence et sa vaste mémoire, rendaient si difficile de lui raconter quelque chose de nouveau pour lui, que je m'estimai fort heureux d'avoir à lui parler de ce qui pourrait distinguer notre conversation des lieux communs d'une audience officielle. On a toujours dit que Napoléon portait un intérêt tout particulier à tout ce qui tient à l'Orient. Par l'avidité avec laquelle il sembla dévorer les détails que je lui donnai sur Loo-Choo, la Chine et les contrées adjacentes, il me prouva bien la sincérité de ses prédilections orientales. On a prétendu aussi qu'il n'avait que d'imparfaites notions géographiques de ces régions lointaines ; je ne fus donc pas peu surpris de voir que ses idées sur la situation relative des pays qui se trouvent dans les mers de la Chine et du Japon étaient très-précises et très-exactes. Lorsque je lui nommai l'île de Loo-Choo, il hocha la la tête avec l'air d'un homme qui en entendait parler pour la première fois, et il me demanda à quelle distance Loo-Choo était de Canton, puis du Japon et de Manille. Au moyen de l'intersection de ces trois lignes, il parut avoir fixé assez exactement dans son esprit la position de Loo-Choo, car toutes les remarques qu'il fit ensuite étaient d'accord avec ce point particulier. Il m'interrogea ensuite sur les habitants de cette île avec ce que je pourrais appeler une véritable sévérité d'examen. Ses questions n'étaient pas jetées au hasard, mais chaque question nouvelle s'enchaînait à la précédente ou préparait celle qui allait suivre. En peu de temps je me vis si bien mis à nu par une investigation si serrée, qu'il m'eût été impossible de lui dissimuler ou de lui altérer la moindre particularité. Telle était en effet la rapidité de sa perception sur ce qui l'intéressait, et la merveilleuse facilité avec laquelle il classait et généralisait les détails que je lui donnais, qu'il devançait quelquefois

mes paroles, prévoyant la conclusion avant que je l'eusse exprimée, et me volant en quelque sorte mon histoire.

Cependant plusieurs circonstances relatives aux habitants de Loo-Choo le surprirent extraordinairement, et j'eus le plaisir de le voir plus d'une fois complétement embarrassé pour s'expliquer certains *phénomènes* de ma relation. Rien ne le frappa comme d'apprendre que les Loo-Choans n'avaient point d'armes.

« Point d'armes? s'écria-t-il; c'est-à-dire point de canons.... Ils ont des fusils?

— Pas même de fusils, répondis-je.

— Eh bien donc! des lances, ou au moins des arcs et des flèches?

— Ni l'un, ni l'autre.

— Des poignards? s'écria-t-il encore avec véhémence.

— Non plus.

— Mais, dit Napoléon en serrant le poing et élevant de plus en plus la voix, mais, sans armes, comment se bat-on? »

Je répondis qu'autant que nous avions pu nous en assurer, ils n'avaient jamais eu de guerres, mais qu'ils restaient dans un continuel état de paix extérieure et intérieure.

« Pas de guerres! » s'écria-t-il avec une expression de mépris et d'incrédulité, comme si l'existencee d'un peuple sans guerre sous le soleil était une monstrueuse anomalie.

De même, mais sans être aussi vivement ému, Napoléon parut douter de ce que je lui racontai encore, que ces insulaires n'avaient pas de numéraire et n'attachaient aucune valeur à nos monnaies d'argent ou d'or. Après avoir réfléchi quelque temps, il se dit à lui-même à demi-voix : « Ne pas connaître l'usage des monnaies!... ne se

soucier ni de l'argent ni de l'or! » Puis, levant la tête, il me demanda d'un air subtil : « Comment avez-vous donc fait, capitaine, pour payer à ce peuple étrange les bœufs et les autres bonnes choses qu'il vous envoya à bord en si grande quantité? »

Et quand je lui eus appris que nous ne pûmes décider le peuple de Loo-Choo à accepter aucune espèce de payement, il exprima la plus vive surprise de cette libéralité, et me fit répéter deux fois la liste des choses dont nous avions été si généreusement pourvus par ces insulaires hospitaliers.

J'avais apporté, d'après l'avis du comte Bertrand, quelques dessins des sites et des costumes de Loo-Choo et de Corea, qui me furent très-utiles pour décrire les habitants de ces contrées. Pendant que nous parlions de Corea, Napoléon me prit des mains un des dessins, et, en parcourant de l'œil les diverses parties, il faisait à part lui ces remarques : « Un vieillard avec un très-grand chapeau et une longue barbe blanche. Ah!... une longue pipe à la main.... une natte chinoise.... un costume.... chinois.... un homme qui écrit.... tout cela est très-bien.... très-bien dessiné. »

Il me pria ensuite de lui dire où se fabriquaient les diverses étoffes avec lesquels s'habillaient les peuples de ces contrées, et quel en était le prix.... questions auxquelles je ne pus répondre. Il voulut connaître l'état de l'agriculture à Loo-Choo..... si on y labourait avec des chevaux ou des bœufs.... comment on y semait et moissonnait.... et si les champs étaient arrosés comme ceux de la Chine, où il avait entendu dire que le système d'irrigation était poussé à une grande perfection. Il s'informa du climat, de l'aspect du pays, de la construction et de la forme des maisons et des navires, des modes, du costume, et même de la fabrication des sandales en paille

et des poches à mettre le tabac. Il parut s'amuser beaucoup de l'obstination des insulaires de Loo-Choo à tenir leurs femmes cachées; mais il approuva à plusieurs reprises la modération et le bon sens du capitaine Maxwell[1], qui s'était étudié à ne contredire en rien les naturels de l'île, ni dans leurs goûts ni dans leurs lois. Il me fit plusieurs questions sur la religion de la Chine et de Loo-Choo, et fut frappé de la ressemblance extérieure des prêtres catholiques avec les bonzes chinois, ressemblance qui, ainsi qu'il en fit la remarque, s'étend à plusieurs rites des deux religions. Là cependant, observa-t-il encore, s'arrête l'analogie, puisque les bonzes de la Chine n'exercent aucune influence quelconque sur l'esprit des peuples, et qu'ils ne se mêlent ni de leurs affaires spirituelles ni de leurs affaires temporelles. A Loo-Choo, où il y a d'ailleurs tant de choses à louer, l'infériorité des ministres du culte est aussi remarquable que dans le continent voisin, anomalie qui exerça quelque temps la sagacité de Napoléon, mais qu'il ne put s'expliquer d'une manière satisfaisante.

A l'exception d'un accès momentané de mépris et d'incrédulité, lorsque je lui dis que les habitants de Loo-Choo n'avaient ni guerres ni armes de destruction, Napoléon fut d'une humeur très-aimable pendant toute cette conversation. Sa gaieté, je dirai presque sa familiarité, me mit non-seulement tout à fait à l'aise en sa présence, mais encore me fit plusieurs fois oublier cette respectueuse attention que c'était mon devoir et mon désir sincère de montrer au monarque déchu. L'intérêt qu'il prit à des choses qui en ce moment étaient celles qui occupaient le plus ma pensée, ne pouvait naturellement que m'exciter davantage; et plus d'une fois, oubliant d'être sur mes

1. Qui commandait *l'Alceste* dans cette expédition.

gardes, je me surpris à lui parler avec un degré de liberté qui me rendait confus quand je m'apercevais de mon tort; mais lui, alors, il m'encourageait à continuer sur le même ton, et cela avec une bonne humeur si franche et si bienveillante, que l'instant d'après j'étais à mon aise comme auparavant.

« Qu'est-ce que vos amis de Loo-Choo, me demanda-t-il, connaissent des autres pays?

— Ils ne connaissent, lui répondis-je, que la Chine et le Japon.

— Oui, oui, sans doute, continua-t-il; mais l'Europe, qu'est-ce qu'ils connaissent de l'Europe?

— Ils ne connaissent rien de l'Europe, rien de la France, rien de l'Angleterre, et même, ajoutai-je, ils n'ont jamais entendu parler de Votre Majesté. »

Bonaparte rit de bon cœur à cette particularité extraordinaire de l'histoire de Loo-Choo, particularité, il pouvait bien le penser, qui distinguait réellement ce pays de tous les points du globe connu.

Je tenais à la main un dessin de l'île de Soufre, rocher aride et solitaire situé au milieu de la mer du Japon. Napoléon le regarda un moment, et dit tout à coup: « Eh mais, c'est l'île de Sainte-Hélène! »

Quand il eut épuisé toutes ces questions sur notre voyage, ou du moins lorsqu'il eut tiré de moi tout ce que je pouvais lui en dire, il revint au sujet qui l'avait occupé d'abord, et me demanda sans autre transition: « Votre père est-il un des rédacteurs de la *Revue d'Édimbourg?* »

Je lui répondis que les collaborateurs de ce recueil étaient tous anonymes, mais que quelques-uns des ouvrages de mon père y avaient été analysés. Là-dessus Napoléon fit un demi-tour à droite du côté du comte Bertrand, et, hochant plusieurs fois la tête, dit avec un sou-

rire significatif : «Ah! ah!» comme pour faire voir qu'il savait parfaitement la différence qu'il y a entre un auteur et un critique.

Bonaparte me demanda ensuite:

« Êtes-vous marié?

— Je ne le suis pas, lui répondis-je.

— Et pourquoi? continua-t-il; pour quelle raison ne vous êtes-vous pas marié ? »

Je fus un peu embarrassé pour trouver une bonne réponse, et je gardai le silence. Il répéta sa question, cependant, d'une telle manière, que je fus forcé de répondre quelque chose; et je lui dis que j'avais été trop occupé toute ma vie pour cela; que d'ailleurs je n'étais pas en position de me marier. Il ne parut pas me comprendre, et persista à me demander pourquoi j'étais resté célibataire. Je lui dis que j'étais trop pauvre pour me marier.

« Ah! ah! s'écria-t-il, je vois maintenant : manque d'argent.... pas d'argent.... oui, oui...,» et il se mit à rire de bon cœur. Je ris comme lui naturellement, quoique je ne visse pas trop ce qu'il y avait là de risible.

La dernière question qu'il m'adressa fut relative au port et à la force du navire que je commandais; et puis il me dit d'un ton positif, comme s'il avait quelque autorité là-dessus :

« Vous serez en Angleterre dans trente-cinq jours, » prédiction qui, pour le dire en passant, ne s'accomplit malheureusement pas, puisque nous restâmes soixante-deux jours en mer, et manquâmes mourir de faim par-dessus le marché.

Après cette dernière phrase, Napoléon se tut quelques secondes; et puis, m'adressant un léger signe de tête, il me souhaita un bon voyage et, faisant quelques pas en arrière, me laissa retirer.

Mes deux compagnons, M. Clifford et M. Harvey, furent alors introduits. Napoléon leur fit quelques questions, de vrais lieux communs de politesse, et, après une audience de quelques minutes, les salua.

Je fus étonné de trouver une si grande différence entre Bonaparte et les portraits ou bustes que j'avais vus de lui. Son visage était plus large et plus carré que dans aucune de ces images. Sa corpulence, qu'on disait alors excessive, n'était nullement remarquable. Ses chairs, au contraire, paraissaient fermes et musclées. Il n'y avait pas la moindre trace de couleur sur ses joues, et sa peau avait quelque chose de la teinte du marbre. Aucune ride ne plissait son front ni aucun de ses traits. A en juger par les apparences, sa santé et sa bonne humeur étaient parfaites, quoiqu'à cette époque on crût généralement en Angleterre qu'il languissait sous le poids d'un accablement moral et d'une complication de maladies. Sa manière de parler était plutôt lente que brusque, et parfaitement claire. Il attendait avec beaucoup de patience mes réponses à ses questions, et nous n'eûmes besoin qu'une seule fois de nous adresser au comte Bertrand, dans le cours de tout notre entretien. Je ne saurais passer sous silence l'expression brillante et parfois éblouissante de ses yeux. Ils ne brillaient pas cependant d'un éclat continuel; car cet éclat n'était remarquable que lorsqu'il s'animait ou était intéressé vivement. Rien ne saurait donner l'idée de la douceur et de la bonté même qu'exprimait son visage pendant tout le temps que je restai auprès de lui. Si donc il était à cette époque en mauvaise santé ou de mauvaise humeur, il devait posséder à un degré plus extraordinaire encore qu'on ne le pense la force de se commander à lui-même.

Nous mîmes à la voile le lendemain, et arrivâmes en Angleterre à la mi-octobre, après une absence de vingt

mois. Dans ce court intervalle, j'avais traversé une distance d'environ quatorze mille lieues, équivalant à peu près à deux fois le tour du globe; j'avais visité une grande partie des côtes de la Chine, plusieurs îles de l'archipel oriental et des mers du Japon, plusieurs des principales stations sur le continent et les îles de l'Inde, doublé deux fois le cap de Bonne-Espérance, et vu Napoléon!



XV

Sir Samuel Hood et la chasse aux alligators.

Aussitôt que *le Volage* fut radoubé, et son équipage reposé, nous fîmes voile de Bombay vers le sud, en longeant les côtes occidentales de l'Inde. Après avoir doublé Ceylan, nous touchâmes seulement à son extrémité sud-ouest la pointe de Galle, pour y laisser les dépêches du gouverneur; nous virâmes ensuite au nord, et, au bout de douze jours de navigation, nous arrivâmes dans le beau port de Trincomalée; là, à ma grande joie, nous trouvâmes le commandant en chef, sir Samuel Hood, qui, à ma joie encore plus grande, m'annonça qu'une vacance avait été réservée pour moi sur son vaisseau-pavillon *l'Illustre*. En peu d'instants mes paquets furent transbordés, ma commission fut mise à l'ordre, et j'eus l'honneur et le bonheur de me voir sous les ordres de l'un des officiers les plus distingués au service de Sa Majesté. Il est vrai que j'étais seulement cinquième lieutenant du vaisseau, et pas même le cinquième sur la liste de promotion de l'amiral; car je ne venais qu'après plusieurs anciens officiers qui avaient servi sous sir Samuel pendant de longues années d'une attente patiente, ou plutôt impatiente. Mais enfin, j'avais atteint un des premiers degrés de l'échelle : j'étais placé honorablement dans la ligne de l'avancement. Je vis l'avenir en beau, selon mon usage.

« Il est facile d'être content lorsque l'on est heureux,

dit une grave autorité; et il y a bien peu de gens qui ne soient pas de bonne humeur lorsqu'ils n'ont rien qui les contrarie, » dit un autre faiseur de lieux communs également profond; mais le secret de faire son chemin semble consister bien moins à profiter des incidents favorables, ou à se soumettre courageusement aux accidents fâcheux, qu'à chercher les moyens de remplir avantageusement les longs intervalles qui séparent ces grandes époques de notre vie. Un des secrets d'un habile chef est de savoir occuper agréablement et utilement les officiers de son équipage pendant ces périodes d'épreuve et d'inaction. Ce secret, sir Samuel Hood le possédait à un degré éminent : non-seulement il nous tenait tous occupés quand il n'y avait rien à faire, mais il réussissait à nous rendre heureux et satisfaits, quoique en conscience la perspective de plusieurs d'entre nous fût assez bornée. Je puis servir d'exemple pour ce que j'avance; car j'étais placé tout à fait à la queue de sa longue liste de promotion, et, quand arriva celle de l'amirauté, sur laquelle j'avais bâti tant et de si beaux châteaux en Espagne, mon malheureux nom ne s'y trouva point. Je n'aurais pas espéré être le premier ou le second, ni même le troisième : j'avais calculé qu'il était possible que je fusse le quatrième; le cinquième, c'était probable; le sixième au moins, c'était certain; qu'on juge de mon désappointement, lorsque le plus excellent des commandants en chef m'annonça la fatale nouvelle de la manière suivante.

Un signal télégraphique avait été fait de l'hôtel de l'amiral au vaisseau, en ces termes :

« Envoyer M. Hall à terre, avec une pince en fer, deux pioches et deux bêches. »

Pendant tout le trajet jusqu'au débarcadère, je me creusai la tête pour deviner quelle pouvait être la desti-

nation de ces outils, songeant peu, pauvre lieutenant, que j'allais bientôt creuser le tombeau de mes espérances. L'amiral me reçut à la porte avec son habit bas; et, me tendant la main qui lui restait (son bras droit avait été emporté dans un combat), il pressa la mienne avec une bonté affectueuse.

« Je vous attendais avec quelque impatience, dit-il, pour me seconder dans la fouille d'un nid de fourmis blanches; c'est une chasse que vous aimez, je le sais. Ces maudits insectes, les *termites bellicosi*, comme les appellent, je crois, les naturalistes, ont pénétré dans la maison; et, ayant conduit leurs galeries par-dessus les murs et le long du toit, ils se sont établis en grand nombre dans une caisse à habits qu'ils auraient détruits entièrement avant la nuit, si je ne m'étais aperçu de leur présence. Maintenant, mettons-nous à l'ouvrage; je propose d'ouvrir le plancher, afin de suivre leurs progrès souterrains jusqu'à la fourmilière, fût-elle à un mille d'ici. Ne sera-ce pas un glorieux exploit? » s'écria l'amiral, s'échauffant à l'idée de cette chasse, comme s'il se fût agi de préparer une flotte sous ses ordres à marcher contre la ligne ennemie.

Naturellement, je ne manquai pas d'approuver ou de feindre le même enthousiasme que mon commandant en chef, et peut-être faisais-je également acte de politique et de franchise; car la plus grande familiarité ne rompra jamais tout à fait la glace de la réserve d'un lieutenant en présence de son amiral. Quoique sir Samuel fût tout sourire et bonne humeur, habit bas et un levier à la main, la poitrine nue, les bras nus et exposés à la brise de mer, qui commençait précisément à souffler par intervalles sur l'isthme (ou langue de terre basse et brûlante qui se trouve entre le port intérieur et la côte orientale), je ne pus rien faire de plus que de m'incliner, et

dire que je lui étais infiniment obligé d'avoir bien voulu songer à moi pour un pareil service.

« Oh! cria-t-il, comme revenant tout d'un coup à lui-même, mais j'ai quelque chose encore à vous montrer, ou plutôt à vous dire, car je ne dois pas vous le montrer, quoique je craigne bien que cela ne vous plaise pas tout à fait autant que la perspective d'une chasse aux fourmis. Gigna, dit l'amiral à son intendant, qui tenait une large bouilloire d'eau chaude pour inonder les fourmis, laissez cette affaire à laquelle nous reviendrons dans une demi-heure, et tenez cette pince tandis que je vais dans le cabinet avec M. Hall.... Il est inutile de pallier la chose, dit sir Samuel en fermant la porte, avec la même solennité que s'il avait été chargé de m'apprendre la mort de mon père; il est inutile de vous déguiser le fait; mais voilà que je reçois à l'instant la liste de l'amirauté, et votre nom, en dépit de toutes les promesses verbales et écrites que vous m'avez dit vous avoir été faites, ne s'y trouve pas. »

Adieu donc mes plus chères espérances. Toutes les joyeuses visions de commandement, de pouvoir et d'indépendance, dont j'avais nourri mon imagination pendant le voyage, s'évanouirent contre les ombres fugitives d'un rêve. Je demeurai d'abord comme pétrifié pendant quelques minutes. Lorsque je repris mes sens, je me souviens que j'avais les yeux fixés sur le mouillage, qu'on apercevait de la fenêtre ouverte de l'hôtel de l'amiral. Le vaisseau-pavillon était à l'ancre en ce moment, juste à la hauteur de la pointe d'Osnabrugh. Sa flamme, ce météore de l'Angleterre, pendait si perpendiculairement de l'extrémité du mât, qu'elle ressemblait plutôt à une corde qu'à un pavillon, tandis que son image, réfléchie, ainsi que celle du vaisseau lui-même, avec ses mâts, ses vergues et ses cordages, semblait gravée sur

la surface unie de la mer, aussi distinctement que si un autre vaisseau eût été réellement retourné et placé au-dessous. J'avais rarement été témoin d'un calme aussi complet. La brise de mer, qui rafraîchissait le rivage depuis vingt minutes, ne s'était pas encore fait sentir dans le port intérieur, lequel, par parenthèse, est un des plus beaux et des mieux construits du monde. Telle est l'heureuse disposition de ce port, que même *l'Illustre*, vaisseau de soixante-quatorze canons, était à l'ancre dans une parfaite sécurité à quelques verges du rivage, qui est couvert de bois jusqu'au bord de l'eau. Quel contraste entre cette scène tranquille et les mouvements tumultueux qui agitaient mon âme! Car j'étais indigné contre quelques-uns de mes plus fidèles amis de l'Angleterre, qui, je le devais croire, m'avaient trahi ou négligé, malgré toutes sortes de promesses.

Au milieu de ma rêverie, que le bienveillant amiral n'interrompit point, je vis le vent toucher le pavillon immobile, mais d'un souffle si faible, qu'il produisit seulement un joli balancement comme celui d'une pendule; et le miroir des eaux ne fut nullement altéré par la brise de mer. Peu à peu toute la longue flamme, après deux ou trois légères oscillations, se déroula, soutenue par le vent frais qui s'élevait, et vint bien au delà de la poupe du superbe vaisseau de ligne onduler gracieusement au-dessus du port. Les idées les plus étranges s'emparent souvent de notre esprit au moment où l'on s'y attendrait le moins. Assurément, j'étais alors dans une disposition peu inventive, peu poétique; eh bien! il m'arriva de composer de la scène inspiratrice que j'avais sous les yeux un tableau qui calma toute mon agitation. Lorsque je vis la flamme du vaisseau se déployer elle-même au vent, je me dis : « Que Dieu me prête assez de vie et de santé : j'ai la confiance, malgré toute l'amertume de mon

désappointement, que je déploierai ainsi le drapeau de ma propre fortune. »

En ce moment, l'amiral passa doucement sa main sur mon épaule, et me dit d'une voix enjouée : « Ne pensez plus à ce mécompte, monsieur Hall; chaque chose viendra en son temps; supportez cette contrariété en homme de cœur : tout cela tournera au mieux pour vous. Rien n'est sans remède dans ce monde, et je ferai ce que je pourrai pour vérifier cette maxime à votre égard. En attendant, venez m'aider à mettre en déroute ces maudites fourmis blanches. Habit bas, s'il vous plaît; car ce ne sera pas une petite corvée. »

Nous en eûmes pour une heure de rude travail : il fallut se frayer un chemin à travers deux celliers (ou *godongs*, comme on les appelle dans l'Orient); et, finalement, nous fûmes obligés de creuser une tranchée jusqu'à l'énorme monticule ou nid qui s'élevait à la hauteur de cinq ou six pieds au-dessus du sol, avec un grand nombre d'autres monticules moins élevés, semblables aux petits dômes d'une église gothique. Nous aurions pu attaquer immédiatement l'ennemi dans son quartier général, si nous l'avions voulu; mais l'amiral préféra procéder plus méthodiquement et faire le siége par des approches régulières. De cette manière, nous eûmes le loisir d'examiner les principes d'après lesquels ces fourmis s'abritent elles-mêmes à chaque progrès de leur ouvrage par des galeries ou chemins couverts, qui, très-faibles en eux-mêmes, suffisent pour repousser les attaques de toute autre espèce de fourmis. Il est assez curieux que la fourmi blanche, quoique la plus destructive de son espèce, soit cependant individuellement incapable de faire un pas sans la protection artificielle des galeries et des chemins couverts.

Armés de nos bêches, ayant coupé au travers de la

butte, nous mîmes au jour les merveilles de ces fourmis, l'espèce la plus curieuse de toutes. Enfin, nous arrivâmes à la grande fourmi reine, la mère des myriades de sa race : c'était un très-énorme personnage en vérité, long de près de quatre pouces, et aussi gros que le doigt, avec une tête aussi petite que celle d'une abeille, mais le corps plein de ces œufs qui s'écoulent continuellement comme un liquide hors d'un réservoir. Je n'oublierai jamais le cri de joie et de triomphe que poussa le brave amiral : on l'entendit jusqu'au milieu du port.

Il y a des hommes qui se mettent tout de cœur et d'âme à ce qu'ils entreprennent, et notre amiral était de ce nombre. Il ne faisait rien à demi, comme tant d'autres. Les plus grands faits d'armes ou les plus frivoles objets d'amusement absorbaient au même degré toute son attention. Il ne mettait pas moins d'ardeur dans l'exercice de sa générosité privée que lorsqu'il agissait au nom de son souverain. Enfin, quelque chose qu'il fît, qu'il pensât, ou qu'il exprimât, tout chez lui portait l'empreinte de ce cachet particulier. Cet enthousiasme avait une telle vertu de fascination, que ceux-là même qui avaient servi le plus longtemps sous ses ordres s'étonnaient souvent du succès de leur propre zèle lorsqu'ils étaient animés par son exemple ; avec tout cela, il était le plus doux des hommes, et accomplissait tout ce qu'il entreprenait sans aucun effort apparent, et sans paraître se douter le moins du monde que ce fût quelque chose de remarquable.

Je me rappelle un exemple de son adresse dans les moindres choses. Un matin, près de l'endroit où il avait dirigé l'assaut contre les fourmis, une partie de l'équipage de *l'Illustre* avait commencé la construction d'un quai devant le bassin. Les pierres dont cette plate-forme ou débarcadère devait être formée furent choisies de très-grande dimension par les ordres de sir Samuel Hood.

Les matelots eurent enfin à remuer une si pesante masse de rocher, que leurs forces réunies devinrent insuffisantes pour la faire mouvoir au delà de quelques pouces vers sa position définitive. L'amiral était à cheval, regardant les travailleurs depuis quelque temps, tantôt riant, tantôt donnant des ordres que les ouvriers, déconcertés, ne pouvaient exécuter par aucun moyen. A la longue, Son Excellence le commandant en chef s'impatiente, et, descendant de cheval, il se met à diriger lui-même les travaux ; mais la pierre ne bouge pas d'une ligne. Enfin, perdant toute patience, il saute du haut de la rive, et, d'un ton de reproche et de défi, s'écrie : « Donnez-moi le levier ! » Ainsi armé, il repousse les officiers et les matelots à droite et à gauche, insistant pour faire à lui seul toute la corvée. D'abord il engage la pince de l'instrument sous l'arête de la pierre, ensuite il pousse avec le pied une petite cheville de fer sous la barre et en travers pour lui servir de point d'appui. Quand toutes ces choses sont soigneusement ajustées à son idée, il glisse la main à l'extrémité du levier, et, y pesant de tout son poids, il donne ce qu'il appelait la vie à l'immense bloc, qu'un instant auparavant une demi-douzaine d'hommes vigoureux avaient été incapables de déplacer. Il continue ainsi à faire mouvoir le bloc pouce à pouce vers la place qu'il devait occuper, jusqu'à ce qu'enfin, après cinq ou six efforts semblables, il fut définitivement établi dans la place désignée, où il est aujourd'hui, je n'en doute pas, et qu'il occupera, je suppose, pendant des siècles encore.

Je n'ai pas besoin d'ajouter que l'amiral fut lui-même enchanté de ce triomphe, et que son air de défi aux travailleurs se calmait à chaque progrès graduel de la pierre. Enfin, lorsque l'opération fut terminée, il jeta le levier, et, s'adressant à la troupe confuse, mais avec un

ton de bonne humeur : « Eh bien, leur dit-il, voilà, garçons tailleurs, perruquiers et chaudronniers, voilà la manière de remuer une pierre; vous savez maintenant comment il faut s'y prendre. »

Dans le fait, aucun des officiers sous lesquels j'ai servi ne savait mieux que sir Samuel, non-seulement comment faire par lui-même tout ce qui est du ressort d'un homme, mais encore comment stimuler les autres à le faire également, ou, s'il était nécessaire, leur donner l'exemple et payer de sa personne. Mais, en même temps, ce qui est encore plus important sous tous les rapports, il ne perdait jamais de vue sa véritable dignité, et n'affaiblissait sa considération personnelle ou son autorité officielle par aucune condescendance déplacée. Au contraire, il semblait y ajouter encore par une sorte de familiarité qui n'allait bien qu'à lui.

La perte d'un tel homme, pour la nation en général et pour la marine en particulier, fut irréparable.

J'ai quelquefois pensé qu'une histoire de la carrière maritime de ce grand commandant, où figureraient plusieurs des principaux événements de la vie de ses grands contemporains, Nelson, Saint-Vincent et Collingwood, serait un précieux manuel pour nos jeunes aspirants.

Heureusement pour moi, la mort de sir Samuel Hood n'eut lieu que plus de deux ans après mon arrivée dans l'Inde. Grâce à sa bienveillance, je pus visiter l'intérieur de la péninsule de l'Hindoustan dans deux différentes occasions, et en même temps faire un voyage de plus de trois cents lieues dans l'île de Java. Avant de rendre compte de ces importantes excursions, je donnerai un court récit d'une chasse aux alligators dans un lieu appelé Nellivelley, près de Trincomalée, entreprise pour l'amusement particulier de l'amiral, et exécutée par un

corps de Malais au service de l'Angleterre, le 1er régiment de Ceylan.

De bonne heure dans la matinée du 22 septembre, la troupe, qui se composait de plusieurs dames et d'un grand nombre d'habits rouges et de jaquettes bleues, fut réveillée pour se mettre en route pour notre expédition. L'amiral, suivant son usage, était habillé et à cheval longtemps avant tout le monde, et il ne manqua pas de quereller et de gronder chacun de ceux qui arrivaient en se frottant les yeux et en doutant encore que les plaisirs de la chasse pussent compenser l'horrible angoisse de quitter son lit si matin. En d'autres pays, l'heure du départ peut être choisie, mais non dans l'Inde.

On courait peu de risques de commencer trop tard une partie dont sir Samuel Hood était le chef; aussi le jour avait à peine commencé à poindre que déjà nous étions tous sur le théâtre de l'action. Le terrain était aussi uni qu'un marais pendant plusieurs lieues; çà et là la plaine était semée de petits lacs stagnants, qui communiquaient par des ruisseaux ou des canaux dont l'eau marchait à peine sur des lits de vase, entre des rives bordées de ces herbes touffues d'où sortent des nuées de mousquites. L'atmosphère glacée du matin était si épaisse et si pénétrante, qu'il était impossible à l'homme le plus confiant dans sa santé et dans la force de son tempérament de ne pas songer aux fièvres, aux coliques et à tout le cortége des maladies. Les hardis soldats du pays, qui avaient passé la nuit sur la terre, en dépit des miasmes, étaient rangés pour recevoir l'amiral, et lui formaient une singulière garde d'honneur. Tout le régiment avait mis bas son uniforme et ses autres vêtements, à l'exception d'une paire de pantalons courts et d'une espèce de sandales. Au lieu d'armes à feu, chaque homme portait à la main une perche d'environ six pieds de longueur, à



laquelle était attachée la baïonnette de son fusil; une autre arme de ces guerriers était le formidable *cric malais*, petit poignard semblable à l'épée à deux tranchants dont Raphaël a armé l'archange dans le tableau de l'expulsion de nos premiers parents du paradis terrestre.

Aussitôt que le commandant en chef parut sur le terrain, le régiment fut divisé en deux corps principaux et une réserve. Les deux colonnes prenant, l'une à droite, l'autre à gauche, allèrent occuper différents points dans l'un de ces canaux dont j'ai parlé, qui réunissent les lacs ou étangs disséminés dans la plaine. Ces détachements, étant disposés à environ un mille l'un de l'autre, renfermaient un intervalle où, d'après certains indices particuliers connus seulement des Malais (qui sont passionnéss pour cet amusement), les alligators devaient se trouver en grand nombre. Les troupes se formèrent en travers du canal, sur trois lignes parallèles, distantes de dix ou douze pieds; mais les hommes de chaque ligne, placés côte à côte, prenaient seulement assez d'espace pour manier leurs piques. Le canal pouvait avoir environ quatre ou cinq pieds de profondeur au milieu du courant, si tant est que l'on puisse dire courant. La couleur de l'eau, quand elle n'était pas troublée, tenait le milieu entre l'encre et le café; mais aussitôt que la triple ligne des Malais se fut mise en mouvement et que la vase eut été agitée, la consistance et la couleur du fluide eurent beaucoup de rapport avec celles d'une soupe aux pois.

Lorsque tout fut prêt, les soldats enfoncèrent leurs piques devant eux dans la vase, et, si j'ai bonne mémoire, chaque homme croisait l'arme de son voisin; au commandement « : Marche! » ils partirent en poussant tous ensemble un long cri de guerre, capable de glacer le sang de tous les habitants de la terre, quel que soit l'effet

qu'il ait pu produire sur les habitants des marais. Comme les deux divisions de l'armée envahissante, s'avançant des deux extrémités opposées du canal, s'approchaient graduellement chacune en colonne serrée, hurlant de toutes leurs forces et enfonçant leurs piques profondément dans la vase, les alligators effrayés se retiraient naturellement vers le centre encore inoccupé. Généralement parlant, les alligators, ou crocodiles (car je crois que c'est à peu près le même animal), avaient assez d'instinct pour tourner leurs longues queues du côté de leurs assaillants, et se sauver aussi vite que possible vers le milieu du canal. Mais de temps en temps, un de ces monstres, étourdi par le bruit ou provoqué par la pointe d'une pique, se retournait en arrière, et, faisant retraite dans la mauvaise direction, s'élançait au travers de la première, de la seconde, et même de la troisième ligne des piqueurs. Cette circonstance, qui n'aurait guère amusé des chasseurs ordinaires, était le plus doux divertissement pour les Malais enchantés. Un double cercle de soldats se formait rapidement autour du malheureux amphibie qui s'était hasardé à franchir cette barrière. Par des coups de baïonnettes sans nombre et bien dirigés, et par la pression de quelques douzaines de pieds, la pauvre bête était souvent poussée et retenue au fond du canal; quand une fois elle était là, ses ennemis, moitié en l'étouffant, moitié en la transperçant, avaient bientôt mis fin à sa misérable vie, dans des lieux tout à fait hors de vue, et d'une manière aussi obscure qu'on peut bien se l'imaginer.

Pour les pauvres habitants des marais, il n'y avait de choix qu'entre Charibde et Scylla, et je suis presque honteux de reconnaître l'espèce de plaisir barbare avec lequel nous nous tenions sur la rive, contemplant l'effroi de ces malheureuses créatures qui n'échappaient à un ennemi

que pour en rencontrer un autre. Les Malais, dans leur ravissement, déclaraient que le menu fretin, en fuyant d'un côté, tombait dans la gueule des plus gros qui arrivaient dans la direction opposée. Mais ce fait semble sujet à contestation.

Cependant les spectateurs indigènes redoublèrent leurs acclamations lorsque les deux corps de troupes, s'avançant des deux côtés opposés, ne furent plus qu'à cent verges l'un de l'autre. L'espace intermédiaire se trouvait alors abondamment rempli d'alligators nageant de côté et d'autre dans la plus grande terreur; tantôt plongeant jusqu'au fond, et tantôt montrant leurs nez barbouillés de vase, ou quelquefois tentant une attaque furieuse et désespérée. Dans ces occasions nous vîmes tomber des douzaines d'assaillants avec leurs piques brisées ou arrachées de leurs mains, au grand amusement de leurs compagnons qui reformaient les rangs rompus, comme si leurs camarades eussent été tués dans une bataille. S'il n'y eut point de tués, il y eut beaucoup de blessés; aucun, cependant, n'abandonna la partie.

Le *nec plus ultra* du divertissement semblait consister à détacher un seul alligator des autres, à l'entourer pour l'attaquer séparément et le piquer jusqu'à ce qu'il fût presque mort. Les Malais alors, d'un effort commun, l'enfourchaient et l'élevaient au-dessus de leurs têtes à l'extrémité d'une douzaine de piques, et, par une secousse brusque, lançaient le monstre vaincu bien loin sur la rive. Les alligators, étant amphibies, ne restèrent dans l'eau qu'aussi longtemps qu'ils trouvèrent un avantage dans cet élément; mais lorsque la mêlée fatale approcha, les deux colonnes de leurs ennemis s'étant resserrées, les monstres, s'agitant sans ordre et avec fracas, se frayèrent des chemins à travers les herbes épaisses des deux rives et s'échappèrent pêle-mêle, à droite et à gauche. « Sauve

qui peut! » paraissait être le fatal mot d'ordre de leur déroute. Ce cri prudent aurait sans doute sauvé beaucoup d'entre eux, comme il a sauvé mainte troupe bipède, si d'avance les Malais n'eussent judicieusement placé leur réserve de chaque côté du canal pour recevoir les fugitifs; ceux-ci, couverts de boue et à demi morts de terreur, mais encore animés par la rage, s'élançaient hors du canal avec l'espérance de trouver un asile dans un étang marécageux, plein de joncs et de roseaux, mais que la plupart des pauvres bêtes n'étaient pas, hélas! destinées, à jamais atteindre. La bataille définitive entre les Malais de la réserve et ces alligators faisant retraite en désespérés fut atroce. Si l'un des partis n'avait été tout frais, et l'autre épuisé, l'un confiant et l'autre découragé, il serait très-possible que les crocodiles eussent vaincu les *pirates*, comme on appelle les Malais dans tout le reste du monde, excepté en Orient, où ils sont généralement reconnus pour être une aussi bonne race d'hommes que tous leurs voisins.

Il est inutile de dire que, pendant ce temps-là, notre brave amiral, sir Samuel Hood, restait un spectateur très-attentif. Son œil d'aigle parcourait toute la longueur du canal, et d'un regard il embrassait tout l'ensemble du plan de campagne. A mesure que la guerre s'animait, et lorsque plusieurs petites affaires d'avant-postes eurent lieu, nous vîmes son visage se colorer de plaisir. Mais lorsque le premier alligator fut jeté tout de son long et expirant à ses pieds, percé d'au moins vingt blessures de pique, et hérissé d'une demi-douzaine de fragments de ces armes brisées pendant la lutte, toute la plaine retentit des exclamations de sa joie presque enfantine. Quand les détachements serrèrent de près leurs victimes, et que chaque moment donnait naissance à quelque nouveau prodige de valeur ou montrait une ligne entière de

soldats malais renversés dans la fange comme des quilles, je crois, en vérité, que, si personne de nous n'eût été présent, l'amiral aurait volontiers saisi une pique, et se serait jeté au plus épais de la bataille, avec ses bottes, son épée, son chapeau retroussé, et le reste. Ne pouvant faire mieux, il se tenait tout près du bord, et rivalisait avec les plus ardents d'entre les Malais par ses hurlements et les cris d'encouragement qu'il leur donnait. L'intérêt si vif qu'il prenait à cet amusement aurait pu devenir dangereux pour sa dignité, sinon pour sa sûreté; car, en dépit des avertissements réitérés des officiers anglais du régiment, qui savaient, par l'expérience de chasses précédentes, les accidents qui pouvaient survenir, l'amiral persista à s'approcher du bord du canal lorsque commença l'acte final de la tragédie des alligators. Et comme nous autres, ses pauvres officiers, nous étions naturellement obligés de suivre notre chef partout où il y avait du danger, une partie considérable d'entre nous se trouva assez mal placée entre la réserve des Malais et le canal, précisément lorsque la grande déroute eut lieu à la fin de la bataille. Si les crocodiles, rendus furieux, avaient seulement su ce qu'ils faisaient, s'ils avaient mis en jeu leurs longs groins pointus et leurs queues encore plus dangereuses, plusieurs des officiers de Sa Majesté britannique auraient pu se trouver fort mal à l'aise, entre les gueules des animaux et les piques des Malais.

Il serait, en effet, difficile de dire lequel des deux partis avait en ce moment l'air le plus sauvage, des Malais triomphants ou de la troupe fugitive des alligators s'élançant hors de l'eau. Il y eut beaucoup de blessés des deux côtés, et tous sans exception étaient couverts de fange et d'herbes marécageuses. Plusieurs d'entre nous furent aussi renversés et tombèrent dans la boue, pour l'amu-

sement particulier de l'amiral enchanté, qui, par son adresse supérieure, sut échapper à une si humiliante catastrophe, se jetant tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, d'une manière qui excitait à la fois la gaieté et les alarmes de sa suite ; quoique, naturellement, nous fussions plus heureux de rire avec notre commandant en chef que de rire de lui.

J'ai oublié le nombre total d'alligators tués dans cette chasse, mais certainement il n'y en eut pas moins de trente à quarante. Le plus grand avait dix pieds de longueur et quatre de circonférence, la tête ayant exactement deux pieds de long. Outre ces grands crocodiles tués, nous en prîmes, vivants, une multitude de petits, de neuf pouces de long, dont nous rapportâmes plusieurs à Trincomalée. Une demi-douzaine d'entre eux furent conservés pendant plusieurs jours, dans des cuves d'eau, à l'hôtel de l'amirauté; les autres, ayant été transportés à bord, devinrent les grands favoris des matelots, dont on connaît le goût bizarre et les fantaisies.



XVI

Pique-nique dans la caverne d'Éléphanta.

De Trincomalée nous revînmes à Bombay, le seul port de l'Inde possédant des bassins suffisamment vastes et un havre assez commode pour un aussi grand vaisseau que *l'Illustre*. C'était la seconde visite que je rendais à cette ville, la plus intéressantes de toutes les présidences. J'avais alors plus de moyens d'apprécier ses mérites; car j'avais fait déjà deux voyages étendus dans l'intérieur du pays, et, naturellement, j'étais devenu un peu plus familier avec l'Orient.

Les séductions de la société de Bombay, dans le cercle particulier à l'intimité duquel j'eus le bonheur d'être admis à cette époque, étaient certainement très-grandes, et depuis, c'est à peine si j'ai retrouvé jamais rien de comparable dans le cours d'une assez longue expérience du monde. La pensée d'étudier d'une manière utile les antiquités des Hindous, et de faire des observations sur les mœurs et les usages de la génération présente des naturels, tout en jouissant de la société de mes concitoyens, ajoutait encore au plaisir que je me promettais dans mes recherches; et ce sentiment, étant partagé par toute la compagnie, fut considéré comme une idée très-heureuse, qui réunirait les deux sources d'intérêt dans une même expédition.

« Pourquoi, dit une des dames (qui, hélas! n'existe plus), pourquoi ne ferions-nous pas une expédition régu-

lière et en corps à Éléphanta? non pour une simple visite d'une heure ou deux, mais pour y rester huit ou dix jours, pendant lesquels nous pourrions examiner les cavernes à loisir, les dessiner, en faire la description, et enfin nous livrer à l'étude des antiquités ; c'est une expédition qui n'a jamais été entreprise avant nous. »

La motion fut vivement approuvée par toutes les personnes de la société, dont l'une était un officier d'artillerie.

« Je ferai dresser, dit-il, une couple de tentes devant l'entrée de la caverne; une pour les dames, l'autre pour la cuisine et les domestiques, tandis que les messieurs choisiront les endroits les plus mous du sol de la caverne pour y disposer leurs lits.

— J'enverrai des cuisiniers! cria un autre.

— Je serai le pourvoyeur! s'écria un troisième, et je me charge des fonctions de commissaire des vivres.

— Et moi, dit un gentleman, qui seul de toute la réunion se trouve encore sur les lieux, quoiqu'il y ait près de vingt ans écoulés depuis ces jours de plaisir; et moi, je veillerai à ce que le vin ne manque pas, et qu'il y ait abondance d'ale. »

Chacun voulait se rendre utile, et on ne s'occupa plus que de prendre les arrangements nécessaires. Nous louâmes des barques du pays pour transporter le gros bagage, les tentes, les tables et les provisions; je fus chargé, pour ma part, de procurer certaines barques plus petites et plus légères, appelées *gigs*, pour le service des dames. Nous nous embarquâmes par détachements ; quelques-uns de bonne heure dans la matinée, et d'autres, que leurs affaires retinrent au fort, plus tard dans l'après-midi; mais dans le cours d'une couple de jours nous fûmes tous établis près du théâtre des opérations, et prêts à nous mettre à l'œuvre avec ardeur.

Lorsque j'en serai à la description de la manière de voyager dans l'Inde, il ne semblera pas surprenant que nous ayons pu nous installer si promptement d'une manière confortable dans l'île d'Éléphanta. La plupart des hommes couchèrent dans le souterrain, les uns enfermés dans leurs palanquins, les autres étendus sur des matelas dans l'intérieur des petites niches ou chapelles qui sont taillées dans le roc vif des deux côtés de la caverne.

Le premier jour se passa à errer dans les ailes, si l'on peut les appeler ainsi, de cette merveilleuse *cathédrale* que les Hindous des temps passés ont creusée dans l'épaisseur des rochers. Les sculptures qui ornent les murs étant variées de toutes les manières possibles dans les limites fantastiques de la plus extravagante des théologies, cette scène bizarre fut d'un effet extraordinaire sur ceux qui la voyaient pour la première fois; mais sur ceux-là même qui l'avaient vue une ou même deux fois auparavant, c'était une impression très-difficile à décrire. L'imagination d'un novice tel que moi était ramenée d'une manière irrésistible aux époques ténébreuses de l'histoire traditionnelle, où chaque événement nous apparaît presque aussi vague et aussi confus que le souvenir d'un conte de fée. A ceux, au contraire, qui avaient étudié le sujet depuis longtemps, et qui s'étaient instruits non-seulement de la religion des naturels, mais de leur manière particulière de représenter leurs dieux, la caverne d'Éléphanta offrait une ample moisson de recherches; et l'on entendait de temps en temps les bruyantes exclamations de joie de ces adeptes dans la science des antiquités orientales, lorsqu'ils rencontraient quelque groupe particulièrement fertile en attributs caractéristiques des divinités locales.

Vers la fin du jour, la société, qui s'était trouvée plus ou moins réunie pendant la matinée, se divisa. Quelques-

uns des hommes s'enfoncèrent dans le bois pour tirer un perroquet ou un singe, tandis que d'autres, épuisés par l'air étouffant de la caverne et par la fatigue de se hisser pour examiner les détails des sculptures, s'étendirent à l'ombre, à l'abri d'une large tente sous laquelle l'air circulait librement, les toiles des côtés ayant été enlevées. Pour ma part, je ne pouvais m'éloigner du temple que pour quelques minutes à la fois; mais j'allais et je venais avec une sorte d'inquiétude impatiente de ma propre ignorance, qui était plutôt augmentée que satisfaite par les lambeaux incomplets d'explication que je surprenais dans les discours des orientalistes plus érudits. Pendant tout le temps du dîner, je ne pus penser à autre chose qu'aux figures confuses représentées sur les murs sombres qui nous environnaient de trois côtés; et je m'esquivai de table aussitôt que je le pus, pour me régaler de ce dessert d'antiquités jusqu'à ce que la nuit fût venue. J'essayai alors une promenade en plein air; mais la brise froide de terre, soufflant à travers le taillis humide, n'apportait qu'une sorte de fraîcheur trompeuse et passagère à mon front brûlant et à ma poitrine palpitante des excitations fébriles de la journée. Mes compagnons déclarèrent avoir assez du souterrain pour le quart d'heure; et, comme je ne pouvais parler d'autre chose, je ne fus pas une société pour eux, ni eux pour moi; je me retirai de très-bonne heure vers mon lit, que j'avais établi dans l'un des petits recoins déjà mentionnés, sur la gauche, c'est-à-dire du côté oriental de la principale excavation. Là, je me jetai sur ma couchette, sans ôter mes habits; et au bout de quelques minutes, à ce qu'il me sembla, je fus profondément endormi.

C'est la mode dans l'Inde d'allumer une lampe dans chaque chambre à coucher; non pas une vulgaire chandelle enfermée, comme en Angleterre, dans un misérable

étui d'étain à jour, ou comme une lanterne d'écurie; mais une petite flamme brillante, qui s'échappe d'un vase en bronze de forme antique, digne de l'Étrurie, rempli de l'huile épurée du cocotier ou du sésame, et aussi claire que du cristal. Quelle est l'origine de cette coutume orientale de brûler une lampe dans la chambre à coucher? c'est ce que je n'ai pu apprendre exactement. Quelques personnes prétendent que c'est une précaution contre les serpents, qui abondent, dit-on, dans ces contrées, quoique je n'aie jamais eu la bonne fortune d'en voir qu'un seul dans tous les voyages que j'ai faits dans le continent et dans les îles de l'Inde. Quelle qu'en soit la cause, cette pratique est si universelle, que nos domestiques, qui, dans ce pays, sont les plus parfaites machines imaginables, continuèrent, comme une chose toute naturelle, à placer des lumières près de nos lits, même dans la caverne. Un millier de lampes, cependant, comme celles qui reluisaient sur le pavé de notre immense appartement, n'auraient illuminé que bien imparfaitement même la petite portion que j'occupais dans ce temple gigantesque.

Après avoir dormi quelque temps, à ce que je crus, je me réveillai, ou je rêvai que je me réveillais; et, regardant autour de moi, je ne fus pas peu étonné de me trouver seul dans un lieu si étrange, de la véritable nature duquel je n'avais qu'un souvenir confus. La lampe solitaire paraissait avoir acquis beaucoup d'intensité, car tout l'intérieur du souterrain était devenu aussi éclairé que si le soleil y avait lancé ses rayons. En me retournant pour savoir où j'étais, je levai les yeux, et je vis, avec un sentiment confus d'alarme et en même temps d'incertitude quant à la réalité ou à la nature imaginaire de ce qui frappait mon attention, une immense figure, moitié mâle, moitié femelle. Je me rappelai que, dans la

matinée, un des savants de notre bande avait dit que, dans la mythologie des Hindous, il existait un pareil monstre, sous la dénomination de *Ardhanar-Ishwar*. Tout en m'écarquillant les yeux pour examiner cette figure fantastique, je me demandai, à plusieurs reprises, si j'étais bien éveillé ou si je dormais encore. Les coupes d'ale mousseuse d'Hodgson, et le nectar couleur de rubis de Château-Margaux, peuvent avoir aidé à cette mystification, sans avoir rien ôté, assurément, à l'intérêt du rêve, si pourtant c'en était un. L'image gigantesque que j'examinais, quoiqu'elle m'eût semblé d'abord détachée du mur et en mouvement, me parut, après un examen plus attentif, être sculptée en plein relief dans le roc même de la montagne. Cet étrange hermaphrodite semblait avoir quatre bras (c'est un de ces moyens grossiers par lesquels les artistes hindous cherchaient à exprimer une idée de puissance) : il n'était pas précisément droit, mais un peu incliné; les avant-bras droits appuyés sur le dos du fameux *Nundi*, le taureau de Shiva, sur lequel ce dieu hermaphrodite a quelquefois la fantaisie de monter. Le côté droit de sa figure semblait être mâle, le gauche femelle; et il est singulier combien cette distinction était conservée sous tous les rapports. Les deux côtés de sa coiffure étaient différents : le droit présentait le croissant de Shiva, et le côté femelle était orné de cheveux bouclés et relevés par-dessus, tandis que le côté mâle était paré d'un bandeau; les pendants d'oreilles n'étaient pas les mêmes, mais il y en avait deux du côté femelle : l'un était un *bali*, ou bijou pour la partie supérieure de l'oreille, l'autre un anneau; le côté mâle en portait seulement un, et son oreille allongée retombait jusque sur l'épaule. Les deux bracelets n'étaient pas non plus semblables : les deux bras droits, ou mâles, étaient décorés d'une même lame mince de métal, dont les extrémités ne se rejoi-

gnaient pas (ornements connus dans l'Orient), et les gauches, ou femelles, entourés par un ornement plus large. Chacun des poignets droits était serré par un seul bracelet, les gauches par deux. La main droite intérieure, qui était bien conservée, portait un anneau au petit doigt. La main gauche intérieure, qui était aussi entière, portait deux anneaux : un au petit doigt, l'autre au médium. La main droite intérieure tenait le serpent appelé *Cobra de Capello*, dont la tête se dressait comme prêtant l'oreille. La main droite extérieure s'appuyait sur la corne du taureau, tandis que le coude était posé sur l'encolure. Le serpent et le taureau Nundi désignent le dieu Shiva. Le sein gauche de cette curieuse figure étant celui d'une femme, on a conjecturé de ce qu'il était unique qu'on avait eu l'intention de représenter une amazone, mais c'est évidemment une erreur; et, en effet, la même distinction des sexes, observée dans l'apparence des côtés droit et gauche de la figure principale, s'étend à toutes les autres dans ce compartiment extrêmement curieux du souterrain; celles qui sont situées à la droite d'*Ardnari* appartenant à *Shiva*, et celles de gauche à sa femme *Parvati*. Longtemps avant que j'eusse pu étudier la moitié des attributs de la fameuse divinité hermaphrodite des Hindous, la lampe commençait à pâlir, et les figures de la muraille s'évanouirent graduellement à mes yeux, en dépit de mes efforts pour continuer ces observations. Je retombai sur mon oreiller, profondément endormi. Pendant toute la durée de notre séjour à Éléphanta, je ne fus pas une seconde fois troublé par les mêmes visions; car les travaux et les amusements, pour ne rien dire des jouissances de notre glorieux pique-nique, disposaient tout le monde au plus profond sommeil.

Dans le commencement, nous nous mîmes confusément et sans beaucoup de discipline à travailler à notre

examen de la caverne; mais comme la tâche était considérable, et que nous avions entrepris de la faire convenablement, quelque arrangement systématique devenait absolument nécessaire. M. William Erskine avait consenti à se charger, avec l'assistance de ses amis, de la description de la caverne, et nous nous plaçâmes sous ses ordres, le reconnaissant pour notre capitaine. La description qui est résultée de ce concours est, de beaucoup, la plus exacte et la plus minutieuse qui ait jamais été faite d'Éléphanta; elle a été publiée dans les *Mémoires de la société de Bombay*, tome I.

Notre maître des cérémonies arrêta judicieusement sa principale attention devant la fameuse figure à trois têtes, la plus remarquable de toutes sans comparaison. Une large natte fut étendue à terre, puis une table placée au milieu avec tout ce qu'il faut pour dessiner, et tout autour on vit jouer et folâtrer la troupe joyeuse des enfants de la charmante artiste. Près du même lieu fut apportée aussi la chaise commode de son original, mais savant mari, qui, refusant d'accepter aucune partie de cette tâche difficile, nous plaisantait tous sans pitié sur le travail inutile ou, comme il l'appelait, frivole, auquel nous nous livrions dans la caverne. Ce personnage, grand amateur d'agriculture expérimentale, et grand théoricien en économie politique, était digne, sous tous les rapports, d'un pique-nique comme le nôtre.

Combien de fois l'antique caverne retentit des explosions d'une folle gaieté, qui nous ramenaient des coins divers où nous étions occupés, pour venir jouir des saillies spirituelles du plus amusant des personnages! car sa bonne humeur inépuisable et sa manière originale d'envisager les choses entretenaient un feu roulant de plaisanteries et de bons mots autour de la section dessinatrice établie devant le principal compartiment du temple.

Nous déjeunions et dînions à une longue table, dressée beaucoup plus près de l'entrée, afin de pouvoir jouir, non-seulement de la lumière du jour, de l'air pur et de la fraîcheur de la brise de mer, mais encore, à travers quelques éclairs du feuillage, de la vue des collines éloignées et autres parties du paysage que l'on découvrait des parties supérieures de la magnifique baie. Naturellement, nous nous tenions assez en arrière pour échapper à l'éclat éblouissant de l'atmosphère, qui, dans ces climats, lorsqu'elle est nuageuse, réfléchit la perfide influence des rayons obliques du soleil d'une manière presque aussi incommode, quoique cependant moins fatale, que l'ardeur pleine et directe de sa lumière. Je ne dois pas oublier de dire que nous ne permîmes jamais de servir du bœuf sur notre table, sous quelque forme que ce fût; car, quoique le temple d'Éléphanta ait été profané depuis des siècles, et qu'en conséquence il ne serve plus au culte des Hindous, cependant, aux yeux des pauvres naturels, il reste toujours attaché à ce splendide monument un certain caractère de sainteté qu'il serait cruel et peu généreux de ne pas respecter. En conséquence, une des plus belles pièces de bœuf qui ait jamais été marinée reçut ordre de sortir de l'île, sans aucune considération pour les besoins et les désirs de deux ou trois gourmands de la bande, dont l'abnégation personnelle n'était pas égale à l'appétit, et dont le respect pour ces folles imaginations des naturels était égal à zéro, comme dirait un algébriste. Il y eut cependant une sorte de consolation pour ces membres désappointés du pique-nique, dans le spectacle de la joie sans bornes avec laquelle nos domestiques indigènes enlevèrent la pièce de bœuf, cet objet affreux de scandale et d'abomination. La vache et le taureau, sous toutes les formes, sont des objets sacrés pour les Hindous, et les castes

mêmes qui ne répugnent à aucun autre mets aimeraient mieux mourir que de goûter de la chair d'un bœuf.

On m'assura une fois sérieusement que, d'après le code pénal de l'Hindoustan, c'était un crime infiniment plus grand de sauter par-dessus une vache que de tuer sa propre mère ! distinction bien extraordinaire assurément. Jusqu'au moment où j'entendis parler de cette loi singulière, je n'avais certainement jamais eu la pensée de commettre l'un ou l'autre de ces crimes ; mais, depuis la connaissance de ce fait curieux, je ne vis jamais une vache couchée dans une prairie sans éprouver un mauvais désir de m'élancer et de sauter par-dessus. Une fois, j'essayai effectivement de tenter l'épreuve dans le *Green-Park*, et je fus très-près de subir la peine de mon sacrilége; car la bonne bête, étonnée de ce procédé, releva la tête, et peu s'en fallut qu'elle ne m'embrochât dans ses cornes [1].

Notre antiquaire en chef, après un conseil de cabinet qui se tenait chaque jour à la table du déjeuner, nous distribuait dans les diverses parties du temple; l'un était désigné pour compter et mesurer les colonnes, un autre pour déterminer la hauteur de la voûte, tandis qu'un troisième, géomètre très-exact et très-digne de confiance, était chargé de tracer le plan de toute l'excavation. L'individu nommé ingénieur en chef pour cette partie im-

1. Depuis que ce qui précède a été écrit, j'ai découvert que j'étais entièrement dans l'erreur au sujet de la superstition hindoue dont j'ai parlé. Néanmoins, je laisse subsister le paragraphe, parce qu'il donne un exemple plaisant de la manière dont un voyageur novice, fouillant partout avidement et indiscrètement dans sa recherche de ce qu'il appelle des informations caractéristiques, peut quelquefois être induit en erreur. Un plaisant de mes amis, à Bombay, remarquant que j'étais comme ébloui par l'éclat des nouveautés de l'Orient, et perdu dans les obscurités de la mythologie hindoue, voulut s'amuser à mettre ma crédulité à l'épreuve.

portante de nos recherches était un médecin au service de la Compagnie, arrivé tout récemment à la Présidence de l'intérieur, où il avait été envoyé pendant plusieurs années. Il était garçon à l'époque en question; mais la plupart des associés de ce délicieux pique-nique à Eléphanta eurent le plaisir d'assister aux fêtes de son mariage peu de temps après.

La demoiselle de son choix était venue dans l'Inde pour se réunir à la famille d'une de ses sœurs mariée; mais, précisément en arrivant à Bombay, elle trouva que la dame et son mari étaient morts l'un et l'autre; or, quoiqu'elle eût plusieurs autres parents dans l'Inde, les uns demeuraient au loin dans l'intérieur, d'autres n'étaient connus de personne à la Présidence. En apprenant ces particularités, le capitaine du vaisseau sur lequel elle avait pris passage se vit dans un étrange embarras. Tous les autres passagers étaient débarqués, en sûreté et contents dans le sein de leurs familles respectives, tandis que la jeune femme inconsolable demeurait seule dans la cabine déserte. Le capitaine ne pouvait ni la mettre à terre comme un ballot de marchandises, ni la garder à bord, et la pauvre fille elle-même, ignorante des usages de l'Orient, ne pouvait donner aucun avis sur ce qu'il fallait faire. Le capitaine, dans cette perplexité, tint conseil avec son second, personnage qui aimait les affaires compliquées, et qui dit aussitôt :

« Allez chez le gouverneur, capitaine; c'est un vieux gentleman, aussi compatissant qu'il y en eut jamais, et c'est à lui de donner des conseils dans de semblables occasions. Dans tous les cas, si vous faites un rapport officiel à Son Excellence, l'affaire n'en restera pas là et vous en serez déchargé.

— La chaloupe! équipez la chaloupe! » s'écria le capitaine enchanté; et s'adressant ensuite à la jeune fille,

il l'assura que tout serait bientôt arrangé à sa satisfaction.

Le gouverneur, sir Evan Nepean, avait été pendant plusieurs années secrétaire de l'amirauté (poste où l'on ne manie pas mal de difficultés, je le suppose); il fut cependant fort embarrassé par la communication du capitaine.

« Je verrai cela, » dit-il, ne sachant pas le moins du monde ce qu'il ferait de la dame, qui, étant jeune, jolie et bien élevée, se serait trouvée dans une singulière position à l'hôtel du gouvernement, car lady Nepean était restée en Angleterre.

Quant au capitaine, il s'était retiré aussitôt qu'il avait entendu le gouverneur se charger de la responsabilité en déclarant qu'il y songerait.

« Vous verrez, dit le second au capitaine, que tout ira bien avant peu de temps; ce n'est pas un pays où de jeunes dames aussi bonnes et aussi gentilles que notre pauvre passagère demeurent longtemps abandonnées à la dérive. »

Il avait raison dans sa conjecture; car le gouverneur, après avoir examiné quelque temps la question, manda un Anglais, non pas au service de la Compagnie des Indes orientales, mais un marchand résident, à la tête d'une grande maison d'agence commerciale à Bombay, un des hommes les plus bienveillants et certainement un des meilleurs et des plus généralement disposés à obliger, dans ce pays des bons offices et des longues bourses.

« Monsieur Money, dit sir Evan au riche négociant, voulez-vous me rendre service en recevant une jeune dame pour vivre avec votre famille, jusqu'à ce qu'elle ait pu donner de ses nouvelles à ses parents et en recevoir, ceux à qui elle était adressée étant morts ou absents ?

— Je serai enchanté d'être utile à quelqu'un à qui vous vous intéressez, sir Evan, » répondit naturellement M. Money ; et en moins d'une heure le capitaine du navire et son second se félicitaient réciproquement d'être enfin hors d'embarras.

Quelle aurait été la destinée de cette intéressante jeune personne, si, à son arrivée, elle avait trouvé toutes choses comme elle s'y attendait? c'est ce que je ne saurais dire. La fortune règle nos destinées d'une manière si bizarre que tous nos calculs sont souvent déjoués bien tristement; mais on n'aurait pu rien imaginer de plus agréable que le dénoûment d'une aventure en apparence si fâcheuse. Notre ingénieur du souterrain était l'ami du riche résident chez qui le gouverneur avait déposé la jeune dame remise entre ses mains par le capitaine du navire, et il lui arriva un jour d'être invité à dîner et placé près de la jolie demoiselle en question; le digne docteur était ce qu'on appelle un *déterminé* garçon, un de ces personnages qui, pour des raisons à eux connues, semblent résolus à ne se jamais marier, mais qui ignorent ce que le hasard leur réserve. Lorsqu'il s'assit à table, il ne regarda même pas sa voisine; car il avait aperçu sa figure et sa taille, et, involontairement, il s'était tout d'abord senti menacé d'un changement dans ses résolutions antimatrimoniales.

On ne se dit rien de part et d'autre; car je ne sais par quel hasard il n'y avait pas eu de présentation régulière entre le jeune homme et la jeune étrangère; même leurs noms leur étaient respectivement inconnus. Enfin, le maître de la maison, se rappelant cette omission, les présenta l'un à l'autre en ces termes :

« Docteur *un tel*, n'offrirez-vous pas à votre voisine *une telle* de prendre un verre de vin ? »

Les deux noms étaient très-remarquables par eux-

mêmes, et ils auraient pu, en toute circonstance, exciter l'attention; mais, en cette occasion, l'effet fut assez curieux, car le père de la demoiselle avait été un grand ami du patron du docteur quelques années auparavant, et elle avait souvent entendu parler de lui comme d'une personne à qui sa famille était très-attachée. En entendant leurs noms réciproques, les deux jeunes gens étonnés se tournèrent vivement, leurs yeux se rencontrèrent, le dieu malin sourit, et trois semaines après, à dater de ce jour, ils étaient mari et femme.

Mais ceci, pour me servir des paroles de mon vieil ami Robinson Crusoé, est une digression, et revenons à mon histoire. Notre société, dans la caverne d'Éléphanta, se composait, outre notre artiste en chef et sa femme, de deux ou trois autres dames et messieurs, personnes extrêmement agréables, dont l'une était un véritable trésor pour une semblable expédition, par l'étendue et la variété des ressources de son esprit, et la charmante simplicité avec laquelle elle mettait le tout à la disposition de la compagnie. Il y avait un monsieur particulièrement versé dans l'astronomie, tant indienne qu'européenne, si l'on peut faire cette distinction; nous avions aussi avec nous une personne très-savante, arrivée dans l'Inde comme missionnaire, mais dont le zèle de prosélytisme s'était graduellement dissipé, tandis qu'à la place s'était élevée une ardente curiosité pour l'étude de la littérature historique des antiquités des Hindous. C'était précisément ce qu'il nous fallait, et cette personne formait le parfait pendant d'un autre compagnon encore plus agréable, qui prenait un égal intérêt aux coutumes modernes des naturels, en ce qui avait rapport à leurs cérémonies religieuses, à leurs costumes et à leurs plaisirs domestiques. Sa connaissance de ces détails nous fut d'un grand secours pour déchiffrer et

décrire les groupes des figures sculptées dans les différents compartiments de la caverne.

Enfin, nous jouissions de la société d'un gentleman occupant de hautes fonctions civiles au service de la Compagnie des Indes orientales ; et la seule contrariété que nous éprouvions à son égard était la nécessité où il se trouvait d'aller aussitôt après déjeuner à Bombay, où ses affaires le retenaient jusqu'à près d'une heure ou deux avant le dîner. Tous, jeunes et vieux, saluaient d'un cri de joie la bienvenue de son retour ; et, lorsque le moment approchait, plus d'un œil inquiet se tournait vers l'entrée de la caverne, dans l'espoir d'être le premier à découvrir sa grande figure dessinée sur l'azur du ciel.

De toute notre nombreuse partie d'Éléphanta, un seul habite encore dans le voisinage de Bombay ; un autre était allé s'établir pendant près de vingt ans à Calcutta, et j'eus le plaisir de le voir en revenant de la Chine quelques années après ; un troisième prit son vol, assez étrangement, dans la direction opposée, et changea le luxe du gracieux et glorieux monde oriental contre les matériaux grossiers de l'Occident : il s'établit avec sa famille dans l'Amérique du nord.

La méthode que nous adoptâmes pour examiner et décrire la caverne fut de diviser le travail en plusieurs sections, de réunir nos efforts pour quelques-unes, mais de rendre le travail aussi amusant que possible pour toutes les parties de la tâche. Tandis que notre principal artiste s'occupait de faire ces dessins si beaux, qui, depuis, ont été gravés pour les *Mémoires de la société de Bombay*, l'historien de la caverne procédait, avec un ou deux autres de la troupe, comme aides de camp, à l'examen plus minutieux des sculptures ; puis, ayant continué ses investigations jusqu'à ce qu'il fût

certain que rien ne lui avait échappé, il s'asseyait à une petite table, poussée pour cet usage de place en place, et là, sur le lieu même, il écrivait une description de ce qui était devant lui. Quand la description était achevée, une sorte de conseil général, ou comité de toute la troupe, était rassemblé pour donner son avis sur le résultat. Quelques personnes, au nombre desquelles se trouvaient naturellement des dames, venaient s'asseoir autour du rédacteur, tandis que d'autres, au moyen d'échelles, grimpaient jusqu'en haut des sculptures, afin de découvrir, vérification faite, la moindre inexactitude dans la description. M. Erskine commençait alors sa lecture, tandis que tous les autres se tenaient prêts à relever tout ce qui pouvait demander quelque rectification.

Il arrivait encore assez souvent que, lorsqu'un morceau de sculpture était malheureusement détérioré par le temps, ou mutilé par les mains d'ignorants hérétiques, ou placé dans les profondeurs du souterrain, il s'élevait de grandes difficultés pour en venir à une conclusion raisonnable sur la matière. Lorsque le cruel marteau de quelque voyageur géologue ou antiquaire avait jeté à terre deux ou trois de la demi-douzaine de bras d'un pauvre dieu hindou, ou brisé son nez divin, il ne nous restait plus guère que la ressource de maudire de tout notre cœur le coupable ou les coupables inconnus; mais, quand il se trouvait quelque remède à notre portée, nous n'épargnions aucune peine pour jeter de la lumière sur le sujet.

C'était là, dans le fait (et sans aucun jeu de mot), notre principal désir; et les têtes scientifiques de notre société furent mises en réquisition pour imaginer les moyens d'illuminer les parties obscures du temple. Le plan le plus simple, et qui se présenta le premier, fut d'attacher une quantité de petites bougies au-dessus et

autour de ces parties de sculpture qui se trouvaient l'objet immédiat de notre investigation ; mais la cire fondait et coulait, et le coin de la caverne dans lequel nous travaillions devenait inhabitable par la fumée et la chaleur ; enfin nos lumières, étant bientôt consommées, demandaient à être souvent remplacées. Cet expédient ne fut donc employé que lorsque les autres méthodes dont je vais parler n'atteignaient pas le but qu'on se proposait.

Le soleil en aucun moment de la journée ne pénétrait dans la caverne, dont l'ouverture regarde le nord ; mais en empruntant les glaces qui se trouvaient dans la tente des dames, nous nous rendîmes maîtres de ses rayons, et nous les dirigeâmes même jusqu'à l'extrémité de l'excavation ; de là, par le moyen d'autres miroirs, nous réfléchissions notre lumière, dont nous disposions au point de la faire circuler dans les enfoncements et tomber sur des parties que probablement la lumière du soleil n'avait jamais éclairées jusqu'à ce jour. L'extase des naturels, en voyant le succès de cette manœuvre, fut si grande, que quelques-uns d'entre eux exprimèrent vivement leur reconnaissance des honneurs rendus à leurs divinités depuis si longtems délaissées. En entendant ces remercîments des Hindous, un des beaux esprits de notre bande remarqua que, si ces prétendus dieux, MM. Wishnou, Shiva et Brama, revenaient jamais sur l'eau, ils ne pourraient naturellement faire moins que de se montrer reconnaissants de nos bons procédés pour eux pendant le temps de leur adversité ; plaisanterie usée, il est vrai, comme le sait quiconque a baisé, dans le Vatican, les pieds de bronze de saint Pierre (anciennement le Jupiter du Capitole), mais qui fit rire de bon cœur les naturels lorsqu'elle leur eut été expliquée.

Un autre expédient du même genre nous fut d'un

grand secours pour nos recherches, mais d'une utilité encore plus grande, en dissipant presque entièrement l'obscurité générale du souterrain, et nous aidant ainsi à conserver cet air de bonne humeur qui est d'une si grande importance pour le succès de toute entreprise dans ce monde, grande ou petite. La théière ayant été renversée sur la table du déjeuner, un matin, les domestiques étendirent naturellement la nappe au soleil sur les buissons, devant l'entrée du souterrain. L'effet immédiat de cette masse de blanc fut de répandre une grande clarté dans l'intérieur; et, la première idée une fois donnée, nous ne perdîmes pas de temps pour l'appliquer en grand, en déployant une demi-douzaine d'autres nappes dans les endroits convenables, jusqu'à ce qu'enfin un éclat doux, quoique brillant de lumière, se répandît sur tous les visages, même à l'extrémité de la grande division de la caverne. Aussitôt que cet effet fut remarqué, tout autre ouvrage fut suspendu; chacun se rassembla autour du rédacteur en chef, qui déroula son manuscrit et, sans aucun prélude de trompettes, s'exprima à peu près comme il suit:

« La figure qui fait face à la principale entrée est la plus remarquable dans cette excavation, et a donné naissance à des conjectures et à des théories sans nombre. C'est un buste gigantesque représentant un être à trois têtes, ou les trois têtes d'un être à qui l'on peut supposer que le temple était consacré. Le docteur William Hunter, dans le septième volume de l'*Archéologie*, p. 292, décrit ce buste comme portant quatre têtes, l'une d'elles se trouvant par derrière. Il faut observer cependant qu'il ne paraît aucune trace de cette quatrième tête, et qu'il est entièrement laissé à l'imagination d'y suppléer, aussi bien que pour la cinquième sur le sommet, si c'est le buste de Shiva. Quelques écrivains ont imaginé que c'est

ce qu'ils ont appelé la Trinité hindoue de Brama, Vishnou et Shiva, et de très-singulières conclusions historiques ont été tirées de cette hypothèse. La *Trimurti*, ou Trinité hindoue, comme on l'a appelée, n'occupe pas une place très-remarquable dans la théologie des bramines. Le mot *trimurti* signifie *trois formes*.

« La figure à trois têtes d'Éléphanta représente la divinité seulement jusqu'à la poitrine, c'est-à-dire un tiers de sa longueur. L'une des têtes fait face au spectateur, une autre regarde à droite, et la troisième à gauche; on peut imaginer que la quatrième est cachée par derrière. Pour donner une idée de la grandeur de ce buste, nous dirons que du sommet ou bonnet de la figure principale au bas de l'image, il y a dix-sept pieds dix pouces, tandis que la ligne courbe horizontale, embrassant les trois têtes à la hauteur des yeux et touchant les yeux, est de vingt-deux pieds neuf pouces. Toutes ces figures sont sculptées dans le roc vif, qui est une formation basaltique d'un grain grossier et d'un brun foncé, appelée *trachyte* par les géologues. »

Quand notre rapporteur nous eut soumis ce qui précède, il s'arrêta et nous demanda notre opinion; sur quoi une requête générale lui fut faite d'ajouter quelque chose qui pût apprendre aux lecteurs à venir qui était et ce qu'était cette figure extraordinaire, lequel des différents dieux hindous elle avait dû représenter. Ainsi encouragé, le rédacteur continua :

« Toutes les divinités des Hindous ont des symboles particuliers auxquels on peut les distinguer, de même que la famille d'un Européen peut être reconnue à ses armoiries. Malheureusement la plupart des figures d'Éléphanta sont trop mutilées pour nous permettre de nous en rapporter avec quelque certitude à ce critérium; et c'est en particulier le cas pour la figure principale. La

face qui regarde l'orient, ou à droite (à gauche du spectateur), est évidemment Shiva ou Mahadeo, dont la face principale, d'après les règles établies pour fixer des images dans les temples hindous, doit toujours regarder l'orient, tandis que Yoni est généralement tourné vers le nord. Il tient à la main le *cobra de capello*, qui s'entortille autour de son bras et dresse la tête de manière à le regarder en face. Son visage semble porter les marques d'une colère habituelle. »

Tandis que notre antiquaire écrivait, le reste de la société s'était niché sur le groupe de sculpture, comme des écoliers sur une meule de foin, jusqu'à ce que l'attention fût de nouveau réclamée. Les lignes précédentes furent lues et approuvées, à l'exception de quelques remarques vers la fin. Un membre, dont le nom sera donné tout à l'heure, et qui était perché au sommet d'une échelle, appuyé sur le bout du nez romain de Shiva, déclara que les derniers mots étaient un libelle scandaleux contre l'honnête dieu, dont l'expression était éminemment bénévole, et n'exprimait rien moins qu'une colère habituelle.

« C'est très-bien, dit le narrateur; mais que pensez-vous de ce renflement entre les sourcils? Assurément cela indique l'action du muscle corrugateur, ou, en d'autres termes, cela prouve que votre ami M. Shiva est en colère.

— Je n'admets pas cela, dit le critique, qui, à son air, semblait être marin; je ne vois pas de plissements du front; après un long examen, je ne puis m'empêcher de penser que cette protubérance du front doit représenter le troisième œil du dieu : elle s'élève précisément au-dessus de la surface générale du front, sans aucun des plis qui se rencontrent lorsque le front est froncé par la colère. La peau en est complétement unie, à

l'exception de cette protubérance ovale qui ne ressemble en aucune façon à celle de Byrava (comme vous appelez la figure que nous examinions hier dans le compartiment nord-est au nord du Lingam), dont le front est marqué de profonds sillons exprimant franchement la colère. »

Cette objection étant soulevée, toute l'expédition se rassembla aussi près que possible du point en contestation; un échafaudage temporaire fut élevé pour les dames au niveau des yeux de Shiva; et jamais les Lilliputiens n'examinèrent la figure de Gulliver avec plus d'intérêt que nous celle de la non moins étonnante Trimurti. Deux miroirs additionnels furent mis en réquisition pour répandre une vive lumière dans la caverne, et l'on fit venir des tentes une nouvelle provision de bougies. Plus les parties examinaient la matière, moins elles tombaient d'accord; et la controverse commençait à prendre ce caractère qui appartient si souvent aux discussions dans lesquelles les données sont obscures et en petit nombre. C'est alors que la marche de l'imagination et des conjectures devient d'autant plus active que celle des raisonnements appuyés sur les faits est plus embarrassée. L'intérêt que l'on prend à semblables discussions est aussi généralement en raison inverse de leur importance, et toute espérance d'accommodement diminue à mesure qu'elles se prolongent. Suivant toutes les probabilités, tel aurait pu être le résultat de cette lutte scientifique au sujet du troisième œil du pauvre Shiva, si l'un de nos absents périodiques n'était arrivé en ce moment. Il essuya ses lunettes, porta une bougie devant la figure, et déclara que, si la poussière et la crasse antique n'étaient pas nettoyées, nous pourrions nous disputer jusqu'au jugement dernier sans avancer d'un pas vers la solution.

Avant que ces ardents combattants, qui reçurent les dénominations des *Yeux* et des *Sans yeux*, eussent eu le temps de se remettre, après le calme répandu par cette décision sur les flots agités de la controverse, notre domestique en chef vint nous annoncer la nouvelle toujours bien accueillie que le dîner était sur la table : une joyeuse acclamation mit en fuite les chauves-souris du temple.

Il est peut-être inutile d'observer qu'à mesure que le temps s'avançait, le vin paraissait devenir plus généreux, l'eau plus fraîche, le café plus parfumé, le thé plus rafraîchissant, et par-dessus tout la conversation plus animée, plus enjouée ou plus instructive. J'aurais dû dire plus tôt que, quoique malheureusement nous n'eussions pas de chanteurs dans notre société, l'un de nous jouait parfaitement du violoncelle, dont l'effet, dans le silence solennel de la caverne, était extrêmement agréable. Nous avions aussi une grande provision de livres, et, comme il se trouvait parmi nous quelques bons lecteurs (rare bonne fortune), nos soirées s'écoulaient si agréablement au milieu des anciens dieux et déesses du monde oriental, que nous soupirions souvent à la pensée qu'il nous faudrait bientôt retourner aux affaires ordinaires de la vie moderne.

Je fus tenu éveillé la moitié de la nuit par la discussion sur l'œil de Shiva, songeant au meilleur moyen de décider cette grande question ; enfin je m'avisai d'un projet que je mis en pratique à la première lueur du jour. Quand mon bosseman vint le matin prendre mes ordres, je le renvoyai à *la Thébaine*, frégate dont j'avais alors le commandement, et lui ordonnai de revenir aussi promptement que possible avec la pompe à incendie du vaisseau. En effet, avant la fin du déjeuner, tous les conduits étaient disposés et la pompe en pleine action.

Le déluge qui fut alors épanché sur la célèbre *Trimurti* doit avoir enchanté les ombres altérées du *Mahadeo, amateur d'eau*. Les Hindous rassemblés pour voir ce qui se passait étaient étonnés et ravis; mais, par le fait, nous le fûmes nous-mêmes de découvrir combien les sculptures étaient devenues claires, nettes et belles, après avoir été arrosées pendant une couple d'heures, puis bien frottées avec des brosses dures dans tous les coins. Ce service, très-certainement, ne leur avait pas été rendu depuis trois siècles au moins, ni peut-être depuis un millier d'années.

A la réunion de notre grand comité, quand la toilette de Thoria fut faite, les notes suivantes furent prises par M. Erskine. « La figure regardant l'orient a un beau nez romain; son front est renflé et proéminent entre les yeux, ce qui d'abord fut considéré seulement comme le signe physionomique de la colère; mais grâce au capitaine Basil Hall, dont *l'infatigable curiosité* aura contribué de beaucoup à l'exactitude de ce rapport, comparaison faite avec de semblables protubérances sur le front des autres figures du temple, je doute peu qu'elle ne représente le troisième œil de Shiva, d'où l'on suppose que jailliront les flammes par lesquelles le monde doit finalement être détruit. Shiva ayant cinq têtes, quoiqu'il n'ait qu'un seul œil semblable, cet œil est représenté uniquement dans sa tête principale, qui est celle qui regarde du côté de l'orient. Le dieu a des moustaches, ajoute l'écrivain, sur la lèvre supérieure; et cette figure et une autre de l'aile orientale sont les seules de la caverne qui en aient. De chaque côté une défense s'étend au-dessus de la lèvre inférieure. Dans toutes les figures d'Eléphanta, la lèvre inférieure est épaisse et plus africaine qu'asiatique. Sa langue avance entre ses lèvres; ses sourcils ne sont pas régulièrement arqués, et ils s'abaissent de cha-

que côté vers le nez, comme ceux des personnes habituellement colères. »

Ainsi s'exprime l'historien; mais il semblerait, d'après le rapport imprimé dans les *Mémoires de la société de Bombay*, que la société n'était pas unanime; car, dans une note ou protestation que je remis à M. Erskine pour la publier avec sa relation, on trouve ce qui suit :

« Cette tête semble parler à un serpent; et je croirais que c'est pour cela que la langue s'avance, plutôt que d'y voir un indice de colère. Je ne puis non plus approuver entièrement le passage relatif aux sourcils : ils ne sont certainement pas arqués; la déviation est au contraire peu de chose, et ne me donne aucune idée d'agitation, mais plutôt de joie, comme si le dieu chantait au serpent et s'amusait de son enchantement. Les fossettes des coins de la bouche me frappent aussi, comme ressemblant bien plus à l'approche d'un sourire qu'à la contorsion d'une colère habituelle; et les coins de la bouche sont plutôt tournés en haut qu'en bas. Les moustaches contribuent aussi à donner à Shiva un aspect plus dur qu'il n'était, je crois, dans l'intention du sculpteur. »

Ainsi, on s'aperçoit que les voyageurs, aussi bien que les docteurs, peuvent différer d'avis, même quand le sujet de leurs observations est sous leurs yeux. Dans ce qui suit, relativement à cette belle tête, nous fûmes tous parfaitement d'accord; mais je doute fort qu'il soit possible, sans de nombreux dessins, d'occuper l'attention d'une manière utile ou agréable par aucune sorte d'antiquités hindoues. Il y a cependant quelques autres monuments de l'ancienne sculpture locale qui peuvent former exception, particulièrement une immense statue de granit dur, de plus de soixante pieds de haut, dans le centre de l'Inde méridionale, que je visitai en traversant la péninsule.

M. Erskine termina son rapport sur la tête orientale de la Trimurti d'Éléphanta par ces mots :

« Son bonnet est richement décoré de figures bigarrées, de branches et de fleurs ; entre autres, on distingue une tête de mort, un serpent entrelacé des rameaux d'un arbre dont les feuilles sont triples comme celles du trèfle ; ce sont des symboles qui appartiennent particulièrement à Shiva : quelques boucles de cheveux descendent le long du cou. Derrière la tête, la pierre est creusée suivant deux rainures étroites et parallèles, l'une plus haute que l'autre : deux personnes peuvent s'y coucher tout de leur long, sans être vues d'en bas ; mais il n'y a pas de degrés pour y monter. »

Cette magnifique *triade* est située dans une cellule taillée dans le roc, à la profondeur de treize pieds, y compris l'épaisseur des pieds-droits de la porte, qui sont d'environ deux pieds et demi. Le soubassement est élevé de près de deux pieds neuf pouces au-dessus du sol ; aux angles du seuil sont deux cavités, comme si les jambages de la porte y avaient été engagés, et dans le sol est une rainure comme pour recevoir un écran qu'on descendait pour cacher le groupe.



XVII

Le lac de Candelay, dans l'île de Ceylan.

L'ardente activité de notre excellent amiral, sir Samuel Hood, sous lequel je servis comme lieutenant de vaisseau, de 1812 à 1815, pouvait fournir d'abondants matériaux de relations à ceux qui auraient su les employer. Une si franche cordialité émanait de cet excellent chef, que les rapports de société étaient également agréables avec lui, et, dans l'un où l'autre cas, nous étions sûrs de trouver à nous instruire.

Aussi, à peine étions-nous revenus de la chasse de l'alligator que j'ai déjà décrite, près de Trincomalée, que sir Samuel s'adressa au receveur, la principale autorité du district, pour lui demander ce qu'il avait encore à nous recommander.

« Êtes-vous amateurs d'antiquités ? dit le receveur.

— Sans doute, répondit l'amiral, pourvu qu'elles soient vraies et dignes d'être recherchées. Qu'avez-vous à nous montrer en ce genre ? Je croyais que cette partie du pays n'avait jamais été que forêts et broussailles, défrichées de nos jours seulement par les Anglais.

— Bien au contraire, répondit notre intelligent cicerone ; il y a des traces manifestes d'une nombreuse et riche population, qui connaissait assez bien, à ce qu'il paraît, plusieurs des arts de la vie, car les habitants de ces contrées creusèrent un vaste *tank* ou canal d'arrosement, si vaste, en vérité, qu'il en reste encore

une nappe d'eau assez étendue pour mériter le nom de lac.

— Allons le voir ! s'écria l'amiral. Comment nous y rendrons-nous ? Allons ! des chevaux ! Qui s'inquiète de la chaleur ? »

Ainsi que tous les nouveaux arrivés, sir Samuel ne regardait pas à s'exposer au soleil, et riait des précautions des résidents, plus expérimentés. Ce fut, je crois, cette imprudence habituelle qui, deux ans après, causa sa mort prématurée. Voyageant dans l'intérieur de l'Inde, il arriva près de Seringapatam, où son palanquin devait trouver de nouveaux porteurs, qui firent défaut.

« N'importe ! s'écria l'intrépide voyageur ; nous marcherons. »

Et il fit à pied un relais qu'à cheval même il eût été dangereux d'entreprendre, car le soleil était presque au méridien, et il y avait à peine un souffle d'air. Peut-être n'en serait-il rien résulté, si l'amiral n'eût passé les jours précédents au palais du sultan Tipoo, dans l'île de Seringapatam, l'endroit le plus malsain de Mysore : c'est une circonstance particulière à la malaria de cette terrible contrée, que le germe de mort qu'elle jette dans le sein du voyageur y dort jusqu'à ce qu'on ait respiré un autre air. Sir Samuel Hood n'échappa point à cette influence ; mais il ne ressentit le mal qu'après avoir descendu les Ghautes, et être entré dans le Carnate. Ce fut à Madras que la contagion, couvée à Seringapatam et développée par le voyage, attaqua notre noble ami et l'emporta en peu de jours.

Le receveur de Trincomalée prouva bientôt à l'amiral qu'une expédition au lac de Candelay, comme s'appelle aujourd'hui l'ancien réservoir des indigènes, ne pouvait s'entreprendre aussi lestement qu'il le voulait. Les ba-

teaux et les chevaux étaient bien tous prêts, et l'on pouvait aisément se pourvoir de tentes; mais il fallait aussi préparer des provisions, faire des paquets et envoyer en avant une troupe de pionniers du pays, pour frayer un sentier à travers des broussailles autrement impénétrables. L'amiral était dans un tel ravissement à l'idée d'une excursion qui promettait quelque difficulté, qu'il ne laissa de repos à personne que tout ne fût prêt, et le surlendemain matin, de bonne heure, nous partîmes dans plusieurs chaloupes du vaisseau pavillon; nous étions pilotés, conduits par une flotte de mousquites, si l'on peut dire ainsi pour exprimer la petitesse des canots du pays. Lady Hood, que nulle crainte non plus n'arrêtait, accompagnait sir Samuel; le capitaine de son vaisseau, son lieutenant, un ou deux autres officiers et le receveur pour guide, complétaient notre monde; notre excursion, bien que dépourvue d'aventures proprement dites, n'en fut pas moins des plus intéressantes.

Nous passâmes d'abord par le paisible et majestueux havre de Trincomalée, puis par une suite de criques formant ce qu'on appelle le lac de Tamblegam, véritable baie ou bras de mer, quoique l'on n'y découvre point le vaste Océan. Nous nous perdîmes bientôt les uns les autres, au milieu d'une innombrable quantité de petites îles entièrement revêtues des beaux feuillages des tropiques, comme d'un riche manteau, retombant jusqu'au bord de l'eau, et quelquefois même s'y avançant de distance en distance; en sorte que pas une pierre ni un bout de terrain n'était visible : ces charmants îlots paraissaient flotter à la surface. Un semblable aspect n'était pas entièrement nouveau pour plusieurs d'entre nous qui avaient été aux Indes orientales et aux Bermudes, mais il était de ceux dont l'œil d'un voyageur n'est jamais fatigué. Celui qui suivit cependant eut pour nous

toute la magie même de la nouveauté. Il nous fallut ramer pendant près d'un mille, à travers une épaisse forêt aquatique de mangliers, le long d'une étroite avenue pratiquée la veille exprès pour nous dans le bois par les naturels.

Ces arbres fantastiques, s'élevant hors de l'eau, rappellent à l'imagination ces villages des pays sujets à de fréquentes inondations; alors ce n'est plus d'arbres, mais de maisons, que l'eau est parsemée, parce qu'on a soin de bâtir sur pilotis. Nous vîmes avec étonnement des grappes d'huîtres et autres coquillages attachées aux troncs et aux branches de ces arbres, aussi bien qu'aux racines; ce qui prouve que les premiers voyageurs ne furent pas d'aussi grands menteurs qu'on se plaît à le dire, et qu'ils n'eurent pas si grand tort de rapporter qu'ils avaient vu des poissons croissant comme des fruits sur les arbres!

Bientôt après être entrés dans cette forêt si nouvelle, nous rencontrâmes des plongeurs, pêcheurs de perles; l'amiral, qui était toujours d'un scepticisme désolant pour les récits merveilleux, et qui voulait voir avant de croire, se hâta de tirer sa montre, et il insista pour expérimenter sur le meilleur de ces plongeurs combien de temps il pouvait rester sous l'eau.

Le pauvre garçon ne put jamais compléter une minute; sur quoi l'amiral éleva sa montre en triomphe, et se mit à rire des assurances qu'on lui donnait encore qu'en d'autres parties de l'île les plongeurs restaient cinq minutes au fond de l'eau.

« Montrez-les-moi! montrez-les-moi! s'écria-t-il; alors, mais seulement alors, je vous en demande pardon, je le croirai. »

Ce défi, je le dis à regret, ne fut jamais accepté. Le moyen qu'emploient ces plongeurs est de placer entre

leurs pieds un panier chargé d'une ou deux grosses pierres, dont le poids les entraîne rapidement au fond. Les huîtres étant substituées aux pierres, le plongeur dégage ses pieds et se lance à la surface, soit qu'il rapporte le panier plein avec lui, soit qu'il le laisse pour être pêché avec une corde.

On ne peut s'imaginer rien de plus féerique, rien de plus mille et une nuits, que l'avenue de mangliers à travers laquelle nous ramions, ou plutôt nous faisions filer nos chaloupes; car le sentier était si étroit, qu'il n'y avait pas de place pour employer les rames dans toute leur longueur. Les rameurs étaient même souvent obligés de saisir les branches et les racines des arbres pour faire avancer les barques. Le feuillage, comme on peut le supposer d'après la chaleur et l'humidité perpétuelles dont il réunissait les avantages, se croisait sur notre tête en ombrage si riche, qu'à peine une lueur affaiblie du soleil pouvait-elle de loin en loin pénétrer ce réseau massif de feuilles et de branches formant la voûte de notre passage enchanté.

Il n'y avait pas un seul oiseau à voir, ni sur les branches, ni dans l'air; pas un gazouillement à entendre parmi le bourdonnement uniforme et fantastique des millions de mousquites avançant avec nous dans un calme si profond, qu'il semblait que la surface de l'eau n'eût jamais été troublée avant ce jour depuis le commencement du monde. Mais l'air, quoique frais, était si pesant et si étouffé, qu'en atteignant le terme de cette étrange navigation entre des arbres, nous avions peine à respirer, et nous nous réjouîmes de revenir au plein air; en ce moment, cependant,

Le soleil du matin brillait au fond du ciel,

et répandait ses ardents rayons sur la terre embrasée, où il ne laissait pas un brin d'herbe.

Le village de Temblegam, auquel nous arrivâmes bientôt après, est habité par une colonie d'Hindous émigrés de la côte de Malabar. C'est un propre et joli petit endroit : les huttes, formées principalement de branches de tamarin et de feuilles de bananes, à l'ombre d'immenses cocotiers, sont si petites, que le tout ressemble plutôt aux miniatures de carton dont les enfants ont de pleines boîtes, qu'à des habitations pour de grandes personnes. Le principal édifice, que nous ne manquâmes pas de visiter, est une pagode construite en pierres, et de dix pieds carrés exactement. N'imaginant pas qu'il pût y avoir aucun mal à prendre une telle liberté, nous entrâmes sans cérémonie dans la pagode, et l'un de nos artistes se mit à dessiner l'image de bronze que les naturels adorent comme une divinité ; cette étrange figure est tout à fait proportionnée au reste de l'édifice : elle n'a pas trois pouces de haut. Mais les Hindous se montrèrent choqués de notre impiété, et fulminèrent contre l'amiral et sa société, qui se dirigèrent alors vers une petite pièce d'eau délicieusement émaillée de fleurs et de feuilles par le lis des eaux, ou lotus, si célèbre dans la poésie orientale, plus délicieusement ornée encore par divers groupes de gracieuses filles de l'Inde, qui paraissaient goûter la fraîcheur de l'onde d'une manière qui ne nous causait pas peu d'envie.

La manière de se baigner en Orient diffère beaucoup de la nôtre : au lieu de plonger et de nager, le baigneur s'assied, tandis qu'on lui verse de l'eau au-dessus de la tête. Nous remarquâmes aussi un essaim particulièrement intéressant de jeunes et belles filles qui marchaient depuis le bord de l'eau jusqu'à ce qu'elle leur vînt à la poitrine. Chacune de ces filles tenait une urne de la forme à peu près du vase étrusque, et son bras pendant n'en laissait voir que le bord au-dessus du lac. A un

signal donné par l'une d'elles, toutes plongeaient et se dérobaient à la vue, élevant en même temps leurs urnes en l'air. L'instant d'après, et lorsque les têtes commençaient à reparaître, les urnes s'inclinaient simultanément, à mesure que les baigneuses grandissaient, de manière à se trouver tout à fait vides lorsqu'elles étaient tout à fait redressées. Rien de plus gracieux que ce mouvement; assis à l'ombre de la pagode, nous contemplâmes ces nymphes pendant une demi-heure dans la plus grande admiration, en pensant aux beaux modèles qu'elles feraient pour la sculpture!

En même temps, une troupe de jongleurs avaient dressé un mât de quarante pieds de haut, et exécutaient devant nous des tours de force et d'agilité extraordinaires, plusieurs même trop prodigieux pour être crus par ceux qui ne connaissent pas la souplesse et la dextérité des Hindous. Nous fûmes surtout très-étonnés et très-divertis par les exploits d'une dame de quarante ans, ce qui est un grand âge dans ce climat. Elle atteignit le haut du mât en courant plutôt comme un singe que comme une créature humaine; puis, s'adaptant horizontalement à la cime du mât comme une girouette, elle tourna rapidement sur elle-même, au grand étonnement des spectateurs européens.

Tout à coup la bonne dame accompagna ses étranges mouvements d'un bruit si exactement pareil à celui de notre vieux et respectable ami Punch (polichinelle), lorsqu'il est battu par sa fidèle moitié Judy, que nous partîmes tous d'un éclat de rire. Cette explosion de gaîté causa quelque embarras à la bateleuse déconcertée, qui ne savait pas, la pauvre vieille, combien elle nous avait menés loin d'elle. Je suis sûr que tout voyageur l'a éprouvé : ce qui frappe le plus dans les contrées lointaines, ce sont ces ressemblances inattendues,

ces traits de hasard qui lui rappellent son pays. Faut-il aller si loin pour sentir le prix de ce que nous possédions? ne pouvons-nous l'apprendre que par le souvenir et le regret?

Comme le soleil avait baissé à l'horizon et avait franchi ce point du firmament avant lequel les porteurs ne trouvent pas prudent de voyager, nous entrâmes de nouveau dans nos palanquins respectifs, et nous poursuivîmes notre route à travers ce qui nous parut une solennelle forêt, couvrant un sol autrefois labouré, mais à une époque très-reculée, suivant toute apparence. A nos yeux inexpérimentés, et d'après nos associations d'idées européennes, il semblait qu'un siècle au moins dût s'être écoulé depuis le temps où de tels arbres avaient remplacé la charrue; mais notre ami le receveur nous expliqua que, pour peu qu'un champ de cette terre fertile fût négligé pendant quelques années, des arbres aussi grands que ceux qui causaient notre admiration y croîtraient spontanément et occuperaient tout le sol. Nous secouâmes la tête à cette assertion, avec la confiante incrédulité de l'ignorance, et nous échangeâmes entre nous des regards aux dépens de notre guide; mais une heure ne s'était pas écoulée que nous fûmes obligés, par l'évidence, de changer de note. En arrivant à la véritable forêt vierge de ces contrées, nous contemplâmes le plus magnifique aspect; je ne me rappelle pas les noms des principaux arbres, bien qu'on nous les ait dits et redits; mais n'importe, cela ne m'avancerait pas davantage pour en donner l'idée. Je nommerai seulement le grand banian, avec lequel le pinceau de Daniell a familiarisé tous les yeux, pinceau si admirable pour toutes les représentations de l'Inde! Le grand banian s'élevait de tous côtés, et nous prouvait, plus encore que le cocotier ne l'avait fait dans la matinée, que nous étions vrai-

ment dans un autre monde. Je remarquerai que le cocotier, autant que je l'ai pu voir, ne croît que dans le voisinage de la mer. Il semble vraiment se plaire à étendre ses bras délicats pour saisir la brise marine au passage : du moins, tout ce que je me rappelle de cet arbre gracieux s'unit au son des vagues qui se brisent le long des interminables et blanches lignes formées par le sable de corail et par les coquillages qu'elles arrachent aux rochers qui bordent presque toujours les îles délicieuses de l'Orient.

La nuit nous surprit peu après avoir quitté le village indien ; et, tandis que nous traversions la gigantesque forêt à la lueur des torches, nous eûmes l'espoir d'une aventure qui, dans le fait, n'aboutit à rien. Notre caravane se composait de six palanquins, servis chacun par huit porteurs, dont la moitié seulement, ou six au plus à la fois, supportaient le poids à tour de rôle. Deux ou trois douzaines de coolies, ou porteurs de torches et de provisions, marchaient pêle-mêle entre les palanquins et les porteurs de relais.

Nous écoutions alors, avec un mélange de vague effroi et de curiosité, les mêmes histoires d'éléphants sauvages que, dans la matinée, nous avions entendues avec une incrédule indifférence. Les anciens de la bande, qui s'étaient sentis piqués par notre défiance de leurs merveilleux récits, nous montraient avec une malicieuse satisfaction les traces récentes des formidables hôtes et seigneurs de ces bois.

Sir Samuel et lady Hood, avec quelques officiers, avaient laissé leurs palanquins et s'avançaient à pied dans le sentier, pour mieux jouir de la beauté rare du jungle indien à la lueur des torches ; mais le sentier pratiqué dans ce fourré était si étroit, qu'il admettait à peine deux personnes de front. Tout à coup le *musalgie*,

ou porteur de torche, qui marchait le premier, s'arrête, écoute, et rentre précipitamment dans les derniers rangs. Il ne disait mot, et nous n'entendions rien dans le bois pour nous expliquer cette panique, qui devint bientôt générale parmi les naturels. Les porteurs posèrent les palanquins, et dans un instant, eux et tous les coolies prenant leurs jambes à leur cou, nous ne vîmes bientôt plus que les torches voltiger en tous sens à travers les arbres, d'une manière que, sans l'inconvénient de la chose, nous aurions pu trouver très-pittoresque. Sir Samuel s'arrêta plein de sang-froid et nous ordonna de faire halte, observant qu'à moins de savoir ce que nous avions à fuir, la fuite ne pouvait qu'empirer notre situation. Au même instant, le craquement des broussailles de la forêt et le retentissement du terrain de plus en plus sonore, démontrèrent, de toute évidence, qu'un éléphant sauvage passait près de nous.

Plusieurs des naturels nous dirent ensuite avoir vu le monstre; pour nous, qui plongions de tous nos yeux dans la forêt, nous ne pûmes honnêtement prendre sur nous de dire que nous l'avions vu, quoique assurément nous entendîmes son pas et son souffle lorsqu'il ouvrait sa route dans le taillis. Robinson et ses loups de la Tartarie nous revinrent en mémoire; nous demandâmes aux naturels quel effet avait réellement le feu sur les bêtes sauvages : ils nous assurèrent qu'il n'y avait pas un animal, si terrible qu'il fût, qui osât en approcher, et que nous serions en sûreté tant que nous nous tiendrions près d'une torche. Cette assurance était très-consolante pour les musalgies, qui en portaient chacun une; mais c'était peu de chose pour nous, qu'évidemment ils abandonneraient encore à l'obscurité, si un éléphant venait une seconde fois à croiser notre chemin. C'est pourquoi l'amiral et nous tous, d'après son invitation, nous essayâ-

mes de porter les torches nous-mêmes ; mais nous nous vîmes bientôt si détestablement enfumés et brûlés pour notre peine, que nous préférâmes le danger, et rendîmes les torches aux musalgies. Les porteurs étant peu à peu revenus à leurs palanquins, nous nous remîmes en route. En dépit de tout ce qui s'était passé, quelques-uns d'entre nous restèrent si obstinément incrédules, qu'ils déclarèrent que tout cela n'était qu'une vaine panique, et ils osèrent jurer qu'on ne trouverait pas un éléphant dans un espace de cinquante milles à la ronde. A peine cette opinion, si injurieuse à notre récente aventure, était-elle émise, que notre chef, qui, suivant son usage, ouvrait la marche, arracha une torche aux mains d'un des hommes, et en éclaira ce que les géologues appellent « une couche de dernière formation », large comme la moitié d'une roue de brouette, et élevant une colonne de fumée qui rivalisait avec celle de la torche elle-même.

« Eh bien! s'écria l'amiral, plus content que s'il avait trouvé un lingot d'or massif au lieu de l'*Album græcum*, le croirez-vous à présent? A combien de milles pensez-vous que soit le coquin qui a laissé cette marque de son voisinage? »

Il était plus de dix heures quand nous arrivâmes à nos tentes, qui avaient été plantées le matin sur les bords du célèbre lac que nous venions de voir. Toute la troupe était très-fatiguée, et si affamée que nous sautâmes tous de joie en voyant le souper entrer en même temps que nous. C'est la plus grande erreur possible de supposer que des gens qui ont bien faim sont indifférents à la qualité de ce qu'ils mangent : il est certain qu'ils mangeront même avec plaisir des choses qu'en d'autres moments ils ne voudraient pas toucher ; mais j'ai invariablement observé que c'est pendant le plus grand appétit que la perception des mets délicats est le plus sensible, absolument comme

un bon lit est d'autant plus agréable que nous sommes plus fatigués.

« Voilà, dit notre excellent majordome le receveur, le plat dont nous nous glorifions le plus à Trincomalée. C'est le véritable curri malais, dont le parfum est exquis, comme vous pouvez vous en apercevoir. Je vous prierai de remarquer particulièrement cette sauce remplie de légumes émincés et de petites et tendres noix de coco cueillies ce soir même après le soleil couché. L'*artiste*, comme on l'appellerait, je suppose, à Paris, le fameux artiste qui composa ce mets royal, a servi plusieurs années comme chef des cuisines du sultan de Djocjocatra, dans l'intérieur de Java : le drôle fut saisi une casserole à la main, quand le brave général Gillespie prit le palais d'assaut. Le riz de deux espèces qui remplit les plats dont notre curri est flanqué, vient de l'Inde, l'un de Patna, l'autre de Pillibeet. »

Ces louanges restèrent encore au-dessous de cet admirable souper : je ne me rappelle rien, en fait de *gourmandise*, dans aucune contrée du globe, qu'on pourrait comparer à ce délicieux repas de minuit, près du lac de Candelay.

On avait suspendu à la porte et aux fenêtres de la tente du festin des alcarazas humectés d'eau de source et contenant les bouteilles au long cou de Laffite et Château-Margaux, qui se rafraîchissaient au courant de la brise de nuit; son haleine était si douce que nous faisions silence de temps à autre pour l'entendre murmurer à travers les feuilles de la forêt, et parvenir jusqu'au lac en franchissant nos tentes, dont elle soulevait à peine les courtines.

Le vin était un peu plus à la glace peut-être qu'un dégustateur en règle ne l'eût permis; néanmoins, il coulait sur nos palais brûlants avec une intensité de goût qu'il

n'est, je crois, donné de ressentir qu'aux mortels qui ont voyagé tout le jour sous le soleil, à six degrés de l'équateur. Bouteille après bouteille, toutes d'un vin de plus en plus fort et généreux, s'épuisaient si vite, qu'avant qu'une heure fût écoulée, nous étions si fiers et si vaillants qu'une centaine d'éléphants sauvages ne nous auraient pas du tout embarrassés.

Lorsque nous nous traînâmes à nos lits respectifs, disposés dans les palanquins, suivant l'usage du pays, nous nous aperçûmes d'un grave inconvénient auquel nous n'avions pas pris garde, pour ainsi dire, sous la tente des chauds curris et des frais liquides. Le vent de terre nous apportait une très-mauvaise odeur; l'amiral, qui n'était pas homme à se soumettre à un mal auquel il y avait remède, fit immédiatement rechercher la cause de ce désagrément.

Accompagnés de torches, nous nous dirigeâmes contre le vent dans la forêt, et, après une courte chasse, nous arrivâmes près d'un énorme buffle mort, gonflé presque au double de sa stature ordinaire. Les porteurs et les domestiques haussèrent les épaules à cette vue, comme s'il n'y avait rien à faire. Le maître, tout au contraire, avec sa présence d'esprit habituelle, dit aussitôt:

« Allons, ensevelissons le monstre avant d'aller au lit! »

Nous nous mîmes à l'œuvre, et, sous sa direction et avec son aide (car, bien qu'il n'eût qu'un bras, il en tirait meilleur parti que bien d'autres de tous leurs membres), nous parvînmes en un quart d'heure à amonceler assez de sable, de terre et de branchages sur l'immense cadavre, pour le couvrir entièrement.

« A présent, dit l'amiral en jetant sa bêche, allons nous coucher! car demain, dès la pointe du jour, nous irons trouver les paons et les canards sauvages des bords

du lac, et peut-être aurons-nous à tirer un buffle ou un éléphant égaré. »

En conséquence, le lendemain, avant qu'il fît jour, l'infatigable amiral me tirait l'oreille, en m'invitant à me lever pour l'accompagner à la chasse.

« Peut-être, disait-il de la manière la plus engageante, nous pourrons voir enfin quelqu'un de ces éléphants dont vous mettiez l'existence en doute hier soir. Allons, monsieur l'officier, montrez une jambe! je sais que vous êtes tant soit peu philosophe et curieux d'histoire naturelle; ainsi, debout, et venez avec moi.

— Au diable la philosophie et l'histoire naturelle! disais-je en moi-même; je donnerais bien quelque chose pour n'avoir jamais témoigné la moindre curiosité au sujet des bêtes sauvages, des paons ou des anciens réservoirs. »

Mais, comme l'amiral n'était pas un homme qu'on pût traiter légèrement, je me secouai bon gré mal gré, et j'échangeai le délicieux rêve des chauds curris et des sorbets à la glace pour la rude réalité d'une partie de chasse, dans l'eau jusqu'aux genoux, à cinq heures du matin.

Telle était, au contraire, l'ardeur de Son Excellence, que, pour bien viser quelques canards, il se traîna sur les genoux pendant deux cents toises, le long des bords marécageux du lac; ce dont il se trouva pleinement récompensé quand il eut tué enfin un paon et un magnifique coq sauvage. Cet oiseau ressemble par la forme à notre coq de basse-cour, mais son plumage est incomparablement plus brillant, et son vol plus élevé et plus soutenu que celui de son frère domestique.

Notre excursion dans la vase nous conduisit en vue d'un troupeau de plusieurs centaines de buffles; nous vîmes aussi beaucoup de daims sauvages, mais, à notre

grand désappointement, pas un seul éléphant. Nous comptâmes une fois plusieurs douzaines de paons, les uns dans les arbres, les autres en l'air à une grande hauteur. Nous tirâmes sur eux coup sur coup ; mais, en conscience, je ne crois pas que nous en ayons fait tomber un seul. Leur plumage surpassait celui de nos paons privés, moins par la vivacité que par l'étonnante finesse de la couleur : c'est un trait caractéristique de toutes les espèces d'animaux dans leur état naturel. A peine vîmes-nous un petit oiseau pendant toute notre chasse, et nous n'entendîmes point d'autres sons que les détestables cris du paon et du perroquet, auxquels l'équitable nature a probablement donné une voix pareille pour contre-balancer l'orgueilleux plumage de ces dandys des bois.

Cette absence d'oiseaux plus petits peut s'expliquer à cette époque par la longue sécheresse que le pays éprouvait, et par le manque de riz qui en était la conséquence. Comme nous discutions à ce sujet, le receveur en prit occasion pour nous faire observer l'importance des moyens d'arrosement artificiel, tels que l'ancien lac de Candelay, près duquel nous nous trouvions alors, en avait fourni sans doute aux agriculteurs de ces jours oubliés, alors que ses eaux précieuses n'étaient pas abandonnées au hasard, mais soigneusement aménagées et conduites pour fertiliser la campagne environnante.

Ce prodigieux monument de l'industrie et de la richesse de quelque ancienne race est situé sur un terrain un peu au-dessus de ceux qui le séparent de la mer, dont il est éloigné de douze ou quatorze milles à vol d'oiseau. Nous ne pûmes précisément évaluer l'élévation ; mais il paraissait, d'après les restes des canaux, des écluses et autres inventions pour diriger et distribuer l'eau, que la pente, quoique insensible à l'œil, était suffisante pour permettre aux agriculteurs d'arroser les terres à volonté.

L'étendue du lac lui-même est aujourd'hui fort diminuée par la dégradation de ses bords; cependant il occupe encore un lit de sable d'un grand nombre de milles carrés, enclavé de trois côtés par la nature même du terrain montueux. C'est au quatrième côté qu'on a fait des travaux immenses pour contenir l'eau; c'est là, dans une large vallée, qu'on a jeté un vaste parapet, principalement composé de pierres oblongues, dont la plupart, de la taille d'un sofa et superposées en gradins, s'étendent et s'élèvent ainsi dans un espace de plusieurs milles. En quelques endroits, ce parapet atteint une hauteur de trente ou quarante pieds, et la régularité des degrés est si parfaite qu'on dirait un escalier pour des géants; une ligne de grands arbres en couronne le sommet et rejoint le ciel de la manière la plus pittoresque de l'autre côté du lac.

A l'une des extrémités de ce grand mur, nous distinguâmes fort bien les ruines d'une tour considérable, sous laquelle la grande rigole pour l'écoulement des eaux passait probablement. On rapporte que d'anciens colons européens, il y a un siècle ou deux, frappés de l'idée que cet édifice cachait un trésor, le rasèrent de fond en comble. Je me souviens de l'avoir cru, et d'avoir en conséquence maudit les Hollandais, bien qu'il n'y ait aucune preuve à l'appui de cette accusation.

J'ai vu par la suite, en voyageant dans l'Inde, et dans les autres pays qui ont plusieurs fois changé de domination, que les pauvres prédécesseurs des maîtres actuels avaient les plus commodes épaules pour porter le blâme des actes qui n'auraient pas dû voir le jour. Il est très-possible que les Hollandais aient démoli la tour en question, mais ils ne peuvent guère avoir été assez imbéciles pour chercher un trésor dans ses fondements. Le vrai trésor, et c'est là sans doute le sens de l'apologue, était

la féconde propriété de l'eau, judicieusement aménagée et appliquée aux terrains inférieurs.

On ne connaît point l'époque à laquelle cet ouvrage fut exécuté ; et la végétation est si abondante en cet endroit, qu'à moins d'une soigneuse et constante activité pour l'élaguer, il n'y aurait aucune induction à tirer des apparences. Le côté à découvert des pierres est grandement endommagé ; mais en les retournant avec des barres, nous distinguâmes les marques d'un ciseau affilé; c'en était assez, malgré l'absence de dates, pour reporter l'imagination dans les profondeurs des temps qui ont précédé toute tradition et dont nous ne savions rien, excepté ce que nous apprenaient ces faibles mais réels témoignages, que la main de l'homme avait passé là.



XVIII

Les Griffons dans l'Inde. — La vallée aux diamants de Sindbad.
— Une chasse aux mousquites.

Sur le soir du 18 novembre 1812, nous quittâmes le magnifique port de Trincomalée, avec le vaisseau de Sa Majesté l'*Illustre*. Ce ne fut pas sans difficulté. De légers vents, changeant de direction à tout instant, nous ballottèrent d'un côté à l'autre de la rade, où malheureusement il n'y a pas moyen de trouver un bon mouillage, vu la profondeur de l'eau et la dureté du roc qu'elle recouvre. Le grave inconvénient d'un fond de cette nature est presque entièrement corrigé aujourd'hui, quand l'eau n'est pas trop profonde, par l'admirable invention des câbles de fer. Le frottement des récifs de corail et autres bords anguleux ne fait qu'en polir les anneaux, tandis qu'il aurait rompu en dix minutes les meilleurs câbles de chanvre, seuls connus autrefois.

Mais le câble de fer est rude à manier quand l'eau est profonde, c'est-à-dire quand les sondes ont plus de vingt ou vingt-cinq brasses. Rien de plus aisé que de jeter l'ancre jusqu'au fond par son moyen : c'est le *facilis descensus* dans toute la force du terme; mais quand il faut la lever, c'est là le dur! Je fis une fois jeter mon ancre attachée par une chaîne de quarante-cinq brasses déroulées, sans avoir calculé l'effet probable de cette masse; l'ancre, non contente de se précipiter elle-même avec une vélocité toujours accélérée, en entraîna plus de

cent brasses avec une si effroyable violence, que nous crûmes voir le pauvre vaisseau craquer en pièces. C'était un bruit semblable à celui du tonnerre, quand vous vous imaginez qu'il éclate sur votre maison; il était impossible d'entendre une parole, et, à vrai dire, difficile aussi d'en articuler aucune dans l'extrême frayeur que nous causait le rapide et violent passage de la chaîne, se déroulant en cercles de fer, et lançant des gerbes d'étincelles comme un feu d'artifice. Tout y passa, et elle ne s'arrêta point qu'elle ne se fût roulée en une pyramide dont l'ancre formait la base au fond de la mer, et dont la pointe était assujettie au pied du grand mât; mais la secousse fut telle au dernier chaînon qui put descendre, que le vaisseau se souleva d'un côté sur l'autre, comme s'il avait donné contre un rocher, et nous nous attendions tous à voir les anneaux rompus voler en éclats, comme les boulets ramés d'une décharge de canon. La chaîne n'avait pas mis trente secondes à descendre, mais il nous fallut plusieurs heures de travail pour la retirer. La force ordinaire du cabestan la remuait à peine; puis, quand au poids de la chaîne s'ajouta celui de l'ancre, nous employâmes machines après machines, pour replacer l'énorme masse à l'avant du vaisseau.

Lorsque enfin nous fûmes hors de la vue de Trincomalée, et que nos voiles se furent arrondies au souffle de la mousson, nous longeâmes la côte assez légèrement; ayant doublé le cap méridional de Ceylan, si bien nommé *Tête-de-Dondra*, ou *cap du Tonnerre*, nous saluâmes la pointe de Galle, fameuse par son arbre à pain et ses noix de coco. De là, nous passâmes à Columbo, la capitale ou le siége du gouvernement de l'île. Je prends ici l'occasion de remarquer que Ceylan n'est point considérée par nos compatriotes, en Orient, comme faisant partie des Indes. Nous ouvrîmes de grands yeux à la

première nouvelle de cette étrange assertion, et nous nous imaginâmes que nos joyeux amis voulaient rire à nos dépens. Mais nous apprîmes bientôt que, dans le langage technique de cette contrée, Ceylan n'est point dans l'Inde; encore moins Sumatra, Java, ou, pour mieux dire, aucune des îles du grand archipel des tropiques; bien moins encore nomme-t-on la Chine comme une partie intégrante de l'Inde. Les nouveaux débarqués se trouvent fort embarrassés par la singularité de cette définition et de beaucoup d'autres : ils en rient d'abord comme d'un bon tour qu'on veut leur jouer; puis ils s'en moquent comme d'une affectation, et enfin ils s'y conforment, parce que, après tout, il s'agit d'être compris de ceux que cela concerne.

La même chose a lieu, je suppose, dans toutes les localités et dans toutes les professions; elles ont chacune un argot qui s'éloigne autant du langage ordinaire que celui de nos Anglais dans les Indes. J'ai vu à Portsmouth des voyageurs, partis de l'intérieur de l'Angleterre, tout ébahis, en venant à bord, d'entendre dire qu'une corde s'appelait un *drap*, de voir des *gigs* tourner sans roue, et les gens de l'équipage parler de *selles*, de *brides*, de *mors* et de *martingales*. Mais, pour en revenir à l'Inde, cette dénomination ne comprend, pour les résidents anglais, que la péninsule de l'Hindoustan, et non point l'île de Ceylan, probablement parce qu'elle a son roi, et qu'elle ne fait point partie des possessions de la Compagnie. Les détroits de Malacca, de Sund et les autres, ainsi que la mer de la Chine, et ces groupes magnifiques des îles Philippines et Moluques, sont tous compris dans ce terme générique « à l'Orient. »

Il n'est guère de contrées de l'Inde où je n'aie trouvé des distinctions locales plus ou moins considérables. J'ai été étonné d'entendre donner le nom de tout un

pays à un seul point du territoire : à Bombay, par exemple, il était d'usage, dans une certaine saison de l'année, de parler d'aller au Deccan; ce nom est proprement celui d'une vaste région comprenant plusieurs provinces, tandis que ceux qui l'employaient ici ne voulaient désigner qu'un petit endroit où l'on prend les eaux. D'autres fois, ce sont des expressions toutes locales, qui prennent une vaste signification. Le mot *gâte* ou *ghaut* en lui-même n'exprime, je crois, qu'un passage entre des collines; aujourd'hui cependant on l'applique à toute la chaîne de montagnes qui borde la côte occidentale de l'Inde, de même que les Cordilières des Andes, plus gigantesques encore, gardent les rivages de la mer Pacifique.

L'une des particularités les plus frappantes pour l'oreille d'un étranger débarquant dans les Indes, c'est la dénomination d'Europe appliquée exclusivement à l'Angleterre, comme si en Angleterre nous disions l'Asie, quand nous voulons seulement parler de Madras ou de Calcutta. Que vous demandiez à quelqu'un si c'est un journal d'Europe qu'il lit en ce moment, il pourra fort bien vous répondre : « Non ; c'est le journal de Francfort. » L'Angleterre et les Anglais sont des mots rarement employés. Si quelqu'un disait avoir « une paire de souliers anglais, » par opposition, je suppose, à ceux du pays, ceux de l'Inde, il n'en faudrait pas davantage pour dénoncer *le Griffon*. Un Indien dit « des souliers d'Europe. »

Mais, que Ceylan soit ou non dans l'Inde, tout le monde sait que cette île est célèbre pour ses pierres précieuses. Il y a même des auteurs qui croient que le mont Ophir de l'Écriture est le pic d'Adam de l'île de Ceylan. Notre toujours actif et entreprenant amiral, sir Samuel Hood, résolut d'en venir à la preuve, et un beau jour, à

la table du gouverneur, il annonça son intention d'aller à la découverte des saphirs, rubis, cornalines, etc., etc., pour lesquels l'île a été si longtemps fameuse. Son Excellence, avec l'aménité d'un hôte courtois, sourit et souhaita bon succès à l'amiral. Son Excellence milady sourit aussi à l'imagination de notre chef, et se fit promettre une bague montée avec le diamant qu'il rapporterait de son expédition. Même les respectueux aides de camp et les secrétaires bien appris échangèrent d'ironiques coups d'œil aux dépens de l'amiral. La société, toutefois, savait à peine si elle devait traiter ce bizarre projet de plaisanterie, ou le prendre au sérieux. Mais sir Samuel n'était pas homme à se laisser détourner de ses résolutions; il demanda un certain nombre d'ouvriers pour l'accompagner le lendemain matin aux bords d'une rivière voisine, où se trouvaient les plus belles pierres de Ceylan, à ce qu'il avait ouï dire quelque part. Il voulut que chaque homme fût pourvu d'un panier, ce qui naturellement produisit de nouveaux ris sous cape; car il semblait que le digne amiral s'attendît à récolter des rubis et des grenats avec une aussi grande profusion que son fameux prédécesseur Sindbad le marin, dans la vallée des diamants.

Il laissa dire, et garda son plan pour lui jusqu'aux approches de la rivière, dont les alluvions étaient principalement formées de beau gravier mêlé de sable, de feuilles et de vase. Il commanda que les hommes en remplissent leurs paniers et les déchargeassent dans l'une des chaloupes qu'il avait fait tenir à l'amarrage. Arrivée au vaisseau, cette charge de boue et de cailloux fut mise dans un grand sac et soigneusement serrée, à ce que rapporte le pourvoyeur de l'amiral; et tout le monde la crut destinée aux habitants du poulailler; c'était une idée assez naturelle, car on sait qu'en mer les

volailles sont aussi régulièrement approvisionnées de cette espèce de gravier que de pain et de son.

Il n'en fut plus dit un mot chez le gouverneur, ni à bord, jusqu'à ce que, deux jours après notre départ de Columbo, l'amiral ordonna qu'on apportât le sac de gravier dans sa cabine, avec une grande cuve d'eau et une demi-douzaine des seaux qu'on emploie au lavage des ponts. Toute la moisson du rivage fut entièrement vannée et clarifiée, et le gravier resta seul proprement déposé sur des plats et des assiettes, autour de la table de la cabine d'avant. Aussitôt que tout fut arrangé, l'amiral, qui dirigeait l'opération, dit à haute voix : « Faites venir nos jeunes officiers, que chacun prenne son plat devant lui et cherche les joyaux. »

Avant que tout le monde fût arrivé, l'amiral, enchanté, avait déjà trouvé dans son plat trois ou quatre grenats, un rubis et divers petits cristaux de *corundum*. Avec l'aide de ses jeunes amis, et à l'étonnement de chacun, il se trouva bientôt une vraie collection, qui fournit ensuite non-seulement l'anneau promis à la femme du gouverneur, mais plus d'une demi-douzaine d'autres en pierres parfaitement dures et belles. Elles n'étaient pas, il est vrai, de la plus grande dimension ; mais ici, comme en tout, l'amiral avait justifié son dire.

C'était l'usage à Columbo de dîner de bonne heure, c'est-à-dire à trois heures et demie ou quatre heures, afin d'avoir toute la soirée pour la promenade. Le grand point de réunion était, à cette époque, une sorte d'esplanade nommée, s'il m'en souvient bien, « le Vis-à-vis de Galle », parce qu'elle était effectivement en face de la pointe de Galle, au midi. La multitude qui s'y rassemblait tous les soirs fournissait de curieux sujets d'observation. Tous les rangs des deux peuples, depuis le gouverneur jusqu'au dernier cooly, chacun suivant son

mode particulier de transport, s'y réunissaient pour voir le soleil plonger dans les eaux, à l'heure où la brise expirante laissait à peine une ride sur l'écumeuse étendue de la mer. Plus tard, dans la soirée, venaient les réunions et les bals du gouverneur, où les Européens seuls étaient admis, et où l'on s'étonnait de respirer l'air et la fraîcheur.

Ce n'est vraiment que dans les pays froids que les salles de bal sont étouffantes. Dans l'Inde, toutes les portes et toutes les fenêtres étant ouvertes, la maison se trouve rafraîchie à plein courant; s'il n'y a point de brise, on s'en procure une artificielle au moyen d'une douzaine de punkahs suspendus au plafond, et vous avez des salles de bal aussi aérées que si la belle étoile en formait la voûte sur l'esplanade.

C'est un fait singulier que cette merveilleuse invention du punkah. Ce vaste éventail, adapté maintenant à presque tous les plafonds dans l'Inde, est une invention non-seulement anglaise, mais encore toute moderne. Elle fut introduite pour la première fois par les officiers qui servaient avec lord Cornwallis dans la guerre de Mysore contre Tippoo, de 1791 à 1792. L'usage du punkah devint ensuite général, mais non immédiatement, dans les présidences de Madras et de Bombay; ce n'est qu'en 1811 qu'il fut introduit à Java par les Anglais, après leur conquête de cette île; je crois même que nulle part les naturels ne l'ont encore adopté. Il est de fait que les Hindous sont bien en arrière des Européens pour tout objet de véritable jouissance, à quoi ils suppléent fort mal par leur clinquant et leur pompe étourdissante.

Je n'ai vraiment souffert de la chaleur qu'autant que j'étais exposé aux rayons du soleil, en remplissant les obligations de ma profession, soit dans une chaloupe, soit en faisant le quart sur le pont brûlant d'un vaisseau

de ligne. Comme le danger est ici très-grand, un bon officier prendra garde d'employer son monde inutilement pendant le fort de la chaleur : c'est ce que les plus vigoureux peuvent le moins supporter; et, si paradoxal que cela semble, l'expérience le prouve.

Il est singulier que, pendant la première année, et quelquefois plus longtemps, les nouveaux venus ressentent à peine aucune influence des rayons directs du soleil. Ils marchent et montent à cheval, vont dans les marais à la chasse des bécassines, se baignent dans la mer, et commettent toutes sortes d'imprudences, non-seulement sans inconvénient, mais avec un vrai plaisir, tandis que les anciens s'enrouent à prêcher à ces Griffons contre le suicide. A son tour, le Griffon aux joues roses relance la vieille figure jaune hindoue, et s'en rit; il va toujours son train, patauge dans la vase, et poursuit si bien sa bécassine pendant toute une matinée, dans l'eau jusqu'aux genoux, qu'on le ramène à trois ou quatre heures avec un coup de soleil. S'il échappe à la soudaineté du mal, il est sûr au moins de ressentir un ou deux jours après son arrivée une sévère atteinte de rhumatisme dans l'épaule droite, un point de côté, et tous les horribles symptômes de la maladie.

« Voici votre fait, jeunes gens, disait un vénérable officier basané à plusieurs de ces étourdis nouvellement débarqués; vous chassez tout le jour, vous marchez, vous caracolez au soleil, vous musardez dans les rues sans palanquins, vous jouez à la crosse en plein midi sur l'esplanade, vous épuisez l'ale, le bordeaux et les cigares d'Hodgson, jusqu'à ce que vous vous sentiez le foie attaqué; puis vous mourez, en nous laissant le chagrin d'écrire à vos familles que le climat ne vous convenait pas. »

C'est une chose pénible et bien funeste à un équipage,

lorsque, après avoir été quelque temps dans le pays, il vient à tomber sous le commandement d'un officier inexpérimenté, arrivant d'Europe; comme il est lui-même insensible d'abord aux mauvais effets de la chaleur, il prend pour des imaginations ce qu'on lui fait observer à ce sujet. Dans cette idée, il n'admet aucune différence entre les heures de travail, mais il emploie ses gens dans les mâtures et dans les chaloupes, et les envoie dans les détroits de Sund ou dans les rades de Madras, avec autant d'assurance que s'ils étaient à la voile dans le canal Britannique, ou mouillés bien à leur aise à Spithead. Les officiers, et surtout le chirurgien, font de vaines remontrances; pauvre Jack, comme de raison, ne peut rien dire; mais en peu de mois, ou peut-être en quelques semaines ou quelques jours, la moitié de l'équipage se trouve sur la liste du docteur. Les uns meurent de la dyssenterie, d'autres succombent aux maladies du foie, et la plus légère égratignure produit souvent le tétanos; les autres, c'est le plus grand nombre, épuisent leurs forces et leur santé sans mourir, et ils sont renvoyés chez eux, invalides pour la vie. En voyant des régiments entiers composés de squelettes, et des équipages si affaiblis qu'ils pouvaient à peine soulever l'ancre, je me suis souvent rappelé ce que disait le docteur Johnson, dans son ouvrage sur les îles Falkland, de ces maux invisibles de la guerre, dont l'on tient si peu de compte dans les hautes latitudes, « ces fléaux trop funestes, par lesquels, dit-il, les flottes sont silencieusement dépeuplées, et les armées disparaissent sans combattre. »

Les riches habitants du rivage, ceux qui peuvent se procurer tout ce luxe de la vie orientale, n'ont pas beaucoup à souffrir de la chaleur. Les légers tissus blancs du costume des Européens en renvoient une grande partie.

Les appartements sont toujours vastes et aérés, sans tapis, et si bien garnis de fenêtres et de portes ouvertes, que, pour peu qu'il y ait de brise venant de la mer, on est sûr de la sentir; mais s'il n'y en a point, tout est soigneusement clos. Il existe divers expédients pour garantir les appartements du soleil, et entre autres, la *verandah*, ombragée jusqu'à dix ou douze pieds tout autour de la maison; de telle sorte que nul rayon direct ne peut y entrer. Quant à l'éclat de l'horizon, et, ce qui est presque aussi fatigant pour la vue, la réverbération des objets environnants, on se sert de rideaux peints et de nattes importées de la Chine. En quelques parties de l'Inde, on a un grand cadre, une espèce de paravent, qui est, au contraire, destiné à donner passage au vent, en interceptant seulement la lumière, et on l'appuie contre la verandah, dans la direction du vent. Ce cadre est rempli par une couche de terre poreuse, semée d'une espèce particulière de gazon odorant, et toujours bien arrosé. L'évaporation causée par le vent, passant à travers cette claie mouillée, produit un degré de fraîcheur que ne peuvent concevoir ceux qui ne connaissent pas ces délicieux réfrigérants ou *totties*, comme on les appelle. A la vérité, j'ai ouï dire que cette fraîcheur humide qui circule à travers ce mur de gazon peut donner des rhumes, des torticolis, et tout l'assortiment rhumatismal, à ceux qui y sont habituellement sujets. Mais je ne veux croire aucune de ces médisances contre les charmantes totties, à l'ombre desquelles j'ai vu souvent mes amis, la bouche ouverte, aspirant la brise, ou l'implorant avec ardeur, car je n'ai pas besoin de remarquer que dans le calme plat elles sont inutiles.

Les personnes accoutumées à l'observation des changements de vent, dans ces climats, peuvent souvent prédire, par une intuition incommunicable à des sens inex-

périmentés, le moment même où la brise marine va combler leurs désirs. Voici ce qui m'est arrivé à Madras, chez un de mes amis, qui avait été mon camarade de collége douze ans auparavant, et qui aujourd'hui, hélas! est depuis vingt ans dans la tombe.

Nous étions à suer et bouillir dans ce qu'on appelle un jardin, au milieu de la fameuse plaine de Chuoltry; mon ami me parlait de sa perspicacité sans pareille, car il assurait qu'il pouvait *voir* même le calme. Pour me convaincre de cette vue merveilleuse, il m'entraîna avec lui à la verandah. Tout le paysage semblait se fondre comme du vif-argent sous la chaleur; il ressemblait plus encore à de l'eau troublée qu'à de la terre ferme. Les arbres et les arbustes, regardés à travers différentes couches d'air embrasé, semblaient tous agités d'une violente secousse, quoique vraisemblablement pas une feuille du plus haut cocotier, ni un brin de la plus petite herbe, n'éprouvât la moindre oscillation. Les édifices lointains paraissaient arrachés à leurs fondements et disloqués dans toutes leurs parties; les murs formaient des figures de contredanse, comme s'ils avaient été sous l'influence de quelque principe magique d'attraction ou de répulsion; puis c'étaient des nappes d'eau imaginaires, le célèbre mirage du désert, qui, se déroulant là où jamais eau n'avait pu exister, complétait l'illusion de ce paysage fantastique.

D'ailleurs, pas un être vivant. Les buffles bleus, et les étranges taureaux indiens, avec leurs épaules proéminentes, se cachaient dans les taillis d'aloès et de bambous. Quelques-uns de ces quadrupèdes, plus heureux, les pauvres bêtes! afin d'échapper à l'insupportable tourment des mousquites, se plongeaient dans la vase des étangs, ne laissaient paraître à la surface que le bord de leurs narines, et tout juste de leurs yeux ce qu'ils en pouvaient garantir avec leurs rudes paupières. Nos por-

teurs du pays eux-mêmes, qui d'ordinaire sont indifférents au soleil, avaient, ce jour-là, mis leurs palanquins à l'ombre; et, s'étant fait un abri de leurs houppelandes, ils dormaient autour de la verandah, dans les coins les plus frais qu'ils avaient pu trouver. Pour moi, j'essayai une chaise, puis une autre; je me jetai sur un sofa de cannes, mais en vain; je m'étendis ensuite sur le parquet, directement au-dessous du punkah, dénouant ma cravate, ouvrant mon col de chemise et ma veste blanche.... tout était inutile! Une fois dans ma vie, je fus sur le point de confesser qu'il pouvait bien faire trop chaud, lorsque, tout juste à temps pour m'épargner ce démenti, mon ami frappa des mains et s'écria : « Voici la brise! je la vois! je la sens! je l'entends! hourra! vous êtes sauvés! « Cependant je ne voyais ni ne sentais rien; mais tous les Indiens dirent bientôt comme mon ami. Les porteurs, stationnés pour jeter l'eau sur les totties, avaient déjà commencé leur opération, et un léger nuage de parfum commençait à se répandre dans l'appartement. M'étant avancé entre deux totties, pour regarder du côté de la mer, je vis très-distinctement les objets intermédiaires se rétablir dans leur vrai point de vue, par l'arrangement plus uniforme des différentes couches de l'atmosphère environnante.

Je crois qu'on peut expliquer tous les phénomènes du mirage, en supposant que, dans certaines circonstances, l'air inférieur peut devenir plus léger que la couche d'air supérieure. La chose sera évidente pour ceux qui ont observé la réfraction atmosphérique, dont l'effet ordinaire est d'élever les objets ou de les faire paraître plus élevés qu'ils ne le sont réellement. Mais l'effet *extraordinaire* qui rend l'air inférieur plus léger que les couches supérieures est d'abaisser les objets à la vue; ainsi, ce qui nous paraît de l'eau entre deux bancs de sable n'est

qu'une portion du firmament, dont les rayons, en passant par l'atmosphère intermédiaire, arrivent à la couche raréfiée en contact avec le sable, et sont réfractés à l'œil comme une image du ciel; ce qui, d'après le changement de position, ressemble tellement à la surface d'une eau tranquille, que l'illusion est parfois complète. L'air supérieur, plus froid et plus pesant, tend naturellement à se mêler avec celui de dessous, plus chaud et plus léger. Il en résulte une ligne de démarcation entre deux couches d'air très-différentes en densité et en effet de réfraction : voilà pourquoi les objets vus à travers ces parties hétérogènes de l'atmosphère doivent nécessairement paraître brisés, de travers et en mouvement, de même qu'un bâton à moitié dans l'eau.

Le docteur Wollaston, qui fut, je crois, le premier à expliquer tous ces phénomènes et ceux qui en dépendent, a aussi indiqué plusieurs moyens faciles d'expériences à l'appui de sa théorie. Versez de l'eau ou un liquide clair dans un bocal carré ; ajoutez-y de l'esprit-de-vin ou quelque autre fluide plus léger que le premier, et prenez garde de ne pas les mêler brusquement, mais versez de manière à ce que le mélange ne puisse s'opérer que graduellement. Les objets vus à travers ce bocal, dans le moment du mélange, vous apparaîtront avec des changements de forme et de position semblables à ceux du mirage.

Pour en revenir aux maisons de l'Inde, c'est surtout dans les chambres à coucher qu'on cherche à entretenir la fraîcheur. Les lits, toujours larges et durs, sont généralement placés, autant que possible, au centre de l'appartement, afin de recevoir tous les courants d'air que laissent entrer toutes les fenêtres et les portes ouvertes. Je parle d'abord de ceux qui goûtent le repos solitaire des garçons. On a imaginé pour les autres une chose très-simple, qui, si elle ne rend pas la chambre

à coucher tout à fait aussi fraîche que celle de l'homme libre, réussit encore assez bien pour qu'on puisse le risquer. La porte, coupée en deux, se ferme par en bas et s'ouvre par en haut; les fenêtres, étant très-élevées, peuvent aussi rester ouvertes, et du moins l'air circule librement dans toute la partie supérieure de l'appartement.

Tout autour de chaque lit est un rideau de gaze, sans lequel le sommeil serait aussi réellement tué qu'il le fut jamais par aucun roi de tragédie[1]; car, si un perfide mousquite s'introduit dans votre forteresse, vous pouvez, pour cette nuit, dire adieu non-seulement au sommeil, mais à la patience et presque à la santé. Je défie l'homme le plus résolu, le plus calme, ou le plus robuste qui ait jamais vécu sous les tropiques, de passer toute une nuit sous le rideau où serait entré un de ces maraudeurs ailés, et de n'être pas trouvé le lendemain matin avec la fièvre; la patience est tout à fait hors de question dans une telle circonstance : le vieil oncle Tobie lui-même en deviendrait enragé.

Dans l'Inde, la manière d'entrer dans son lit ne requiert pas peu de dextérité et de science gymnastique. Comme le rideau est soigneusement roulé tout au tour sous les matelas, il vous faut reconnaître d'abord le point où vous ferez votre brèche. Êtes-vous décidé, d'après l'inspection de la place, vous prenez dans votre main droite une sorte de fouet, ordinairement fait d'une queue de cheval, ou, si vous êtes passablement expert, une serviette peut suffire; de votre main gauche vous saisissez cet endroit du rideau où vous avez résolu de faire votre entrée, et, à la lueur d'une lampe à l'huile de coco (qui brûle toujours sur le parquet de la chambre à cou-

1. Allusion à *Macbeth*. « Il me semblait entendre une voix s'écrier : « Plus de sommeil! Macbeth a tué le sommeil! Macbeth ne « dormira plus! » (Acte II, scène I.)

cher dans l'Hindoustan), vous chassez les mousquites de votre voisinage immédiat en faisant tourner en l'air la queue de cheval; mais, avant d'aller plus loin, il faut vous assurer que vous avez effectivement chassé l'ennemi. Si vous vous trompez, c'en est fait de votre repos jusqu'au matin; car ces damnés animaux (il est vraiment difficile de s'empêcher de jurer, quoique ce ne soit plus qu'un souvenir, à trois mille lieues de distance), ces trop justement maudits animaux ont l'air de savoir parfaitement bien ce dont il s'agit; ils se rassemblent avec la vigueur et l'audace d'un régiment désigné pour monter le premir à l'assaut; ils se pressent; ils se tiennent prêts à se précipiter par la brèche, au mépris des queues de cheval ou des serviettes. Supposons cependant que vous ayez réussi à les faire reculer. Vous fermez promptement votre ouverture; vous y sautez comme un arlequin à travers un cerceau, ou, pour emprunter une expression de marine, comme si le diable était à vos trousses; puis, avec toute la vivacité d'une frayeur à demi victorieuse, vous refermez l'entrée à travers laquelle vous avez conquis votre lieu de repos.

Si tous ces mouvements ont été bien calculés, vous pourrez un moment triompher en souriant des nuées de moustiques qui bourdonnent autour de vous sans pouvoir vous atteindre, et se lancent en désespérés contre les parois diaphanes de votre sanctuaire. Si cependant, pour vos péchés, un seul avait réussi à entrer en même temps que vous, ne le croyez pas assez sot pour se montrer tandis que vous êtes dans l'exaltation de la victoire, tout éveillé et armé encore de l'instrument de sa destruction : loin de là, le scélérat vous abandonne à la douce illusion de vos exploits, et dans la fallacieuse sécurité d'une bonne nuit. Hélas! présomptueuse espérance! A peine avez-vous insensiblement passé des vi-

sions du jour à celles du sommeil; à peine les doigts légers de Morphée ont abaissé votre paupière, voilà que, dans un rêve décevant, il vous semble entendre le son de la trompette et des fanfares.

Aussitôt votre imagination s'enflamme ; vous vous croyez au milieu d'un terrible combat, vous escrimant non plus contre de misérables insectes, mais contre des hommes armés, et bravant la foudre des canons ! Vous vous réveillez avec tout votre enthousiasme, et vous n'êtes pas fâché, peut-être, de vous trouver sauf et coi dans votre lit. Mais au même instant quel est votre déplaisir de vous entendre saluer par l'odieux bourdon d'un mousquite qui voltige tout près de votre oreille ! Dans votre rêve, il y allait de votre honneur et de votre vie; mais ce péril imaginaire est oublié pour la pressante réalité. Vous jurez de mourir ou de vaincre, et de ne pas même songer à dormir que vous n'ayez défait votre ennemi. Cependant la ruse est nécessaire, et vous faites semblant de sommeiller afin de le surprendre. En effet, le belliqueux mousquite, qui s'était éloigné à votre soubresaut, recommence à se faire entendre, tournoyant au-dessus de votre tête et décrivant une spirale, vrai démon qui se rapproche de vous à chaque cercle, jusqu'à ce qu'enfin il touche presque votre oreille; vous sentez qu'il va s'y poser.... Alors, d'un soudain élan et plein de colère, vous vous donnez à vous-même une tape à renverser le meilleur ami que vous ayez dans le monde, ou à écraser vingt mille moustiques rassemblés sur votre oreille. Convaincu pour cette fois que vous en avez fini avec l'ennemi, vous marmottez entre vos dents une petite apologie expiatoire pour un bon juron que vous vous êtes permis, et qui exprimait la satisfaction de la vengeance.

Cependant, en moins de dix secondes, voilà que

même félon que vous pensiez avoir anéanti fait sonner encore sa trompette : on dirait qu'il vous raille, et vous vous piquez au jeu ; épiant ses mouvements avec plus d'attention encore, vous le suivez, mais seulement de l'oreille, car vous ne pouvez le voir. Vous vous figurez qu'il vise maintenant à votre main gauche, par exemple ; oh ! vous en êtes sûr, le voilà, il a cessé son bruit.... et alors vous vous flanquez un autre coup, hélas ! est-il besoin de le dire ? tout aussi inutile que le premier. En ce moment vous vous apercevez, ô rage ! ô désespoir ! que vous avez été sévèrement pincé à une oreille et aux deux talons ; mais quand et comment ? vous n'en savez rien. Ces blessures, comme de raison, vous mettent en fureur, tant à cause de la douleur que de la matière insidieuse dont vous les avez reçues. Vous n'y tenez plus, vous vous mettez sur vos genoux, non pour prier, le ciel vous pardonne ! mais pour combattre. Vous saisissez la queue de cheval avec dépit, avec rage ; vous l'agitez en tourbillon, le lit craque, et, pour le coup, vous vous croyez sûr d'avoir anéanti votre ennemi.

Dans cette lutte inégale, vous passez la longue nuit tour à tour vous déchirant pour vous gratter, et ne vous épargnant pas les tapes ; vous pestez et jurez, autant en emporte le vent.

Enfin, lorsque le jour longtemps attendu commence à poindre, vous tombez d'epuisement dans un lourd et fatigant sommeil, pendant lequel votre ennemi triomphant se rassasie à loisir. Le soleil levé, le barbier entre pour vous raser avant le bain, et vous vous éveillez pour voir le monstre qui, bouffi et repu, grimpe au sommet de votre lit, vous offrant une conquête désormais facile, mais inutile et sans gloire !



XIX

Canots de Ceylan. — Balsas du Pérou. — Vindas flottants des pêcheurs de Coromandel.

Je ne me rappelle pas avoir vu la description des canots de Ceylan dans les écrits d'aucun voyageur ; je n'ai rencontré que peu de marins qui eussent quelque connaissance de leur construction élégante, dont les avantages pourraient être appliqués, je crois, à la navigation.

Au nombre des circonstances secondaires qui semblent différencier les diverses nations, on peut compter la coiffure des hommes, ainsi que la forme et le gréement de leurs bateaux. Une étonnante variété de turbans, de bonnets en peau de mouton et de feutres pointus, distingue les Asiatiques des Européens ; une variété plus grande encore se fait remarquer dans les bateaux des cinq parties du monde. Je ne veux parler ici que des barques et des canots ; il est réellement très-curieux d'observer que les dimensions et la coupe des voiles, la forme des rames et du gouvernail, la longueur du mât et autres choses, ne sont pas toujours déterminées par la nature particulière du climat et des localités, mais dépendent d'un caprice dont il est difficile de rendre compte. En quelques pays, les barques sont si légères et si mobiles, elles ont en même temps si peu de capacité, que le plus petit poids d'un côté de plus que de l'autre les fait chavirer : c'est ce que l'on remarque dans les canots des Indiens de l'Amérique du nord, qui exigent une longue pratique pour

être maintenus en équilibre même par le calme le plus parfait ; les Indiens s'en servent cependant pour traverser des lacs immenses, quoique bien souvent la surface de ces vastes réservoirs d'eau douce soit aussi agitée que celle de la mer. A la vérité, les vagues n'en sont ni aussi longues, ni aussi hautes ; mais il n'en faut que plus d'adresse, à cause de la rapidité avec laquelle elles se succèdent lorsque la brise est un peu forte.

Dans cette partie des côtes des États-Unis, où les saisons sont alternativement magnifiques et très-orageuses, nos ingénieux amis les Américains ont imaginé une sorte de bateaux-pilotes qui font l'admiration des navigateurs. Cette espèce de barque, ainsi que son nom l'indique, doit se tenir toujours en mer, puisqu'il est impossible de déterminer le moment où ses services peuvent être réclamés par les navires qui se présentent à l'entrée du port. Il faut un long apprentissage des difficultés et des dangers de la navigation pendant l'hiver, pour apprécier la manière dont les pilotes de Baltimore et de New-York bravent les éléments dans ces latitudes orageuses. Dans la belle saison, et par les vents légers de l'été, ces bateaux-pilotes glissent sur la surface tranquille des eaux avec la grâce légère d'une hirondelle ; ils semblent effleurer à peine la mer de leur quille élégante, qu'on dirait trop petite pour soutenir l'immense fardeau de la blanche voilure qui se gonfle au-dessus d'eux et les entraîne comme par enchantement, tandis que les autres navires sont endormis dans le calme, et que les vaisseaux même de la plus haute mâture peuvent difficilement retenir un souffle d'air dans leurs voiles gigantesques. Ces barques sont de vraies sorcières des eaux ; car, avec une apparence si délicate et si fragile qu'il semble que la brise la plus douce puisse les enlever de la surface de l'Océan, elles bravent cependant, comme par habitude et par choix, les

vagues les plus furieuses qui battent les côtes dangereuses de l'Amérique en février et en mars.

Je me rappelle avoir vu une fois à New-York, pendant un calme, un bateau-pilote, toutes ses voiles dehors, mais comme endormi sur la surface de l'eau, dont la tranquillité était si parfaite que j'aurais pu distinguer chaque couture des voiles dans le miroir uni où elles se reflétaient. Quelques heures après, je revis le même bateau n'offrant au vent que sa misaine à demi déployée ; et la mer, soulevée en hautes montagnes, menaçait à chaque instant d'engloutir la frêle embarcation. Cependant la jolie barque se balançait sur le sommet des vagues avec autant d'aisance qu'un oiseau aquatique, et tenait si bien le vent, que bientôt elle atteignit et devança notre vaisseau. Avant la fin du jour, c'est à peine si du haut du mât on pouvait la distinguer sous le vent, quoique nous n'eussions pas cessé de marcher sous toutes nos voiles.

Les balsas du Pérou, les catamarans, les masullahs de la côte de Coromandel, et les proas légères des îles de la mer du Sud, ont tous été décrits, et Cook, Vancouver, Ulloa et d'autres, ont fait connaître leurs mérites respectifs. Chacun dans son genre semble posséder des qualités qu'il est difficile de communiquer à des embarcations construites sur le même modèle, mais dans d'autres pays ; car on peut dire, d'après la manière dont les barques de diverses côtes semblent obéir à l'impulsion de leurs maîtres, qu'elles sont douées d'une sorte d'instinct animal, et possèdent une espèce de langage particulier qui ne peut être compris que par les naturels du pays auquel elles appartiennent. Quoi qu'il en soit, leur construction et la manière dont on les dirige ne manquent jamais d'exciter au plus haut degré l'admiration des gens du métier que l'expérience a rendus familiers avec les difficultés qu'il faut surmonter.

Une longue habitude locale des marées, des vents, des courants et des autres circonstances du pilotage, en identifiant pour ainsi dire les habitants de chaque lieu particulier avec leur barque, les met en état de lutter contre ces difficultés avec un avantage que ne doit point espérer un nouveau venu, quelle que soit d'ailleurs son habileté dans l'art de la navigation en général. Il résulte de là que les chaloupes d'un vaisseau de guerre se trouvent presque toujours inférieures, sous quelques rapports, à celles du port où il arrive. Mais ce serait rendre nos chaloupes d'un service moins utile en général que de vouloir les adapter à une station particulière. Si, après avoir séjourné quelque temps dans cette station, nous réussissions à devancer les naturels, soit à la voile soit à la rame, à quoi nous serviraient-elles, si le vaisseau recevait l'ordre de se rendre dans une autre station; par exemple, s'il devait se transporter à quelques centaines de milles plus près ou plus loin de l'équateur, où toutes les circonstances locales varieraient nécessairement ?

J'ai vu cette remarque quelque part, que, si l'on compare l'homme successivement à plusieurs des animaux inférieurs, on trouve qu'il est surpassé par l'un en agilité, en force par un autre; cependant l'homme compose l'ensemble le plus admirable et le plus varié de toutes les qualités possédées séparément par les animaux privés d'intelligence : si bien que, dans l'échelle des êtres, l'homme est sans comparaison le mieux organisé de tous pour supporter les variétés infinies des climats qui distinguent les différentes parties du globe, comme pour employer d'une manière utile ces facultés du corps et de l'esprit, qui le rendent, en définitive, le maître de toutes les autres créatures vivantes. Il en est de même (pour comparer de petites choses aux grandes) des chaloupes de nos vaisseaux de guerre, construites pour servir sous

tous les climats, dans toutes les mers, sur toutes les côtes, dans toutes les saisons et par tous les temps. Il est vrai qu'elles ne sont que bien rarement supérieures aux barques du pays pour marcher soit à la rame, soit à la voile; mais elles n'en ont pas besoin pour remplir le service auquel elles sont destinées, sans compter plusieurs autres avantages que celles-ci ne présenteraient pas. Elles peuvent porter de lourds fardeaux, et naviguer également tout à fait à vide. Elles sont à la fois assez solides pour toucher sans danger, et cependant pas assez pesantes pour être difficiles à manœuvrer. Elles sont assez fortes à l'avant pour soutenir le tir d'un canon; assez vastes pour transporter des tonnes d'eau et des provisions, pour servir au débarquement des troupes, sans être trop embarrassantes lorsqu'elles sont arrimées le long des mâts, ou suspendues au pont. De même que les hardis matelots qui les manœuvrent, elles sont dures à la peine et prêtes pour toute espèce de service, n'importe sous quelle latitude.

Mais il est temps de décrire les canots de Ceylan et les balsas du Pérou.

La carène ou le corps d'un canot de Ceylan est formé, comme celui de Robinson Crusoé, d'un seul tronc d'arbre, parfaitement arrondi en cylindre dans son milieu, mais légèrement aplati et relevé vers les deux extrémités, qui sont exactement semblables. Il est creusé à la manière ordinaire, mais il n'est pas aussi ouvert à la partie supérieure que nous le voyons dans les autres canots; car la surface extérieure est conservée entière dans beaucoup plus de la moitié du cylindre, à l'exception d'une fente étroite, de huit à dix pouces d'ouverture en dessus. Si l'on mettait dans l'eau une pareille embarcation, elle n'aurait que bien peu de stabilité, ne fût-elle même chargée d'aucun poids sur ses bords; mais on y dispose plusieurs pièces de bois en forme d'un long châssis qui s'étend

d'une extrémité à l'autre. L'addition de ce poids dans la partie supérieure ferait aussitôt chavirer le canot, si l'on n'employait quelque moyen pour le tenir droit. On obtient ce résultat au moyen d'un appareil placé sur l'un des côtés, et qui consiste en deux perches courbées et solides, quoique minces, que l'on dispose en travers du canot et perpendiculairement à sa longueur. Elles s'étendent à la distance de douze, quinze ou même vingt pieds, et se réunissent à une pièce de bois mince et flottant sur l'eau, parallèle au canot, environ à moitié de sa longueur. Les deux extrémités de ce flotteur sont relevées comme les pointes d'un patin, pour empêcher qu'il ne plonge sous les vagues. Les extrémités intérieures des espars transversaux sont liées fortement par des courroies aux côtés du châssis du canot. L'appareil que je viens de décrire, et que l'on doit toujours se figurer tourné du côté du vent, agissant par son poids à l'extrémité d'un bras de levier si long, empêche la barque de chavirer sous la pression de la voile; si le vent vient à changer subitement de manière à ramener la voile en arrière, le flotteur empêche le canot de chavirer de ce côté en maintenant tout l'appareil horizontal.

Il y a encore dans ces barques élégantes plusieurs choses très-ingénieuses, et qui me semblent dignes de l'attention des marins. Le mât, très-élevé pour une voile d'une immense grandeur, est planté exactement à égale distance des deux extrémités du canot. Il en est de même de la vergue; et l'un des coins de la voile étant fixé à une extrémité du canot, le coin opposé est attaché à l'autre extrémité. Des haubans sont tendus de la pointe du mât au châssis du canot; mais en outre, il y en a d'autres attachés aux extrémités du flotteur; et ces cordages, en raison de la distance de leurs points d'attache, donnent au mât des points d'appui si solides, qu'il suffit d'un espars

très-mince pour porter une voile d'une dimension prodigieuse.

On manœuvre les voiles de ces canots ainsi qu'il suit. On marche dans une même direction aussi longtemps qu'on le juge convenable ; et ensuite, sans virer de bord ainsi que nous faisons, on change seulement de l'avant à l'arrière, en transposant les points d'attache de la voile. Aussitôt que ces changements sont effectués, la petite barque enchantée vole dans sa nouvelle dirction, mais en conservant toujours le flotteur du même côté, c'est-à-dire sous le vent. On comprendra facilement que la pression de la voile tend à soulever ce flotteur au-dessus de la surface de l'eau, de sorte que, dans la course de la barque, il effleure le sommet des vagues, et, les sillonnant à peine, c'est tout au plus s'il nuit à la rapidité du canot. Quand la brise fraîchit assez pour soulever le flotteur plus qu'il ne convient, un homme et quelquefois deux s'avancent sur les espars horizontaux, de manière à en augmenter le poids. Pour les aider dans cette manœuvre, et les garantir de tout danger, une corde est tendue à hauteur de poitrine au-dessus de chaque espars, entre le mât et les haubans.

De toutes les inventions ingénieuses qui ont pour objet de faire beaucoup avec de petits moyens, l'une des plus curieuses, et sous certains rapports peut-être des plus utiles, c'est le *balsa*, ou radeau de l'Amérique méridionale, que l'on appelle aussi *catamaran* sur quelques points de la côte. Cette singulière embarcation est non-seulement très-curieuse pour les personnes qui ne s'occupent de ces sortes de choses qu'en amateurs, mais elle est aussi de nature à fournir quelques idées utiles aux marins. La forme très-simple de ce radeau ou balsa consiste dans la juste opposition de cinq, sept ou neuf corps d'arbres, d'un bois très-léger, et longs de cinquante

à soixante pieds ; le plus grand se trouve placé au centre, et les autres vont en diminuant de longueur. Ces arbres sont solidement *reliés* par des traverses et des courroies. La largeur des radeaux varie de quinze à vingt, et même jusqu'à trente pieds. J'en ai vu à Guayaquil d'une immense grandeur, et formés de pièces de bois aussi longues que les mâts de misaine de nos frégates. Ils servent à transporter des marchandises à Payta et sur d'autres points sur la côte. Le balsa ne porte ordinairement qu'une large voile, qui est hissée à ce que nous appelons une paire de ciseaux, formés par deux perches se croisant à leurs extrémités et liées ensemble avec des courroies. Il est évident qu'il serait difficile de fixer solidement un mât sur un radeau de la même manière qu'on le fait sur un vaisseau. Il est vraiment étonnant de voir la rapidité avec laquelle marchent ces singulières embarcations ; mais il est encore plus curieux d'observer avec quelle précision on peut les diriger, et avec quelle facilité on les manœuvre dans tous les cas, ainsi que les bateaux ordinaires.

La méthode d'après laquelle on dirige la marche des balsas est extrêmement ingénieuse, et c'est sur ce point que je désire attirer l'attention des navigateurs, non-seulement pour amuser la curiosité (quoique, sous ce rapport, elle offre aussi beaucoup d'intérêt), mais encore en raison de son utilité pratique pour la navigation. Il n'est pas d'officier qui ne puisse se trouver dans la nécessité de placer son équipage sur un radeau, par exemple, en cas de naufrage; et il est indispensable d'avoir quelque connaissance préalable sur les moyens de gouverner ce genre d'embarcation. Tout le monde se rappelle les scènes horribles qui se passèrent sur le radeau construit par l'équipage de la frégate française *la Méduse*, après son naufrage sur la côte d'Afrique, en 1816; cependant il est bien évident, d'après l'état de la mer et de l'atmo-

sphère, que, si quelqu'un de ces malheureux avait connu le principe d'après lequel on dirige les balsas de l'Amérique du sud, ils auraient facilement gagné la terre en quelques heures, et tous ces infortunés, qui furent si horriblement sacrifiés, auraient été sauvés.

On ne peut rien concevoir de plus simple ni d'une application plus facile que le procédé des Américains du Sud. Près des deux extrémités du corps d'arbre du centre, on taille une fente perpendiculaire d'environ deux pouces de largeur sur un ou deux pieds de longueur. Dans chacune de ces entailles on introduit une large planche appelée *guara* par les naturels, de telle sorte que l'on puisse à volonté l'enfoncer à une profondeur de dix ou douze pieds, ou la retirer tout à fait. Les entailles sont faites de manière que, lorsque le radeau est en mouvement, le tranchant des planches rencontre l'eau, ou, en termes mathématiques, leur plan est vertical et parallèle à la longueur des arbres du radeau. Il est clair, d'après cette disposition, que, si les guaras sont enfoncés, en maintenant une direction perpendiculaire, ils offriront une large surface de chaque côté, et qu'agissant à la manière de la quille d'un vaisseau, ils empêcheront le balsa de dériver au gré du vent. Mais ce qui est plus important, ces guaras tiennent encore lieu de gouvernail; c'est ce que tout marin comprendra parfaitement s'il considère l'effet produit en élevant soit le guara de la proue, soit celui de la poupe. Supposons, par exemple, que le vent souffle perpendiculairement à la longueur du radeau, et qu'on soulève le guara de l'avant, cette extrémité tendra aussitôt à céder à l'action du vent par l'absence de l'appui latéral qu'elle recevait précédemment; ou, en terme de marine, le balsa s'inclinera immédiatement, et viendra bientôt droit sous le vent. D'un autre côté, si l'on tient enfoncé le guara de l'avant en soulevant

celui de l'arrière, la proue du balsa, conservant son point d'appui sur l'eau, s'inclinera du côté du vent, tandis que la poupe, ayant perdu le sien, cédera tout aussitôt. En élevant et abaissant ainsi judicieusement l'un ou l'autre des guaras, le radeau pourra être non-seulement gouverné, mais encore viré de bord avec un degré de précision qui semble merveilleux lorsqu'on en est témoin pour la première fois.

Je n'oublierai jamais l'impression produite un soir sur la côte du Pérou à bord d'un vaisseau que je commandais : nous gouvernions vers la rade de Payta, si célébrée dans le voyage d'Anson; nous vîmes un immense balsa qui en sortait avec le vent de terre, et faisant jaillir devant lui des tourbillons d'écume, comme le ferait la proue d'une frégate voguant à toutes voiles. Aussi longtemps qu'il eut vent arrière, il n'y avait à cela rien d'incompréhensible; mais lorsque nous le vîmes manœuvrer pour doubler la pointe de la rade, et qu'après avoir navigué quelque temps le long de la côte, nous le vîmes virer de bord, ce fut à peine si nous pûmes en croire nos yeux. Le *Vaisseau hollandais* n'aurait pu exciter davantage notre admiration.

L'intéressant voyage d'Ulloa, dans l'Amérique du Sud, donne une description détaillée du balsa; je la recommande à l'attention des marins; elle se termine en ces termes :

« Si cette manière de se diriger avait été plus tôt connue en Europe, elle aurait pu être mise à profit dans plus d'un naufrage; ainsi, en 1730, *le Génois*, frégate de Sa Majesté, s'était perdu sur le Vibora; les hommes de l'équipage construisirent un radeau, mais, s'abandonnant à la merci des flots, faute de moyens pour diriger leur course, ils ne firent qu'ajouter quelques cruels instants à leur existence. » (Tome IV, chap. IV.)

J'ai vu dernièrement un modèle de radeau imaginé, il y a quelques années, précisément d'après le balsa de l'Amérique du Sud, par le contre-amiral sir Frédéric Maitland, pour être construit avec les bois de réserve dont chaque vaisseau de guerre est approvisionné. Il propose de former chaque guara de deux des tables à manger de l'équipage réunies ensemble; mais il ne voit pas de raison pour en limiter le nombre, et pense que ces guaras pourraient être utilement distribués sur toute la longueur de l'arbre du centre, de manière à prévenir efficacement la dérive sous le vent. Sir Frédéric présume que, de cette manière, un radeau capable de porter l'équipage entier d'un vaisseau pourrait naviguer à des distances considérables avec facilité et sécurité. Je suis heureux de me rencontrer avec une autorité à juste titre si grande dans le métier, en mettant au jour une idée qui me parut praticable dès le premier balsa que je vis.

Il est généralement digne d'un officier de remarquer par quels moyens les habitants d'une côte, quelque sauvages qu'ils puissent être, réussissent à surmonter les difficultés qu'y présente la navigation. Il y a de ces choses qu'il est pour nous très-simple et très-facile d'exécuter, lorsque nous avons toutes les ressources sous la main; mais comme il peut se présenter souvent telles circonstances qui nous privent de plusieurs de ces moyens, et nous réduisent ainsi, par le fait, à la condition des sauvages primitifs, il devient important de connaître ce que la nécessité, cette mère vénérable de toutes les inventions, leur a enseigné pour les cas dont il s'agit. Par exemple, il est généralement fort aisé pour un vaisseau de guerre de relever son ancre à l'aide de ses propres chaloupes; mais il arrivera quelquefois que les grandes chaloupes seront employées ailleurs, et alors il

serait important de savoir comment relever sans chaloupe une ancre pesante.

Il nous arriva, avec le vaisseau de Sa Majesté *le Minden*, de courir sur le bas-fond du Coleroon, à l'embouchure de la grande rivière de ce nom, environ à cent milles au sud de Madras. Après avoir jeté une ancre et avoir halé le vaisseau sur son câble, nous allions préparer les chaloupes pour la relever par les moyens ordinaires; mais le surintendant du port de Porto-Nevo, venu à notre aide avec une flotte de canots et de radeaux, suggéra à sir Samuel Hood que ce serait une bonne occasion de mettre à l'épreuve l'adresse si vantée des naturels à retirer de lourds fardeaux du fond de la mer. La proposition plut beaucoup à l'amiral, qui aimait tout ce qui était nouveau. En conséquence, il se plaça dans sa chaloupe comme observateur, et laissa toute la besogne aux nègres, à qui il fit fournir successivement des cordages, des leviers et tout ce qu'ils demandèrent. Les officiers et les matelots, à l'exemple de leur chef, se groupèrent dans les embarcations et dans les chaloupes, pour être témoins de cet étrange spectacle : une ancre d'affourche, du poids de près de quatre tonneaux, relevée par une troupe de pêcheurs du pays, dont les canots n'étaient pas plus grands que la plus petite yole du vaisseau !

Le surintendant servait d'interprète, allant et venant du vaisseau au théâtre des opérations, non pour les diriger, mais seulement pour expliquer ce dont les naturels avaient besoin pour leur manœuvre. Ils nous demandèrent d'abord deux mâts et deux vergues de perroquet, avec quantité d'autres pièces de bois plus petites; ils en formèrent, avec une rapidité étonnante, un radeau parfaitement cylindrique de deux à trois pieds de diamètre; ils lièrent ensuite le tout ensemble solidement avec des cordes, et remplirent tous les espaces vides avec des

barres de cabestan, de manière à en former un cylindre compacte et uniforme d'un bout à l'autre. Rien ne peut se comparer à la dextérité avec laquelle ils allaient et venaient, en nageant à l'atentour, pour entrelacer les cordages ; ils semblaient dans leur élément, et paraissaient aussi à l'aise dans l'eau que nos matelots sur leurs chaloupes ou dans les manœuvres.



XX

Le ressac de Mádras.

De Ceylan, nous nous rendîmes dans la rade de Madras, où nous nous familiarisâmes bientôt avec le fameux ressac qui, après tout, n'est réellement pas plus élevé que ceux que l'on rencontre dans d'autres régions ; mais, certainement, c'est le plus élevé et le plus incommode qui existe comme obstacle permanent en face d'une grande cité commerçante. A force d'industrie, d'activité, de persévérance, l'homme est parvenu cependant à surmonter cette difficulté ; à peine si le passage occasionne aujourd'hui une interruption sérieuse au commerce. Cependant, il y a encore certaine circonstance où ce n'est point une opération agréable, ou même sans danger, de traverser le ressac, et, par exemple, lorsque souffle la mousson du nord-est. Les deux ou trois premières fois que je fis ce trajet, je me rappelle que je m'en faisais une sorte de divertissement, et que je ne sympathisais que fort peu aux expressions d'inquiétude de quelques marins plus âgés qui m'accompagnaient. La barque, les bateliers, la forme singulière de leurs rames, le bruit étrange qu'ils faisaient, et les catamarans qui nous escortaient pour recueillir les passagers si la barque venait à chavirer, toutes ces choses étant nouvelles pour mes yeux, et d'ailleurs assez bizarres par elles-mêmes, absorbèrent si fortement mon attention, que je n'eus pas le loisir de penser au danger jusqu'au moment où la barque fut jetée

violemment sur le rivage, où nous fûmes tous lancés à terre la tête la première : je trouvai que c'était une très-singulière manière de débarquer ; mais, supposant qu'elle était régulière et dans l'ordre, je me contentai de murmurer un juron entre mes dents, et je me traînai du mieux que je pus sur le sable humide.

La nature du danger et les moyens employés par les naturels pour prévenir les accidents sont faciles à décrire. Le ressac de Madras forme deux lignes distinctes, parallèles entre elles et au rivage. Ces montagnes écumantes sont causées par une succession de vagues qui roulent l'une sur l'autre et viennent se briser contre des bancs formés probablement par l'action du reflux de la mer, qui entraîne les sables en se retirant. Les brisants eux-mêmes doivent incontestablement leur origine au grand courant de l'Océan, qui, traversant la baie du Bengale, longe, dans un espace de près de cinq cents milles, les côtes d'Arracan, la péninsule malaise et l'île de Sumatra. Ce courant est à peine sensible dans l'Océan sans fond des Indes; mais lorsqu'il atteint les côtes en pente de Coromandel, les vibrations se trouvent arrêtées par le fond. La masse, qui, jusqu'à ce point, n'ayant pas rencontré d'obstacle, s'était avancée sans mouvement apparent de la surface, est alors poussée vers la terre; mais la profondeur décroissant toujours, elle trouve de moins en moins d'espace pour développer ses vagues furieuses, et finalement jaillit en collines menaçantes au-dessus du niveau général de la mer : c'est une des plus rudes épreuves pour le courage des marins, que cette soudaine et mystérieuse impulsion, lorsqu'elle entraîne un vaisseau qui, arrivé trop près de la côte, ne peut, à cause de la faiblesse du vent, regagner la haute mer.

Pendant que j'étais sur les côtes de Madras, il m'est souvent arrivé de rester plusieurs heures de suite dans

mon lit, les fenêtres ouvertes, écoutant, à une distance de plusieurs lieues, le mugissement de ces vagues, et je m'imaginais presque sentir encore le tremblement du sol, qui est toujours très-distinctement perceptible près du rivage. Quand la distance est grande, on ne distingue plus les battements successifs de la mer, et le fracas non interrompu des brisants au milieu d'une nuit sereine, entendu par-dessus les plaines unies de Carnate, offre le plus puissant intérêt.

Longtemps après, me trouvant à cinq milles environ, en ligne directe, des chutes du Niagara, je me rappelle que le bruit continu de la cataracte produisit sur moi à peu près le même effet que les brisants de Madras. Ce qui ajoutait à la ressemblance, c'étaient les variations accidentelles du vent, qui rendaient les sons plus ou moins sourds, exactement comme la coïncidence ou la non coïncidence de plusieurs vagues; il y avait aussi quelque variation dans la force de la brise de terre, qui interrompait la continuité du bruit du rivage.

Mais il faut bien l'avouer, il n'y a dans l'aspect des brisants rien de beau ni de pittoresque (quoiqu'il puisse y avoir une teinte de sublime) lorsqu'on les voit de dessus une barque ballottée au milieu de ce bruit étourdissant, et que le spectateur est menacé à chaque instant de tomber sans ressource au milieu des bandes de requins qui escortent les barques masullahs avec autant de régularité que les catamarans. Ces petites barques de sauvetage, qui accompagnent toujours le grand masullah ou bateau de passage, sont formées de deux ou trois pièces de bois léger solidement liées ensemble, et peuvent porter plusieurs personnes; cependant elles ne sont montées en général que par un seul homme : mais, quoique ces radeaux soient destinés à recueillir les passagers des bateaux assez malheureux pour chavirer, les Euro-

péens nouveaux venus ne sont guère rassurés en traversant la vague furieuse, par la pensée que, dans le cas d'un accident possible, les hommes des catamarans réussiront probablement à les retirer de l'eau avant que les requins aient pu les attraper par les jambes. Je soupçonne fortement les bateliers des masullahs, ainsi que ceux des catamarans, d'exagérer à dessein les dangers du passage; il est même probable que les rusés coquins donnent lieu de temps en temps à quelques légers accidents, dans le but de faire valoir leurs services, et d'augmenter ainsi leur droit aux deux ou trois sanams qu'ils sont enchantés de recevoir à titre de péage.

Il est bien rare que l'on tente le passage dans une chaloupe ordinaire, et je me rappelle avoir entendu parler d'un officier de marine qui le traversa dans sa yole sans accident; mais il fut submergé dans une seconde épreuve, et peu s'en fallut qu'il ne se noyât avec son équipage.

Les masullahs, ou barques du pays, ne ressemblent à rien de ce qu'on voit ailleurs. Ce qui les distingue, ce sont des fonds plats avec des bordages perpendiculaires et des becs brusquement relevés. Ils ont de douze à quatorze pieds de longueur, sur cinq ou six de large, et quatre ou cinq pieds de profondeur. Il n'entre pas un clou dans toute leur construction; toutes les planches sont jointes entre elles par des cordes ou des courroies qui passent le long des planches, et à une petite distance des bords, à travers une suite de trous. Une couche de coton est ensuite placée entre les planches, et une bande étroite d'une espèce de bois dur et fibreux est appliquée tout le long de la suture. La corde est ensuite passée par les trous, et embrasse la petite bande de bois, de sorte que, lorsqu'elle est bien serrée, non-seulement les planches sont amenées au contact le plus

parfait que puisse permettre l'interposition du coton, mais la longue bande de bois est tellement pressée sur la jointure, que toute infiltration de l'eau devient impossible. Le bois avec lequel sont construites ces embarcations est en même temps si élastique et si résistant que, lorsqu'elles touchent le fond, la partie atteinte cède à la pression sans se briser, et reprend sa forme primitive presque aussi aisément que si c'était du cuir. Dans des circonstances semblables, une barque ordinaire, avec sa quille, sa charpente et ses bordages clouées ensemble, manquant d'élasticité, serait inévitablement mise en pièces.

Sur l'arrière, une espèce de pont règne d'un bord à l'autre; c'est là que se place le pilote; il tient à la main une rame ou pagaie qui consiste en une perche de dix ou douze pieds de long, portant à son extrémité un disque de bois circulaire d'environ un pied ou un pied et demi de diamètre. Les rames dont se servent les six hommes qui conduisent le masullah sont semblables à celle du pilote, qui est toujours un homme d'une longue expérience et d'une habileté reconnue. Les rameurs sont assis sur de hautes traverses, et les pagaies sont maintenues par des couronnes en cordes à des chevilles enfoncées dans les plats-bords, de sorte qu'on peut les manier à volonté sans risquer de les perdre. Les passagers, pauvres victimes! sont assis sur un banc plus bas environ d'un pied que les siéges des rameurs, et tout près du pont réservé au pilote, qui est presque au niveau des plats-bords du bateau.

On ne peut rien imaginer de plus désagréable que cette opération de débarquement, depuis le moment où l'on quitte le vaisseau jusqu'à celui où l'on se trouve en sûreté sur le rivage, et je puis dire, pour ma part, que mes craintes augmentaient à chaque passage. Ce fut vers la

huitième ou la dixième fois que je commençai réellement à me sentir mal à l'aise; à la vingtième, j'éprouvai une appréhension considérable de faire un plongeon; mais à la trentième fois, j'imaginais à peine qu'il y eût une faible chance de salut. La vérité est qu'à chaque débarquement successif on devient plus capable d'apprécier les dangers et les probabilités d'un accident, à peu près comme un vieux soldat n'est en aucune façon aussi indifférent au sifflement des balles autour de lui, que peut l'être un conscrit sans expérience.

Quoi qu'il en soit, toutes les personnes qui ont l'intention d'aller à terre, à Madras, doivent nécessairement traverser les brisants; elles descendent avec tout le courage qu'elles peuvent déployer dans leur chaloupe amarrée le long du vaisseau, qui reste à l'ancre dans la rade, à une couple de milles de distance. L'eau est trop basse pour que les grands vaisseaux puissent approcher davantage. La barque prend ensuite le large, et rame jusqu'au revers du ressac, où l'on jette ordinairement une ancre, ou bien on se retient sur ses rames jusqu'à l'arrivée du masullah. Le revers du ressac est cette partie de la rade qui se trouve immédiatement au delà de l'endroit où l'on commence à apercevoir la tendance des flots à se soulever en vagues; et tout bateau dont la construction n'est pas spécialement appropriée à ce parage ne s'approche jamais au delà, mais attend l'arrivée de la barque de passage. Vient alors l'opération du transbordement, opération extrêmement difficile pour les dames et pour toutes les personnes qui n'ont pas le pied marin; car les plats-bords des masullahs s'élevant de trois ou quatre pieds au-dessus de l'eau, l'enjambée est fort incommode, même pour les personnes qui ne sont pas embarrassées de jupes, espèces de vêtements si contraires à la locomotion, et imaginés par les hommes, suivant la remarque

plaisante que j'entendis faire un jour par un Chinois, tout exprès pour contrarier les penchants vagabonds du beau sexe.

Je sais même, par ma propre expérience, et aux dépens de maintes contusions aux jambes, qu'il peut arriver à un homme élevé sur mer de glisser en passant d'une barque dans l'autre, particulièrement lorsque la brise souffle et qu'il survient ce que les matelots appellent *une farce de la mer*, expression qui entraîne avec elle l'idée de faiblesse et d'instabilité de l'estomac et des jambes. Cependant le passage est bientôt effectué d'une manière ou d'une autre, et l'on s'assied sur le banc des passagers, assez semblables à des criminels entraînés au lieu de l'exécution. Au devant d'eux, mugit et bouillonne une montagne effrayante de vagues furieuses, tandis que, derrière eux et à leurs oreilles, le pilote hurle et frappe du pied; c'est ainsi qu'il communique ses intentions aux bateliers sous ses ordres, non avec le calme et le sang-froid d'un officier à qui sont confiées les vies de tant d'individus, mais par une variété de cris les plus bizarres et les plus propres à effrayer les gens timides et novices. Dans le fait, une longue expérience ne saurait même réconcilier homme, femme ni enfant, avec ces bruits alarmants, qui, s'ils n'augmentent pas réellement le danger, ajoutent certainement d'une manière fâcheuse aux sentiments d'inquiétude qui assiégent les malheureux passagers.

J'ai à peine besoin de dire que le pilote est maître absolu sur son bord, ainsi que doit l'être tout commandant de navire; qu'il porte un uniforme et des épaulettes, ou qu'il soit limité aux vêtements indispensables, comme cela a lieu pour les pauvres bateliers des masullahs. Ce pilote à demi nu se tient donc sur la poupe, comme je l'ai déjà dit, précisément derrière les malheureux passa-

gers, dont la tête arrive à peine à la hauteur de ses genoux. Sa rame s'appuie sur une fourche fixée à l'extrémité de l'arrière-bec, et lui sert non-seulement de gouvernail, mais encore lui donne le moyen de virer de bord avec une incroyable rapidité lorsqu'il est secondé par les efforts des rameurs. Il est nécessaire que le pilote attende et choisisse le moment favorable pour ne pas chavirer. On attend quelquefois ainsi pendant dix ou vingt minutes sur le revers du brisant.

Pendant tout ce temps, l'œil du vieux pilote se promène de tous côtés, suivant avec attention les mouvements de la vague dans la pleine mer jusqu'au lieu où elle vient se briser. De temps en temps il adresse un mot à son équipage, de ce ton à demi interrogatif auquel se laisse aller un officier commandant lorsqu'il est assuré de l'approbation de ceux qui sont sous ses ordres, et sans s'inquiéter s'il en reçoit ou non une réponse. En général, cependant, il garde un silence absolu durant ce court espace de temps, ainsi que les rameurs, qui tiennent leurs rames horizontales, ou en laissent flotter les palettes sur la surface de l'eau. En attendant, la barque est ballottée à droite et à gauche, ou soulevée par la vague lorsqu'elle s'élève, et retombe de nouveau lorsqu'elle se retire avec la rapidité la plus désagréable. J'aurais dû dire que, durant cette pénible expectative, le masullah est placé de travers, parallèlement à la ligne du rivage, et par suite exactement sous l'action des vagues.

J'ai souvent cherché avec la plus grande attention à découvrir quels étaient les signes extérieurs auxquels ces bateliers expérimentés reconnaissaient que le moment favorable était arrivé de traverser le ressac sans danger, mais je n'ai pu y parvenir d'une manière assez complète pour que ce puisse être d'une grande utilité

pratique. Il me semblait, cependant, que le moment convenable pour prendre un grand élan se présenterait lorsqu'une des plus hautes vagues serait au moment de se briser; car plus grande était alors l'élévation des flots, plus grand aussi était leur abaissement le moment d'après. Mais quels moyens avaient ces gens de reconnaître d'avance que la vague sur le dos de laquelle ils s'élançaient était de cette espèce, c'est ce que je n'ai jamais pu découvrir. A l'approche d'une telle vague, le pilote quitte tout à coup son attitude calme et presque contemplative, il saisit la rame avec une vigueur redoublée, et, déployant tous ses efforts, redresse la barque et en présente la proue du côté du rivage. En même temps il excite l'activité de son équipage, tantôt en frappant violemment des pieds, tantôt par de bruyantes et véhémentes exhortations, et souvent par une répétition d'horribles hurlements, parmi lesquels domine le mot *yarri! yarri! yarri!* qui suffirait pour détruire chez un étranger tout sentiment de confiance, et pour remplir de vives alarmes l'âme d'un passager aux nerfs délicats.

Ces mots redoutables sont répétés avec force, et sur des tons fort peu rassurants, par tous les autres bateliers, qui se courbent si vigoureusement sur les rames, que la barque dans sa course rapide suit presque le mouvement de la vague, sur le sommet de laquelle le dessein du pilote est de la maintenir. A mesure qu'elle s'avance impétueusement vers la barre, on sent très-distinctement dans la barque la mer qui se gonfle sous elle et la soulève de plus en plus. Enfin la montagne, près du sommet de laquelle la barque se trouve placée, commence à se recourber, la crête se divise tout à coup et jaillit en écume du côté du rivage, vers lequel elle avance avec une rapidité prodigieuse. Le grand objet des

bateliers paraît alors consister à maintenir leur position, non tout à fait sur la cime de la vague, mais un peu plus du côté de la mer, sur la pente, de manière à passer, pour ainsi dire, par-dessus ses épaules. L'importance de cette précaution devient évidente lorsque la vague, ne pouvant se soutenir plus longtemps, retombe furieuse en avant, se disperse en immenses jets d'écume, puis se divise en brisants innombrables et irréguliers. Cette espèce d'explosion donne naissance à des tourbillons qui souvent entraînent le masullah, en dépit des cris désespérés du pilote et des efforts redoublés de l'équipage pour maintenir la proue en ligne droite.

J'ai essayé de décrire la méthode sûre et positive de franchir la barre extérieure sur le dos d'une vague, opération réellement très-difficile ; mais malheur au pauvre masullah qui s'est un peu trop avancé : alors que la vague se recourbe et se brise, il est entraîné, la proue en avant, sur le penchant du précipice humide, et donne du nez sur le banc de sable. Même alors, si par bonheur il se trouve une assez grande profondeur d'eau au-dessus de la barre pour qu'il soit à flot, il peut encore échapper ; mais si le sable est à découvert, ou à peu près, la barque y touchera presque inévitablement, si, au lieu de suivre le mouvement de la vague, elle le précède maladroitement. Dans ces cas malheureux, l'embarcation est aussitôt renversée sens dessus dessous, tandis que l'équipage et les passagers sont lancés violemment au milieu de l'écume des flots.

Il s'établit alors une lutte entre les hommes des catamarans et les requins, les uns pour sauver, les autres pour détruire : ce sont absolument les Brahmas et les Shivas du ressac. Il est juste d'ajouter, cependant, que ces accidents sont si rares, que je n'en ai jamais vu

d'exemple pendant tout le temps que je suis resté dans l'Inde.

Il y a encore à passer un second ressac, celui de la barre intérieure, environ à soixante ou cinquante verges plus près du rivage, mais je ne me rappelle pas exactement de quelle manière on le surmonte. La rapidité avec laquelle le masullah est enfin jeté sur la rive est quelquefois vraiment effrayante, et le moment où il retombe à terre, lorsque la vague se retire, a quelque chose d'étourdissant. J'ai vu souvent des personnes jetées tout à fait hors de leurs places, et plus d'une fois j'ai moi-même été culbuté avec le reste des passagers. Mais, en général, ces accidents désagréables ne se présentent pas, et le bateau touche enfin sur le sable avec sa poupe à la mer. Comme cependant le bateau n'est jamais assez avancé sur le rivage pour que les passagers puissent en sortir aisément et sans danger avant qu'une nouvelle vague se brise, d'honnêtes Indiens viennent aider puissamment à l'impulsion de la vague, en maintenant la barque dans une bonne direction, et l'empêchant de chavirer. Cette dernière partie de l'opération est quelquefois très-désagréable; car, chaque fois que la vague atteint le bateau, elle le soulève et le laisse ensuite retomber brusquement à terre avec une violente secousse. Lorsque enfin il est hors de l'atteinte des flots, chacun s'élance à terre, ou bien l'on descend par le moyen d'échelles, comme de dessus l'impériale d'une diligence ; et si on se retourne alors, on regarde avec étonnement les brisants que l'on a traversés.

Le retour du rivage au vaisseau dans un masullah est plus ennuyeux, mais moins dangereux, que l'opération du débarquement. Cette différence sera facilement comprise si on se rappelle que, dans le premier cas, le bateau est poussé impétueusement par les vagues, et

que, à partir d'un certain moment, les bateliers n'ont plus aucun pouvoir pour ralentir son mouvement. En partant du rivage, au contraire, la barque peut toujours être gouvernée, parce qu'alors l'opération ne dépend plus que des talents et de l'expérience du pilote. Il attend au-dessous des brisants qu'un moment favorable se présente, ce qui a lieu généralement après une grosse vague, et alors il essaye, par de grands efforts, de profiter de l'instant de tranquillité relative qui suit, pour franchir la barre avant l'arrivée d'une nouvelle vague. S'il s'aperçoit, ce qu'il est censé pouvoir toujours faire, que cette vague se brisera et retombera sur lui avant qu'il ait eu le temps d'en gagner le sommet et de glisser sur son revers, son devoir est d'ordonner à ses gens de ramer en arrière de toutes leurs forces et le plus rapidement possible. Ce mouvement rétrograde sauve la barque de tout accident, ou du moins permet à la vague de perdre beaucoup de sa violence, et la barque n'en est atteinte que dans un endroit où la profondeur de l'eau la préserve du danger d'être jetée sur le banc de sable, au risque d'être culbutée.

Il est très-intéressant d'observer les habitudes des bateliers des catamarans, qui vivent presque continuellement au milieu des brisants. Indépendamment de leur occupation principale d'escorter les masullahs, ils sont souvent envoyés comme messagers aux vaisseaux dans la rade. N'importe le mauvais temps, quelque étrange que cela puisse paraître, ils réussissent en toutes saisons à porter les lettres sans les mouiller, quoique en traversant les brisants il leur arrive d'être couverts par les vagues une douzaine de fois. Je ne sais rien de comparable à leur adresse et à leur persévérance, que celles de la fourmi lorsqu'elle transporte un grain de blé pardessus un mur, malgré des chutes mille fois répétées.

Je me rappelle avoir une fois été chargé, pour l'officier commandant le vaisseau amiral, d'une note que sir Samuel Hood désirait vivement faire remettre à bord; mais comme le temps était trop mauvais pour permettre même à un masullah de traverser le ressac, je fus obligé de confier le message à un batelier de catamaran. Le pauvre compagnon ôta de dessus sa tête une petite calotte de peau, de drap huilé, ou de vessie, et y ayant déposé ses dépêches, procéda à l'exécution de sa tâche.

Nous pensâmes d'abord que notre messager s'était noyé en franchissant la barre intérieure, car nous le perdîmes bientôt de vue au milieu de l'écume jaillissante des vagues, dans lesquelles il reparut cependant par intervalles avec son catamaran, ballotté à peu près comme un morceau de liége dans un vase d'eau bouillante. Mais il lui restait encore la partie à beaucoup près la plus difficile du trajet, après qu'il eut atteint l'intervalle relativement paisible entre les deux lignes de brisants, où nous pouvions le voir aller et venir, en quête d'un passage dans le mur mobile de vagues furieuses qui le séparait de l'intérieur de la rade.

Après avoir laissé plusieurs vagues se briser avant d'essayer de franchir la barre extérieure, il saisit enfin le bon moment, dirigea son petit radeau vers la haute mer, et se mit à ramer aussi vite que possible. Cependant, juste à l'instant où il atteignait la partie la plus élevée de la barre, et lorsque nous imaginions qu'il était sauvé, une vague immense, qui s'était gonflée avec une rapidité extraordinaire, éleva sa tête écumante droit devant lui, se repliant à plusieurs pieds au-dessus de ses épaules. En un moment il abandonna sa pagaie, et, sautant sur ses pieds, il se tint sur son catamaran, surveillant d'un œil hardi l'approche de la montagne humide. Il conserva

cette position d'un air tout à fait résolu, jusqu'à ce que le ressac se fût avancé à deux verges de lui environ, et, s'élançant alors la tête la première, il traversa la vague dans une direction horizontale, avec l'agilité et l'assurance d'un dauphin. Nous avions à peine perdu ses pieds de vue lorsqu'il se lança ainsi au centre de la vague, laquelle retomba avec une violence qui l'aurait écrasé, s'il fût resté sur son catamaran. Mais jetant les yeux de l'autre côté du ressac, nous aperçûmes notre naufragé dansant gaiement au milieu des vagues, la poitrine audessus des brisants, et cherchant dans toutes les directions d'abord sa pagaie et ensuite son catamaran, qui était allé bondir sur la plage. Ayant retrouvé l'une, il nagea ensuite du mieux qu'il put vers l'autre, et y remonta comme un héros.

Cependant le courant qui longe le rivage l'avait fait dériver de quelques centaines de verges au nord de son point de départ. A sa seconde tentative, il parut s'être un peu mépris dans son calcul; car la mer se brisa si près de lui avant qu'il eût le temps de quitter son catamaran et de plonger dans l'eau, que nous pensâmes qu'il avait dû inévitablement se noyer. Il ne parut pas avoir souffert le moins du monde, car nous le revîmes nageant vers sa grossière embarcation. Il fut ainsi plusieurs fois encore emporté par les vagues, ramené vers le rivage, et aussi souvent obligé de se lancer la tête la première au milieu des flots. Enfin, après une heure environ de lutte continuelle, après avoir dérivé de plus d'un mille, il réussit à atteindre le revers du ressac sans s'être séparé de sa pagaie ni de son catamaran. Ce ne fut plus ensuite qu'une facile navigation; il arriva bientôt au vaisseau, et remit dans les mains du premier lieutenant la lettre de l'amiral, aussi sèche que si elle avait été apportée dans la boîte aux dépêches de l'amirauté.

Je me rappelle qu'un jour, étant à bord du *Menden*, j'avais reçu de terre une note apportée par un catamaran, à qui je fis dire d'attendre la réponse. Là-dessus, il demanda une corde, et ayant attaché sa frêle embarcation, il se coucha pour dormir sous les rayons perpendiculaires d'un soleil de juillet. Un de ses bras et un de ses pieds pendaient dans l'eau, quoiqu'une douzaine de requins eussent été aperçus autour du vaisseau. Il semble, en vérité, qu'il existe un contrat tacite entre ces gens et les requins, car je n'ai jamais vu et je ne me souviens pas d'avoir entendu dire que quelque mal ait été fait aux uns par les autres. Pendant le temps que j'avais mis à écrire ma réponse, le soleil avait séché l'écume sur le corps du pauvre Indien, y laissant une telle couche de sel, qu'il semblait qu'il eût été saupoudré de farine. Quelques sanams, petite monnaie de cuivre, furent tout son salaire, et trois ou quatre morceaux de biscuit que j'y ajoutai en firent le plus heureux des mortels.

J'ai quelquefois pensé que les hommes du métier, tant dans l'armée que dans la marine, devraient étudier la manœuvre de ces masullahs et apprendre le principe de leur construction. De quelle importance par exemple n'eussent pas été, en 1814, cinquante ou cent de ces bateaux pour le débarquement de nos troupes à travers les brisants, à l'embouchure de l'Adour ?

C'est une chose tout à fait surprenante pour quiconque a vu les effets du môle de Brighton, qu'un travail semblable n'ait pas été fait à Madras. L'eau est basse, les brisants ne s'étendent pas à une grande distance du rivage, et il ne paraît pas y avoir de raison pour qu'on n'y puisse pas construire un môle ou une chaussée.



XXI

Les sunyasses de Madras.

J'étais invité par un ami, qui demeurait de l'autre côté de Madras, à aller goûter avec lui. Après avoir chevauché quelques lieues le long du rivage, je me repentis presque de ma complaisance, car la chaleur était excessive, et les premiers souffles de la brise de mer ridaient à peine la surface des flots. Tout au plus si les barques du pays, appelées *pattymars*, et un ou deux autres petits bateaux côtiers, pouvaient profiter de ces capricieuses bouffées qui arrivaient par intervalles jusqu'à la terre pour y expirer, une grande heure avant que la brise régulière soufflât de la haute mer. Pas une feuille d'arbre n'etait agitée, et l'on ne voyait pas un oiseau; pas un son n'était entendu, excepté le bruit continu des brisants: la nature entière semblait sommeiller.

Je suivais lentement le rivage, à demi suffoqué par le manque d'air, à peine garanti des rayons directs du soleil par les cocotiers, et tourmenté par la réflexion éblouissante d'un sable de corail, presque aussi blanc que la neige, qui semblait brûler les pieds de mon cheval. La solitude était si complète que je n'avais pas la moindre espérance de rencontrer qui que ce fût, Indien ou Européen; d'autant plus que, dans cette saison, non-seulement toute espèce de travail est suspendu dans l'Inde, mais les cérémonies religieuses même sont interrompues.

Juste au moment où j'en faisais la réflexion, mon

oreille fut frappée par le son des tamtams, ou tambours du pays, qui retentissaient à une certaine distance dans le bois; j'arrivai à une clairière sur le bord de la mer, où étaient réunis au moins une centaine de naturels. Au centre de l'espace, était plantée une perche ou mât de quelque trente ou quarante pieds de haut, portant en travers, à son sommet, une longue vergue, attachée à peu près par le milieu et s'étendant de chaque côté à la distance de quarante ou cinquante pieds. L'une des extrémités de la vergue était tenue abaissée par quelques hommes, de manière à toucher presque le sol, et l'autre bout s'élevait en l'air en proportion. Près de l'extrémité supérieure de cette vergue, et sous un dais magnifiquement décoré de guirlandes de fleurs et de draperies, je fus étonné de voir une créature humaine suspendue, à ce qu'il semblait, par deux menus cordages. Cet homme ne pendait pas verticalement comme un criminel attaché par le cou, mais flottait pour ainsi dire horizontalement dans l'air, comme un oiseau dans son vol, agitant librement les bras et les jambes. Autour de son corps était attachée une espèce de sac ou de panier rempli de fruits et de fleurs qu'il jetait de temps en temps au milieu de la foule ravie, et qui faisait retentir la forêt de ses cris d'admiration.

En approchant davantage, je découvris avec autant d'étonnement que d'horreur, que l'Indien qui était ainsi balancé dans les airs, quoique en apparence satisfait de son élévation, était réellement suspendu par des crochets enfoncés dans ses chairs; cependant on ne voyait rien dans sa contenance qui annonçât la douleur, quoiqu'il ne pût pas manquer de souffrir, car il n'y avait ni cordes ni courroies passées autour de lui pour soutenir le poids de son corps, et les seuls moyens de suspension consistaient en deux longs crochets enfoncés dans ses épaules.

J'éprouvai d'abord de la répugnance à approcher; mais les naturels,qui paraissaient prendre beaucoup de plaisir à la cérémonie, m'invitèrent à m'avancer.

L'homme qui voguait ainsi dans les airs au moment de mon arrivée, ayant été descendu et décroché, un autre fanatique fut appelé. Il ne faut pas croire qu'il fût besoin de violence pour l'amener, ni qu'il témoignât aucune crainte : il s'avança au contraire gaiement et de bonne grâce vers la pagode, devant laquelle il s'était prosterné la face contre terre. Un prêtre s'approcha ensuite, et désigna du doigt les places où les crochets devaient être enfoncés. Un autre prêtre se mit alors à frapper avec les mains et à pincer violemment le dos de la victime, pendant qu'un troisième enfonçait adroitement les crochets juste au-dessous des omoplates. Aussitôt que cette opération fut terminée, le dévot sauta gaiement sur ses pieds; et, au moment où il se leva, un bassin d'eau, qui avait été préalablement consacrée à Shiva, lui fut lancé au visage. Il se rendit ensuite processionnellement de la pagode à une petite plate-forme élevée sur un des côtés de l'enceinte dans laquelle le mât et la vergue étaient placés. Le fracas d'un grand nombre de tambours et de flûtes mêlé aux cris de la foule signala son approche.

En montant sur la plate-forme, il déchira une quantité de guirlandes et de couronnes de fleurs dont il avait été décoré, et en dispersa les fragments au milieu de la foule empressée. Son vêtement, si on peut lui donner ce nom, outre le langooti ordinaire qui entourait sa taille, se composait seulement d'une très-courte jaquette, qui lui couvrait les épaules et le haut des bras, et d'une paire de caleçons allant à peine jusqu'aux genoux, le tout formé d'une espèce de filet clair, dont les mailles avaient un pouce de largeur.

Comme les naturels, loin de s'offenser de ma présence,

m'encourageaient à approcher, je montai sur la plate-forme pour m'assurer s'il n'y avait point là quelque supercherie. Les crochets, formés d'un acier très-poli, avaient à peu près la dimension d'un petit hameçon à requin, et leur grosseur était celle du petit doigt. Les pointes, extrêmement aiguës, étaient enfoncées adroitement sans déchirer les chairs, et pas une goutte de sang ne sortait des blessures; par le fait, l'Indien ne paraissait souffrir aucune douleur et causait de bonne humeur avec ceux qui l'entouraient. J'ajouterai, parce que le contraire a souvent été rapporté, qu'il n'y avait pas, du moins en cette occasion, la moindre apparence de sorcellerie. Aux crochets étaient attachées de fortes cordes de coton, qui, après certaines cérémonies, étaient fixées à l'extrémité de la vergue. Aussitôt que les cordes étaient solidement liées, l'autre extrémité de la vergue était graduellement abaissée par des hommes placés à l'autre bout de l'enceinte, et ainsi le *sunyasse* était élevé à cinquante ou soixante pieds au-dessus des têtes de la multitude, qui saluait de ses cris cette ascension.

Pour prouver son sang-froid, le sunyasse prenait dans le sac attaché autour de ses reins des poignées de fleurs, et les lançait au milieu de la foule d'un air souriant et avec des paroles de gaieté. Rien ne pourrait égaler l'ardeur des naturels à attraper ces saintes reliques; et, afin de donner à tous des chances égales, les hommes placés à l'extrémité inférieure de la vergue faisaient le tour de l'enceinte de manière à amener le patient au-dessus des diverses parties du cercle. Le fanatique, qui paraissait réellement prendre plaisir à toute cette cérémonie, était ainsi promené trois fois, chaque tour durant environ deux minutes; après quoi, on le descendait sur la plate-forme, et les cordes étant détachées, il retournait à la pagode au milieu du son des tamtams et des flûtes. On

retirait les crochets de son dos, et il se joignait à la foule qui accompagnait un nouveau patient de la pagode à la plate-forme.

Je restai dans ce lieu pendant une heure environ, et je vis quatre autres fanatiques traités de la même manière, sans qu'aucun d'eux laissât apercevoir le moindre symptôme de souffrance. Durant tout ce temps, je ne découvris pas même un signe d'impatience, si ce n'est qu'un des dévots ainsi suspendus parut une fois s'imaginer que ceux qui le faisaient tourner marchaient trop lentement. Il leur cria d'accélérer leur pas, mais sans aucune marque de colère, ni aucun tremblement dans la voix qui pût faire soupçonner qu'il souffrît.

A peu près quatre ans plus tard, j'eus une autre occasion d'être témoin, près de Calcutta, de cette cérémonie et d'un grand nombre de tortures, auxquelles ces sunyasses se dévouent soit en l'honneur de leurs dieux, soit pour l'accomplissement de quelque vœu particulier.

L'effet de cérémonies semblables à celle que je viens de décrire, lorsqu'elles sont vues pour la première fois par un Européen, est un étonnement sans mélange et une curiosité vive; mais lorsque les mêmes scènes sont répétées avec cent autres épreuves volontaires, par l'épée, par le fouet et même par le feu, le sentiment qui domine dans l'esprit du voyageur est celui de la tristesse. S'il était possible que plusieurs centaines de personnes de tout âge fussent soumises, par l'action d'un pouvoir tyrannique, à ces cruelles tortures, un pareil spectacle exciterait l'horreur et l'indignation; mais lorsque c'est le peuple lui-même qui non-seulement invente ces tortures, mais encore réclame avec empressement et comme un honneur d'être déchiré ou traversé par des lames de fer, d'être brûlé avec des fers rouges, d'être suspendu dans l'air par des crochets; lorsque, dans l'extravagance de

son zèle, il va jusqu'à sauter par-dessus des échafauds sur des épées nues, le sentiment d'indignation se change en pitié : car il est impossible de ne pas se sentir affligé de la dégradation déplorable où cette population est tombée; mais certainement il doit se mêler à ce sentiment un ardent désir d'améliorer la condition d'un peuple descendu si bas dans l'échelle de la nature humaine.

Ces réflexions conduisent naturellement à deux questions importantes : Quel mal produisent réellement ces coutumes barbares? et par quels moyens peut-on les détruire? Car on doit se persuader que ce n'est pas toujours par des mesures d'autorité que l'on peut changer tout d'un coup les habitudes d'une nation; et même la Compagnie des Indes orientales, quoique exerçant sur ces contrées une autorité morale et militaire plus grande que celle qu'ont jamais possédée Gengis-Kan et Tamerlan, ne réussirait pas à changer en un instant les mœurs et les usages de ses sujets hindous. Elle peut renverser une dynastie et en fonder une autre; elle peut tailler en pièces des armées de cent mille hommes bien disciplinés et même franchir les monts d'Himaleh, pour déposséder d'autres conquérants et leur ravir les terres qu'ils ont gagnées bravement l'épée à la main; enfin, ce qui est d'une importance bien plus grande, et d'une exécution bien plus difficile, elle peut étendre, et l'on peut dire qu'elle a déjà étendu l'empire des lois et de la justice sur ses vastes possessions; elle a procuré la paix, la sécurité des personnes et des propriétés, et un degré considérable de bien-être à ses nombreux millions de sujets : eh bien, malgré toute cette influence, qu'elle doit non-seulement à ses fidèles armées et à ses immenses richesses, mais encore à une source plus puissante d'autorité, à l'opinion, elle n'ose pas entreprendre trop brusquement de réprimer ces usages barbares et superstitieux des naturels,

avant que tous ou presque tous aient été amenés naturellement à les condamner eux-mêmes.

C'est à la politique d'épier l'occasion favorable pour cette réforme et d'interposer le bras puissant de l'autorité pour réprimer les abus. La pratique de l'infanticide est depuis longtemps abolie parmi les Hindous, grâce à l'énergie et à la sagacité du colonel Walker. De même aussi la grande expérience du gouverneur général actuel, lord William Bentink, lui fit reconnaître qu'en supprimant l'abominable coutume du meurtre ou du suicide des veuves, il aurait pour lui les sympathies des Hindous éclairés, et qu'il n'affaiblirait en aucune façon notre autorité politique; il publia donc hardiment une ordonnance (datée du 4 décembre 1829) qui défendait positivement cette pratique, et déclarait meurtriers ceux qui s'y livreraient. Cette fois, un seul trait de plume, donné à propos, abolit pour toujours l'un des plus révoltants et des plus pernicieux usages des Hindous.



XXII

Voyage en palanquin. — Réservoir pour les irrigations dans la province de Mysore.

J'ai eu le rare bonheur, tout en continuant mon service comme officier de marine dans l'Inde, et sans la perte d'un seul jour, de faire deux voyages par terre au sein de la péninsule de l'Hindoustan, et de voir ainsi l'intérieur du pays, rarement visité par les marins.

« Les bons amis font les bons vents, » dit un proverbe maritime. C'est ce qui arriva pour moi : car mon excellent patron, sir Samuel Hood, qui, à l'exemple de Nelson, était sans cesse occupé à chercher ce qui pouvait être à la fois le plus utile et le plus agréable à ceux qui servaient sous ses ordres, me donna une mission qui me fit faire une des excursions les plus délicieuses possibles.

Vers le milieu de l'année 1813, le vaisseau de Sa Majesté *le Cornwallis*, de 74, fut lancé à Bombay, sur la côte occidentale de l'Inde. Le capitaine nommé pour ce nouveau vaisseau commandait *le Thébain*, alors en rade à Madras, sur la côte orientale de la péninsule; mais comme cette frégate avait besoin d'un radoub qu'on ne pouvait lui donner qu'à Bombay, elle reçut l'ordre de doubler la péninsule pour se rendre dans ce port.

Heureusement pour moi, l'officier désigné pour prendre le commandement du *Thébain* se trouvait en croisière à l'est sur un autre vaisseau, au milieu des îles Moluques ou Philippines; sir Samuel Hood m'offrit le commande-

ment temporaire de ce bâtiment jusqu'à l'arrivée de son capitaine.

« Vous irez à Bombay, me dit-il, pour réparer la frégate, et vous la ramènerez ensuite; mais vous pourrez aller par mer, ou voyager par terre en traversant la péninsule; seulement vous vous arrangerez pour arriver à temps à Bombay et relever l'officier commandant *le Thébain*, afin qu'il puisse se rendre à bord du *Cornwallis*. »

Je profitai avec joie de l'alternative qui me permettait de visiter une partie de l'Inde aussi intéressante que le pays de Mysore, théâtre des guerres de Hyder Ali et du sultan Tippoo, guerres rendues si fameuses par la catastrophe de Seringapatam.

Les préparatifs du voyage furent bientôt faits; je quittai Madras le plus tôt possible, stimulé non-seulement par le désir de tirer le meilleur parti de ma bonne fortune, mais aussi par la secrète appréhension qu'il ne survînt quelque obstacle imprévu. Il me semblait, en effet, que ce fût un rêve; je pouvais à peine me persuader que je fusse réellement au moment de faire un voyage dans l'intérieur de l'Inde, et qu'avant une semaine écoulée je pourrais dormir dans le palais de Tippoo, et fouler le rivage où ce formidable ennemi du nom anglais fut trouvé mort sous un monceau de ses plus dévoués partisans.

Je ne connaissais que peu ou point du tout la manière de voyager dans l'Orient, et ma connaissance du langage était alors, comme à présent, fort bornée, quoique je me fusse appliqué à apprendre un peu d'hindoustani, qui, sans être le dialecte habituel de toutes les provinces que j'allais traverser, était employé, me dit-on, par les voyageurs dans tous les villages de la route. Le *cutival*, ou notable, dont l'une des fonctions est d'assister les voyageurs, parle toujours la langue franque, qui est un jar-

gon composé d'arabe, de persan et de sanscrit, avec un mélange de mots portugais, anglais et malais. Malheureusement, tous ces idiomes étaient pour moi à peu près également difficiles ; et si je n'avais voyagé dans le pays, je ne serais jamais sorti des phrases élémentaires : « Donnez-moi un verre d'eau. — Amenez le palanquin. — Allez plus vite, » et autres semblables, avec un honnête assortiment de ces jurons brefs que chacun semble très-disposé à apprendre et sans efforts. Mais quand on voyage tout à fait seul, la langue même la plus rebelle est forcée de se façonner à l'idiome usuel de la grande route. La faim, la soif et la fatigue sont de fameux maîtres de langue ; il se présente en voyage une foule d'incidents qui, non-seulement mettent à l'épreuve le caractère, mais encore forcent le voyageur à exposer ses besoins ou à se tirer de quelque embarras : ces leçons de la nécessité se gravent dans la mémoire la plus ingrate.

L'utilité des langues pour un officier de marine est si grande, non-seulement pour son avantage ou son agrément particuliers, mais sous le rapport de l'intérêt du service, que je verrais avec plaisir un règlement qui imposerait aux aspirants, outre la connaissance du français, la condition de lire et de parler passablement l'espagnol, l'italien et l'hindoustani, quatre langues principales pour les marins. Un semblable règlement donnerait lieu probablement, parmi la génération naissante de nos officiers, à un fameux hourra de malédictions contre le conseiller d'une pareille mesure ; mais, avant peu, tous en sentiraient les avantages pour le service.

Ma première pensée fut de me pourvoir de lettres ; mais un voyageur expérimenté m'en dissuada, en me disant que c'était tout à fait inutile et que mon uniforme serait partout ma meilleure recommandation.

« Prenez un passe-port en cas d'accident, me dit mon ami, et votre habit bleu, uniquement pour montrer ce que vous êtes, mais rien de plus. Vous trouverez partout, à chaque station, un accueil franc et hospitalier de toutes les personnes *civiles* ou *militaires*. Vous n'avez absolument rien à craindre, ajouta-t-il; mais si, par hasard, vous vous trouviez embarrassé, adressez-vous seulement à la station anglaise la plus voisine, et aussitôt seront à votre disposition toutes les ressources de l'endroit. »

Je partis avec ces instructions rassurantes; mais, je dois l'avouer, je ne pus me défendre de mille rêveries bizarres la première nuit que je me sentis transporté seul sur la grande route dans un pays qui m'était totalement inconnu, et dont je connaissais à peine le langage. Après m'être tourné et retourné pendant près d'une heure dans mon palanquin, je m'endormis, mais ce fut pour rêver de tigres et de voleurs, jusqu'à ce que tout à coup le palanquin fut violemment lancé de côté et jeté à terre. Je me réveillai en grande alarme, et, mettant la tête dehors, j'aperçus un serpent devant les pieds des premiers porteurs, qui avaient laissé là leur fardeau et se sauvaient à droite et à gauche dans le bois. Je tirai aussitôt mon sabre du fourreau, et, avant que l'affreux reptile eût le temps de s'échapper, je le coupai en deux, à la grande admiration des porteurs, qui revinrent successivement sur la route. Il est assez singulier que ce soit le seul serpent que j'aie rencontré dans l'Inde à l'état sauvage, quoique j'y aie parcouru plusieurs milliers de milles dans mes voyages.

Un voyage en palanquin peut, sous quelques rapports, se comparer à un voyage sur mer, en tant que le voyageur porte avec lui sa maison, son ameublement, sa cuisine et sa garde-robe. Il ne dépend pas du vent à la vé-

rité, mais il n'est guère moins sous l'influence du temps, pour son bien-être, que s'il était sur mer; d'un autre côté, les porteurs, quoique en général assez dociles, sont aussi obstinés dans leurs habitudes que les moussons et les vents alizés. Il faut s'accommoder à leurs heures ou à leur allure; ils réclament le privilége de faire pendant la marche tout le bruit qu'il leur plaît, au grand ennui du voyageur. Tout résident possède un palanquin comme objet de nécessité, absolument comme en Europe nous avons un chapeau ou un parapluie. Un cabriolet ou un cheval de selle semblerait peut-être un meilleur objet de comparaison; mais, hélas! en Angleterre, que de gens n'ont ni l'un ni l'autre! Dans l'Inde, au contraire, on ne fait guère un pas sans son palanquin. Ceux qui veulent être à la mode ou qui se piquent de la donner n'ont pas moins de douze porteurs; mais les gens raisonnables se contentent d'une demi-douzaine, si ce n'est en voyage.

Le palanquin, remisé généralement sous le vestibule de la maison, est chaque matin brossé et lavé, s'il le faut, par les porteurs, qui le placent ensuite à l'ombre, près de la porte. Si leur maître ne sort pas aussitôt après déjeuner, ils se couchent par terre pour dormir, ou se mettent à causer entre eux à voix basse et d'une manière presque inarticulée. A la vue de leur maître, ils se lèvent à l'instant sans attendre ses ordres; car c'est un des agréments du service des Indiens, que cette faculté instinctive qu'ils semblent posséder pour deviner ce que l'on désire d'eux; et il arrive bien rarement que l'on ait besoin de leur parler ou de les réprimander. Avant d'avoir visité l'Inde, on ne peut se faire une juste idée du bonheur que l'on éprouve à se sentir dispensé de se plier à la routine, ou d'étudier le caractère et l'humeur des domestiques européens.

Les porteurs de palanquins, qui forment, je crois, une caste particulière, sont une race d'hommes actifs et fidèles ; un voyageur peut en toute sûreté laisser traîner ce qu'il veut dans son palanquin. Cependant j'ai entendu faire une exception pour la bouteille d'eau-de-vie, qui se trouverait bien exposée : car la pauvre nature humaine, quelle que soit la couleur de la peau qui l'enveloppe, n'est jamais à l'abri des séductions de cet admirable breuvage. Pour ma part, je crois que je n'en avais jamais goûté avant de voyager dans l'Inde; mais j'y fus attrapé aussi complétement que le roi sauvage dont le capitaine Cook fait une description si plaisante, et qui prit une bouteille de cette liqueur nouvelle pour l'un de ses dieux venu sur terre sous cette forme. Au moment de mon départ de Madras, un de mes bons amis, ayant avancé la tête dans mon palanquin, s'écria :

« Eh quoi ! homme imprudent! vous n'avez pas d'eau-de-vie! vous ne pouvez partir sans ce soutien indispensable. »

Et, courant à sa maison, il me rapporta un petit flacon de cristal élégamment taillé, plein d'un cognac si délicieux, assurait-il, qu'une seule goutte suffirait pour ranimer un mort.

J'oubliai complétement cette provision; mais à quel ques jours de là je me trouvai au milieu des bois par une après-midi d'une chaleur brûlante; dans les régions élevées de l'atmosphère, il n'y avait pas même assez de vent pour agiter les feuilles si mobiles du bambou; au-dessous, la terre desséchée était sillonnée de crevasses, et l'air si étouffant, qu'il semblait qu'on fût au moment de rendre l'âme. Les porteurs avaient fait halte près d'une source naturelle d'où s'échappait en murmurant un petit ruisseau d'eau fraîche qui coulait à travers les rochers et répandait sa bienfaisante influence à plusieurs

brasses de chaque côté. J'étais torturé par une soif ardente; je m'élançai hors de mon palanquin, et j'allais plonger ma figure dans le bassin et m'y désaltérer sans précaution, si un des porteurs ne s'y était vivement opposé en me recommandant de mêler un peu d'eau-de-vie à l'eau fraîche de la source. Je n'avais rien à objecter; j'en versai donc quelques gouttes dans un gobelet que je remplis d'eau jusqu'au bord, et j'avalai le tout d'un seul trait avec délices. La sensation que j'éprouvai fut si agréable et si nouvelle, que je ne pus résister à la tentation de répéter l'épreuve. Me voyant remplir mon verre pour la seconde fois, le vieux porteur sourit avec une expression que je compris seulement plus tard. Peu à peu je sentis un désir irrésistible de boire un coup de ce breuvage délicieux; mais comme il me parut trois fois plus délicieux, et qu'en même temps ma soif augmentait dans la même proportion, j'y revins encore une fois. Nous avions repris notre marche, mais je commençai à devenir impatient, et j'ordonnai aux porteurs d'aller plus vite.

« Plus vite encore! » répétai-je avec vivacité.

Ils prirent leur course avec tant de vitesse, que je fus presque jeté dehors. Je leur dis alors de ralentir, et cet ordre fut plus facilement exécuté que le premier. Je profitai de ce moment pour remplir un nouveau verre de grog.

« Plus vite! plus vite! » m'écriai-je avec violence lorsque j'eus vidé le verre; mais toute leur vitesse n'était à mes yeux que la marche d'une tortue, et, après quelques autres vociférations et menaces, je m'élançai hors du palanquin pour faire exécuter mes ordres, mais je tombai la face dans la poussière. Les porteurs, épouvantés, abandonnèrent le palanquin sur la route, et, se sauvant dans la forêt, me laissèrent seul regagner mon lit comme je pus.

J'ignore combien de temps je dormis; mais, en me réveillant, je m'aperçus que les porteurs avaient relevé le palanquin; ils terminaient précisément leur course de la nuit, et me déposaient sur le bord d'une fontaine à vingt ou vingt-cinq milles de l'endroit où je les avais si vivement effrayés le soir précédent.

Les rayons du soleil commençaient à pénétrer à travers le feuillage tout humide de rosée; l'air était si frais et si agréable, que je demandai un bain pour me laver le visage. Je me déshabillai, et, m'étant assis sur les degrés de la pagode, les porteurs me versèrent successivement une douzaine de grandes cruches d'eau sur la tête. Après cela, dès que je me fus rhabillé, je réunis mes hommes et leur distribuai le reste de l'eau-de-vie. En dépit des assurances de mon ami lors de mon départ, je ne m'en trouvai que mieux par la suite.

Quand on doit faire un voyage de plus de trente ou quarante milles, on en prévient les porteurs, afin qu'ils puissent se pourvoir de torches et d'huile de riz, d'ingrédients pour le curri et autres provisions de bouche, ainsi que de tout ce qui peut être nécessaire pour eux-mêmes. Le cuisinier, qui ne compte pas dans le nombre des douze porteurs, dispose aussi ses pots et sa vaisselle pour le voyage. Un des porteurs charge sur ses épaules un bambou, à chaque extrémité duquel il suspend une petite malle de voyage, faite ordinairement en osier et recouverte d'une toile cirée verte. La nuit est généralement choisie pour voyager dans l'Inde, par les voyageurs et par les porteurs. La chaleur du jour serait un obstacle à la durée et à la rapidité de la marche; et, quoique dans l'intérieur des palanquins on soit à l'abri des rayons directs du soleil, on serait bientôt suffoqué par la chaleur ou étouffé par la poussière que soulèvent les pieds des porteurs. La nuit même, dans la saison la plus chaude,

est toujours rafraîchie par une rosée abondante qui abat en même temps la poussière.

On part ordinairement après le dîner ; lorsque la nuit tombe, la torche est allumée et tenue par un des porteurs, qui court à côté du palanquin. Cette torche peut avoir environ quatre pieds de long ; elle est à peu près grosse comme le bras ; elle est faite de chiffons de coton, bien imbibés d'huile et de graisse, et roulée en cylindre. La flamme est entretenue avec de l'huile que le porteur tient de l'autre main dans un vase de fer-blanc. Malheureusement, il est plus commode pour les hommes que la torche soit portée au vent du palanquin que sous le vent, en sorte que la fumée arrive souvent au visage du voyageur. Au commencement de mon voyage, j'essayai par toutes sortes de moyens, ordres, menaces, prières, argent, de réformer cet usage, mais le tout en vain : *Bap ke dustoor*, « C'est la coutume de nos pères, » était l'unique réponse. Le fait est qu'en portant la torche du côté opposé au vent, l'ombre du porteur intercepte la lumière, s'il la tient d'une main, et s'il la tient de l'autre, la flamme lui brûle la figure. J'ai souvent fait changer de côté au *musalgee* (porteur) ; mais je l'entendais murmurer entre ses dents jusqu'au moment où, me croyant endormi, il revenait du côté du vent. Je compris enfin que le mieux était encore de me soumettre avec toute la patience dont j'étais capable. Dans quelques parties du pays, ces torches sont faites de longues tiges de bambous ou de roseaux bien desséchées, quelquefois de menus branchages liés ensemble. J'avais de la peine à obtenir des porteurs de se servir de lanternes, à moins que leur provision de torches ne fût consommée. Cette lumière, disaient-ils, n'était pas suffisante pour guider sûrement leurs pas.

Le palanquin a six pieds environ de longueur sur deux

et demi de large ; il sert de lit la nuit, et de salon le jour. A la partie antérieure est ajustée une large planche sous laquelle se trouve un tiroir, et au-dessus est tendu un filet comme on en voit dans les diligences de voyage ; à l'arrière, comme dirait un marin, est fixée ordinairement une autre planche pour les livres, un filet pour des fruits ou autres menus objets, et des portemanteaux pour chapeaux, habits, essuie-mains. Il y a deux portes ou panneaux à coulisse de chaque côté, avec des châssis à jour dans la partie supérieure, et à chaque extrémité du palanquin deux petites fenêtres. Le fond, ou le siége, est formé d'écorces de bambou entrelacées comme le fond d'une chaise, et l'on étend par-dessus un matelas élastique fait de crin, ou, ce qui vaut encore mieux, je pense, de ces légers copeaux qui proviennent du bambou et du rattan.

En travers du palanquin, à un pied et demi de distance de la tête, est tendu d'un côté à l'autre un coussin carré qui sert de dossier au voyageur, tandis que ses pieds sont retenus par une traverse contre laquelle ils s'appuient. Cette barre, qui peut se lever ou se baisser en glissant dans des rainures pratiquées sur les côtés, peut aussi s'éloigner ou se rapprocher suivant la longueur des jambes. Dans l'espace ménagé derrière le dossier, on range pendant le jour les draps, couvertures, oreillers et autres objets de nuit ; et, dans le filet qui est au-dessus, on met des vêtements de rechange, pour le cas où l'on serait par accident séparé de ses gros bagages. Dans le tiroir, on peut serrer les objets pour la barbe et quelques articles délicats, comme une boussole, un thermomètre, un album. Sur la planche de derrière on place quelques livres, entre autres un guide du voyageur et un dictionnaire hindoustan, ainsi qu'une théière et un sucrier. Sous le matelas on cache une infinité de petites

choses plates et non fragiles. Dans chaque coin de cette maison mobile on ménage de petits compartiments pour des verres et des bouteilles. Il est d'autres dispositions qui se présentent d'elles-mêmes dans le cours du voyage, ou qui se trouvent toutes faites dans des palanquins plus recherchés ; je ne parle que des commodités dont le mien était pourvu, d'après l'usage ordinaire. Sur le haut, mais à l'extérieur, est étendue une couverture en toile cirée que l'on tient roulée lorsque l'on ne veut pas s'en servir ; mais par les temps de pluie, ou lorsque la nuit est froide, on déploie cette toile, qui enveloppe le palanquin tout entier.

A chaque extrémité est fixée une forte barre qui repose sur les épaules des porteurs. Ces barres, un peu plus grosses que le bras, n'ont point cette élasticité qui rend si désagréable le mouvement des chaises à porteurs ; elles sont fixées solidement par des liens en fer. A l'une de ces barres, et en avant du palanquin, est généralement suspendu un panier de rattan artistement découpé à jour, dans lequel est renfermé un alcarazas ; l'humidité qui s'échappe à travers les pores de ce vase est évaporée par le courant d'air que produit la vitesse des porteurs ; de cette manière, au milieu même de la saison la plus chaude, on peut toujours se procurer une boisson fraîche. On suspend à la barre postérieure la théière, la cafétière et une espèce curieuse, mais commode, de lavabo pour les mains, importée de la Chine ; il est de forme cylindrique et fait de bois recouvert d'un vernis brillant.

Quelques personnes ajoutent une paire de pistolets à l'approvisionnement de leur palanquin. Pour moi, je pensai qu'il valait mieux, le cas échéant, se laisser voler tranquillement, que de livrer bataille à des gens désespérés, et de courir le risque de la perte de la vie ou d'un

membre, pour une mauvaise montre de voyage et une poignée de pagodes. Quant aux tigres, je savais parfaitement que, sur cent cas, il y en avait quatre-vingt-dix-neuf où ils fuyaient la présence de l'homme, tout aussi volontiers que l'homme évitait la leur. En vérité, il faudrait que leur instinct fût bien stupide ou leur appétit bien extraordinaire, s'ils ne sentaient pas que, dans l'état actuel des choses, M. *Homo* est un adversaire trop fort pour M. *Brute*, malgré ses dents et ses griffes : j'ai vu plus d'une preuve de ce fait dans le cours de mon voyage, et notamment dans une grande fête nationale, près de Seringapatam, où des animaux réellement sauvages, et non pas de pauvres créatures comme celles que l'on donne en spectacle dans nos combats de bêtes prétendues sauvages, furent mis en scène pour notre amusement, vingt-quatre heures après avoir été pris dans la forêt.

Si le voyage doit être court, c'est-à-dire de trente ou quarante milles, on le fait dans une nuit avec une seule halte, pendant laquelle les porteurs allument du feu et préparent leur souper. Y compris ce délai, j'ai fait de huit heures du soir à six heures et demie du matin un voyage de quarante milles, savoir : de Madras aux sept pagodes ou Mahabaliporam, la cité du grand dieu Bali. Dans les circonstances ordinaires, et pour de petites distances d'une maison à une autre, par exemple pour aller dîner, il n'y a que deux hommes à chaque barre, et la vitesse de la marche est à raison de quatre à cinq milles par heure. Mais pour les voyages, il y a généralement trois hommes à chaque barre, ce qui emploie à la fois six des douze porteurs ; les six autres marchent sur les côtés, prêts à remplacer leurs camarades aux relais. Pendant tout le temps de la marche, ils font un bruit qu'il est assez difficile de décrire. Quelquefois c'est

comme un long et profond gémissement, légèrement modulé, auquel la troupe entière se joint à intervalles réguliers. Le plus souvent, cependant, les porteurs de devant font entendre une espèce de murmure ou grognement auquel répondent ceux de derrière. Ces sons deviennent fréquemment des cris, au milieu desquels s'intercalent des mots d'avertissement pour les flaques d'eau ou les pierres du chemin; mais ces mots sont prononcés si peu distinctement, qu'il est difficile de les saisir. Je me rappelle une exclamation fort usitée : *Hurab high!* Lorsque par hasard un grand effort devient nécessaire, le chef de musique prononce tout à coup un mot, comme *shàbash!* auquel tous répondent en redoublant de vitesse; en même temps le mouvement et le ton du chant passent du murmure sourd et languissant à une intonation vive et aiguë, empreinte d'un accent de colère et de reproche.

Un étranger, ou *griffon*, comme on l'appelle, voyageant en palanquin pour la première fois, est surpris et même alarmé de ces sons discordants; il s'imagine naturellement que les porteurs souffrent beaucoup et sont accablés sous leur fardeau. On a vu même quelques novices attendris au point de mettre pied à terre et de marcher à l'ardeur du soleil, le tout au grand amusement des porteurs, qui ne manquent pas, dit-on, de redoubler leurs cris de détresse lorsqu'ils pensent avoir affaire à un griffon. J'avoue que j'éprouvai d'abord quelque répugnance à me voir ainsi porté par des hommes, mes semblables; mais, en vérité, c'est faire du sentiment en pure perte, attendu que ces hommes sont non-seulement des serviteurs libres, mais encore des serviteurs contents et bien payés, dont le plus grand désir est d'être employés de cette manière le plus souvent possible. C'est ainsi qu'ils gagnent de l'argent, qu'ils font des économies, et

qu'avec le temps ils achètent des terres et acquièrent une honnête aisance. Je ne sache pas qu'ils se trouvent plus humiliés de ce service que ne le sont dans notre Europe les cochers, qui nous mènent en conduisant nos chevaux. Tout cela est affaire d'usage, et ce n'est pas le lieu de mettre en avant tous les grands principes de la philanthropie moderne, pour des gens qui ne songent pas à se plaindre de leur condition, mais se trouvent au contraire très-heureux à leur manière.

Ce chant, cri ou gémissement, comme on voudra l'appeler, des porteurs de palanquins dans l'Inde, varie suivant les différentes parties du pays; à Bombay, par exemple, il est tout à fait hors d'usage. Il semble aussi qu'il n'y ait pas moins de variété dans la manière de porter les palanquins que dans celle de conduire un carrosse ou de mener un cheval. Il y a des porteurs qui vous brisent tous les membres, et d'autres dont on sent à peine les mouvements. Dans toutes les parties de l'Inde que j'ai visitées, excepté Cananore et Mangalore, sur la côte de Malabar, on porte les palanquins en droite ligne ou parallèlement à la route, c'est-à-dire que les porteurs de derrière marchent sur les traces de ceux de devant; mais dans les lieux que je viens de désigner, le palanquin est porté presque en travers de la route, et les porteurs de derrière marchent pour ainsi dire de front avec ceux de devant, de sorte que les brancards font un angle d'environ soixante-quinze degrés avec la direction de la route. Cette façon bizarre de se mouvoir de côté, qui ressemble à celle des abominables *omnibus* d'Europe, n'est rien moins qu'agréable, mais vous donne des nausées et des vertiges lorsqu'on n'en a pas l'habitude.

Si l'on doit faire un long voyage, on peut choisir entre deux méthodes : l'une, de beaucoup la plus lente, est de

voyager avec une seule troupe de porteurs; l'autre serait de prendre des arrangements pour avoir des relais à différentes stations sur la route. Dans le premier cas, on ne peut faire plus de vingt-cinq milles par jour, et c'est déjà beaucoup; voyager par relais est plus expéditif, mais en même temps plus dispendieux. Avant de partir, il faut écrire aux différents *collecteurs* des divers districts que l'on doit traverser, en indiquant la route que l'on doit suivre et le moment présumé du passage. Quelquefois il vaut autant, pour s'épargner du temps et de l'embarras, envoyer en avant autant de relais de porteurs qu'on le juge nécessaire pour le voyage.

Ce fut le parti que je pris en partant de Madras; j'envoyai un relais sur la montagne à huit milles de distance; un autre à Sri Parmatura, à vingt milles du premier, et un troisième au caravansérail de Baul Chitty, à vingt-quatre milles plus loin : ce dernier se trouvait environ à vingt milles d'Arcot, le lieu de ma première halte. J'ai déjà dit qu'une troupe de porteurs se compose de treize hommes, quand il s'agit d'un voyage. Le prix ordinaire de ce genre de service, lorsque j'étais dans l'Inde, était de trois *fanans* (ou environ six sous un liard) par porteur et pour dix milles anglais, ou six shellings et neuf sous pour trente milles, c'est-à-dire environ huit sous par mille [1]. Il faut payer quelque chose de plus aux relais que l'on envoie en avant, ou à ceux qui vous attendent sur les lieux.

Les fanans, les roupies et les pagodes forment les monnaies courantes à Madras. Il y a douze fanans dans la roupie et quarante-cinq dans la pagode. Le mot roupie

1. Le sou et le liard anglais valent le double du sou et du liard de France; le schelling vaut douze sous anglais ou vingt-quatre de France.

(ou *rupiga*) signifie argent et s'emploie pour désigner ce métal en général. Je me rappelle avoir entendu appeler *fullum* par les naturels, ce que nous nommons fanan; le sens de ce mot, d'après son étymologie, est petite monnaie d'échange. Quant à l'origine du mot pagode, je la crois inconnue; la monnaie ainsi nommée parmi nous est appelée par les naturels *hoon* ou *hoong*, tandis que les temples que nous appelons pagodes sont nommés par eux *dewal*. En Chine, nous donnons aussi le nom de pagodes aux édifices sacrés, quoique dans l'idiome européen du pays on les appelle *Josshouses* (maison de Dieu), évidemment du portugais *Dios*. Le mot *gentoo*, comme celui de pagode, est aussi, je crois, d'origine européenne; mais, quoique très-souvent employé par Orme et d'autres écrivains, je ne le crois usité dans aucune partie de ce pays, même parmi les Anglais. J'ai cependant entendu donner la dénomination de gentoos à une race athlétique de porteurs de palanquins, que l'on trouve dans un district au nord de Madras. Ils se rendent naturellement à la présidence, qui est le lieu le plus opulent du pays, à peu près comme les *Gallegos* du nord-ouest de l'Espagne se rendent à Lisbonne et dans d'autres grandes villes de la péninsule européenne; ou bien encore de même que, dans notre pays, les races vigoureuses de Pat et de Donald[1] se réunissent dans les cités opulentes de Londres et d'Édimbourg.

Quand on voyage par relais ou en poste, les mêmes porteurs parcourent vingt milles en cinq ou six heures au plus sans s'arrêter; et alors, si tout a été bien ordonné, le palanquin est repris par les nouveaux porteurs sans même toucher terre. On paye les porteurs à la fin du relais, et il est assez amusant de comparer les res-

1. Sobriquets pour désigner les Irlandais et les Écossais.

semblances caractériques qui existent entre ces Asiatiques et des êtres si différents d'eux sous d'autres rapports, je veux dire les postillons anglais ou français. Si vous leur payez ce qui leur est dû rigoureusement, ils vous font un profond *salam* (salut asiatique), et se retirent satisfaits; mais si vous leur donnez seulement un fanan au-dessus de l'ordonnance, ils vous regardent aussitôt comme un *griffon*, et par conséquent comme un gibier bon à plumer. Alors ils vous demandent, soit quelque argent de plus, soit du mouton pour leur souper; c'est là leur plus grand régal, car ils ne sont pas de la race baniane, qui ne se nourrit pas de chair. Ils emploient aussi de tels regards de supplication, et vous font tant de signes de fatigue ou de faim, que votre bourse s'ouvre presque en dépit de vous-même et que vous cédez enfin à leur importunité. Là cependant cesse la ressemblance avec le postillon : car si vous donnez à celui-ci un schelling pour boire ou un pot d'*ale* pour lui réchauffer le cœur, il boit à la santé de Votre Honneur d'un air de satisfaction parfaite; mais je n'ai jamais réussi, par aucune espèce de gratification, à arracher un sourire de reconnaissance aux porteurs de palanquins. Au contraire, plus vous leur donnez, plus ils font mine d'être mécontents, en regardant tantôt l'argent et tantôt la route parcourue.

Il y a une histoire devenue proverbiale dans l'Orient, d'un voyageur qui perdit le pari qu'il avait fait, non-seulement de satisfaire, mais encore d'étonner ses porteurs, qu'il n'avait pris que pour dix milles. Pour être sûr de son fait, il leur donna, outre leur paye, une pagode à titre de gratification, ce qui était plus du double de leur prix. Ils restèrent impassibles cependant, retournant la pièce d'or dans leurs mains, comme si c'eût été de la fausse monnaie; et enfin, de ce ton et de cet air qui

nuisent si souvent aux plus justes espérances, lorsqu'on exige comme un droit ce qui serait une pure faveur, ils ajoutèrent : « Notre maître ne nous donnera-t-il pas un mouton ? »

J'ai dit que généralement on voyageait la nuit, et je crois qu'il est d'usage, lorsque l'on n'a qu'une troupe de porteurs, de leur laisser le choix absolu des heures de marche et de repos. Quand les relais sont distribués sur la route, il n'y a pas lieu à cette restriction. Le secret de tout voyage agréable consiste principalement à s'arranger de manière à atteindre quelque station civile ou militaire aux heures de repas. J'ai déjà dit que je ne pris point de lettres de recommandation, mais que je me confiai dans l'hospitalité habituelle des autorités du pays; je ne fus pas trompé dans cette confiance. Je me souviens d'être arrivé un matin au lever du soleil en vue de Nundydroog, peut-être le plus remarquable de ces forts construits au sommet des collines et pour lesquels l'Inde est si célèbre. Il produit l'effet d'une montagne considérable; car, bien qu'il n'ait que douze cents pieds de haut, il s'élève si soudainement au milieu de la plaine, que sa hauteur réelle en paraît doublée. L'air du matin était froid et pur, et tous les objets environnants brillaient de la rosée qui s'était déposée sur chaque feuille et sur chaque brin d'herbe par une de ces nuits sereines et étoilées, plus communes, je crois, au mois d'octobre que dans tout autre mois de l'année. Entre le fort de Nundydroog et le terrain sur lequel nous nous arrêtâmes pour contempler ce point de vue, s'étendait une vallée de six ou huit milles de largeur, dont le fond était sillonné d'une succession de canaux artificiels employés pour l'irrigation d'une multitude de champs de riz, dont le niveau était plus bas que celui des eaux. Mais, comme les plus beaux modèles du pittoresque ou de l'utile ont toujours peu de

chances de fixer l'attention quand ils sont en opposition avec un appétit aiguisé, je pressai mes porteurs d'accélérer la marche, dans l'espoir d'arriver à la station militaire assez à temps pour le déjeuner du commandant ; au lieu d'admirer le paysage, je nourris mon imagination de mille plats délicieux et recherchés, dont je croyais presque sentir les parfums aromatiques à trois milles de distance.

« Comment me présenterai-je au commandant ? me demandais-je à moi-même ; car je n'ai pas de lettre pour lui, et je ne connais ni le nom, ni même le rang de mon futur ami. »

En entrant dans le faubourg, nous rencontrâmes un *cipaye* à qui je demandai où était située la maison de l'officier commandant. « Voici la maison du capitaine Douglas, » dit-il en indiquant un *bangalou* près de nous. Mes porteurs s'y acheminèrent sans plus de cérémonie, redoublant seulement leurs cris, comme s'ils se fussent doutés que j'étais un hôte non attendu, et qu'ils eussent voulu avertir de l'approche d'un étranger. Le maître de la maison s'avança pour me recevoir.

« Monsieur, dis-je au commandant, je suis officier sur le bâtiment de sir Samuel Hood ; je me rends à Mysore, et en passant j'ai l'honneur de me présenter devant vous avec mon passe-port.

— Avez-vous déjeuné ? » fut la réponse caractéristique ; en même temps il déplia le papier et y jeta un léger coup d'œil pour apprendre mon nom. Sur ma réponse négative : « Garçon ! cria-t-il, qu'on nous serve à déjeuner sur-le-champ ; qu'on remise le palanquin sous le vestibule : nous avons ici beaucoup de choses à voir, monsieur, et il y a quelques personnes aimables à qui je serai charmé de vous présenter. »

Mon hôte était depuis dix-sept ans dans l'Inde, et je

trouvai agréable de pouvoir lui donner, en retour de son hospitalité, une ample cargaison de nouvelles. Peu à peu plusieurs des officiers de la garnison et quelques-uns de ses amis de la ville arrivèrent, tous aussi empressés d'être utiles à l'étranger dans ses recherches, que s'ils l'avaient connu pendant des années. De cette manière, je fus bientôt parfaitement à l'aise. Un jeune officier m'accompagna le lendemain matin sur le rocher; et, comme j'avais d'avance étudié les histoires d'Orme, de Wilks et de Dirom, je surpris mon ami par l'exactitude de mes connaissances sur toutes les particularités du lieu et sur les événements militaires dont il avait été le théâtre. Cependant, ce qui m'intéressa tout autant que les souvenirs du siége et de l'heureux assaut du fort de Nundydroog par le lord Cornwallis, en 1792, ce fut la vue que l'on a du sommet du rocher, et particulièrement celle d'une quantité innombrable de ces canaux extraordinaires, ou étangs artificiels pour l'irrigation des champs de riz, qui rendent si remarquable cette partie de la péninsule.

Le plateau de Mysore s'élève de plusieurs milliers de pieds au-dessus du niveau de la mer; ce n'est pas précisément une plaine unie, comme le nom semblerait l'indiquer; la surface en est même très-inégale, sillonnée par une quantité de petites vallées larges et peu profondes, qui s'étendent dans toutes les directions. En travers de la plupart de ces vallées, les naturels ont élevé des digues, dont plusieurs sont d'une date très-ancienne, quoique quelques-unes ne remontent pas au delà de la dynastie d'Hyder. Ces murs ou *bunds* (limites), comme on les appelle, sont d'une force considérable, et, lorsqu'ils ont peu d'étendue, ils sont cintrés de manière à offrir leur convexité à la pression des eaux; mais s'ils sont d'un ou de plusieurs milles de longueur, ils ont

une forme ondulée ; dans quel but particulier, je l'ignore, mais sans doute d'après quelque idée de plus grande résistance. On me désigna une vallée qui peut avoir environ un mille de large et quarante de long d'une extrémité à l'autre ; cette vallée renfermait trente ou quarante réservoirs plus ou moins larges ; chaque partie de l'espace intermédiaire était richement cultivée, tandis que tous les environs semblaient condamnés à une stérilité éternelle. Je crois, en vérité, que presque toute la récolte de riz de Mysore est due à ces irrigations artificielles.

On se procure l'immense quantité d'eau nécessaire pour ces irrigations, tant par le moyen des réservoirs que je viens de décrire, qu'en détournant les eaux du *Cauvery* et autres rivières, au moyen de barrages appelés *annicuts*, construits pendant les sécheresses en travers du courant. L'effet de ces barrages est de diriger une portion de la rivière dans des tranchées latérales, qui portent les eaux au loin dans tout le pays ; de ces canaux, on les répand ensuite sur les champs de riz. Je me rappelle avoir entendu un voyageur décrire la manière dont on fait des saignées au grand fleuve l'Indus, pour les besoins de l'agriculture, jusqu'à l'épuiser presque entièrement et mettre son lit à sec. On est si accoutumé à considérer une rivière de quelque étendue comme au-dessus de la puissance humaine, qu'il est besoin de preuves bien convaincantes pour satisfaire l'incrédulité sur cet objet.

Le Cauvery, après avoir traversé le pays de Mysore, et formé, par un de ses replis fantastiques, l'île célèbre de Seringapatam, se précipite du haut du plateau dans la province de Carnate, par une suite de cascades magnifiques que je visitai dans le cours de mon voyage. Après avoir passé Trichinapoly et Tangore, il coule ensuite

tranquillement à la mer, où il se jette près de Tranquebar. Pendant la lutte terrible entre les Français et les Anglais dans le midi de l'Inde, les digues de cette rivière furent souvent coupées, et toute la province submergée. Pour expliquer cela, il est besoin de dire que les rivières, qui coulent dans des terrains presque de niveau, étant sujettes à se déborder pendant la saison pluvieuse, il devient nécessaire, pour prévenir les inondations, de construire des digues pour contenir les eaux. Ces digues (appelées *levées* dans la Louisiane, et *bunds* dans l'Inde), étant un peu plus hautes que le niveau des plus grandes eaux, maintiennent la rivière dans ses limites ordinaires. Mais comme les eaux successives de chaque année entraînent une quantité prodigieuse de sable et de gravier provenant des montagnes, des forêts et des plaines que traversent les ruisseaux tributaires, une certaine quantité des plus pesants de ces matériaux se déposent lorsque la rivière parcourt des terrains moins inclinés, où sa vitesse se trouve diminuée. Ces dépôts, quoique peu considérables chaque année, exhaussent graduellement le lit de la rivière. Si l'on ne relève pas les digues artificielles dans le même rapport, il est évident qu'avec le temps les eaux produiront des inondations périodiques qui submergeront le pays. La conséquence de cette lutte continuelle entre les eaux et les habitants a été pour le Cauvery d'exhausser son lit de plusieurs pieds au-dessus du niveau des terres environnantes, dans la partie de la province de Carnate qu'il traverse. La faculté d'inonder les districts adjacents devenait donc une arme facile et terrible en même temps dans les mains du parti qui était maître des digues pendant ces guerres formidables où les Français et les Anglais se disputèrent la souveraineté de l'Hindoustan. Mais pendant le long espace de paix et de sécurité dont ces contrées ont joui depuis la fin de

cette lutte, ces eaux n'ont été déviées de leur cours naturel que pour servir aux irrigations des terrains cultivés.

Dans les parties élevées du pays de Mysore, les paysans sont forcés d'avoir recours à des réservoirs pour les irrigations, les pluies étant trop variables et trop passagères. La masse d'eau rassemblée dans ces étangs sans nombre est si étendue, que plusieurs mériteraient plutôt le nom de lacs.

Je me suis souvent amusé à observer le soin scrupuleux avec lequel les personnes préposées à la distribution des eaux de ces magnifiques réservoirs procédaient à cette opération. Le sol altéré de Mysore, brûlé et crevassé par l'ardeur du climat, absorbe le liquide avec une avidité qui a toujours été pour moi un nouveau sujet d'étonnement.

Les réservoirs de Mysore seraient mieux désignés par le nom de lacs, car plusieurs d'entre eux méritent bien ce nom : le *Moota Talon*, par exemple, ou *Hich Tany*, près de Seringapatam, a près de trente milles de circonférence. Je n'ai jamais vu cette immense nappe d'eau; mais plusieurs des étangs artificiels que j'ai visités ont six, huit, et jusqu'à dix milles de circuit; leur nombre est si considérable, que j'en ai compté plus de cent du sommet de Nundydroog, le plus petit n'ayant pas moins de deux ou trois milles de tour.

Le docteur Buchanan, dans son voyage dans l'Inde, entrepris par ordre de lord Wellesley, peu de temps après la prise de Seringapatam, décrit minutieusement la formation de ces étangs, ou *érays*, comme on les appelle dans le langage *tamul*. Le *Sagmbrumbacum Tank*, non loin de Madras, a, d'après lui, huit milles de longueur sur trois de large, et sa capacité est suffisante pour fournir de l'eau aux terres de trente-deux villages pen-

dant dix-huit mois, en supposant que les pluies ordinaires viennent à manquer.

J'ai rapporté de quelle manière un voyageur peut se procurer un déjeuner ou un dîner, un lit, un bon gîte et une société d'amis, lorsqu'il se trouve dans le voisinage d'une station civile ou militaire de la Compagnie des Indes orientales. Mais il lui arrivera bien quelquefois de ne pas saisir exactement le moment propice ; dans ce cas, il doit recourir à ses propres ressources et au savoir-faire de ses porteurs.

Dans les parties du pays éloignées de toute station anglaise, les porteurs fatigués, après une nuit de marche, cherchent à la pointe du jour quelque village sur la route. Mais, au lieu d'y entrer, ils s'arrêtent dans le petit bois qui indique la position de la pagode, et près de l'étang qui avoisine toujours un village. Le palanquin est déposé sous l'ombrage le plus touffu de cette retraite délicieuse. Le voyageur, s'il dort encore, est réveillé par la secousse du palanquin en touchant la terre. Il se débarrasse alors de ses vêtements de nuit pour se plonger dans l'onde claire ; après un bain rafraîchissant, il passe à sa toilette, dont il trouve tous les articles rangés sur le toit de sa demeure mobile.

Tandis qu'il est ainsi occupé, l'un des porteurs retire les couvertures, les draps et les coussins, pour les battre et les secouer à l'air ; puis, lorsque l'intérieur a été bien nettoyé, il dispose tout pour le voyage de jour, serrant les objets de nuit, fixant le dossier et la barre d'appui pour les pieds. En même temps, deux ou trois porteurs ont été dépêchés au village pour chercher du lait et des œufs ; et, si par bonheur il se trouve tout près une eau courante, on y pêche du poisson frais. En attendant le retour des fourrageurs, on a allumé du feu, on a fait bouillir de l'eau, le thé est prêt; alors on cuit les œufs,

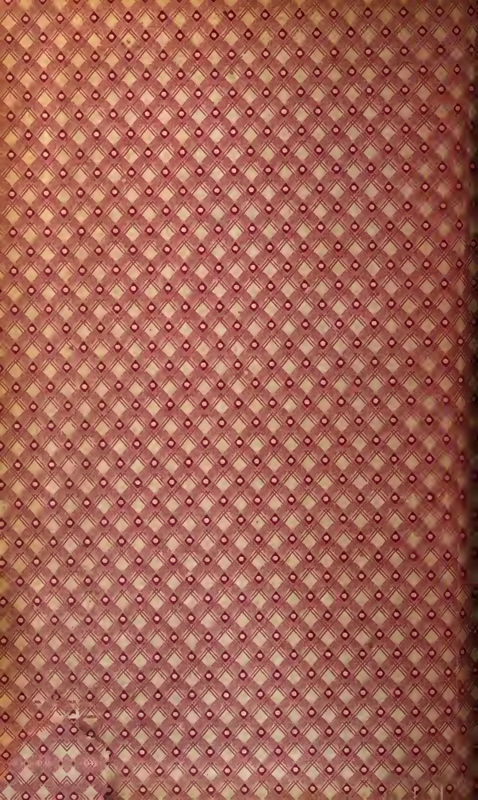
on fait chauffer le lait, griller le poisson sur la braise, et l'on prépare les rôties. L'air frais et piquant du matin a excité l'appétit du voyageur; il s'assied sur un coin de son manteau, étendu en guise de nappe, et savoure ce déjeuner improvisé.

FIN.

TABLE DES CHAPITRES.

FIN DE LA TABLE.

Ch. Lahure, imprimeur du Sénat et de la Cour de Cassation, rue de Vaugirard, 9, près de l'Odéon.




Bl